

Science-Fiction

Isaac Asimov

PRÉSENTE

Futurs en voie d'extinction

La tradition exige qu'une fête soit organisée le soir où s'achèvent les chasses. Les chasseurs sont fatigués, certains sont blessés, d'autres peut-être morts, mais il y a tout de même une fête, et elle



POCKET

ISAAC ASIMOV présente
FUTURS EN VOIE D'EXTINCTION
Textes choisis par Patrice Duvic

© 1992 by Bantam Doubleday Dell Magazines pour : *Protection, Deep Safari, The Arbitrary Placement of Walls.*

© 1993 by Bantam Doubleday Dell Magazines pour : *Death on the Nile, Tagging the Moon, In Dreams.*

© 1994 by Terry Bisson pour : *Deadman's Curve.*

© 1994 by Bantam Doubleday Dell Magazines pour : *Bamaby in Exile.*

ISBN 2.266-06348-0

OceanofPDF.com

Table des matières

[SAFARI POUR UNE BELLE ENDORMIE : Charles Sheffield \(1992\)](#)
[L'EMPLACEMENT ARBITRAIRE DES MURS : Martha Soukup \(1992\)](#)
[LE MUR VERT : Andrew Weiner \(1993\)](#)
[MORTS SUR LE NIL : Connie Willis \(1993\)](#)
[BRÛLER LA LUNE : S.P. Somtow \(1993\)](#)
[PROTECTION : Maureen F. McHugh \(1992\)](#)
[LE VIRAGE DE L'HOMME MORT : Terry Bisson \(1994\)](#)
[BARNABÉ : Mike Resnick \(1994\)](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

SAFARI POUR UNE BELLE ENDORMIE : Charles Sheffield (1992)

La tradition exige qu'une fête soit organisée le soir où s'achèvent les chasses.

Les chasseurs sont fatigués, certains sont blessés, d'autres peut-être morts, mais il y a tout de même une fête et elle doit durer une bonne partie de la nuit. La tradition est la sœur cadette du rituel, et un rituel est encore meilleur quand on ne le comprend pas.

Je n'aime pas assister aux fêtes. J'en ai trop vu. En théorie, les chasseurs ont le droit de tout faire à l'excès : manger, boire, forniquer, tout, mais surtout parler, parce que, les nuits de retour de chasse, ils veulent revivre la glorieuse excitation de la traque, le danger partagé, les actions valeureuses, les hauts faits de la journée.

Fort bien. Mais, pour chaque héros ou chaque héroïne dont la fierté légitime se traduit par le silence ou le bavardage, on trouve trois ou quatre chasseurs aussi bruyants que les autres, mais dont les regards ne cessent de se poser sur leurs compagnons parce qu'ils se demandent si quelqu'un a remarqué leurs hésitations ou leur couardise aux moments cruciaux.

Moi, je remarque. C'est évident. Je ne pourrais pas me permettre de ne pas remarquer. Mon travail consiste à tout orchestrer, du premier contact au coup de grâce ; pour ce faire, je me dois de savoir où se trouve chacun et ce qu'il y fait. C'est un travail bien plus dur qu'il n'y paraît, de sorte que j'ai envie de dormir quand la chasse est terminée. Ce repos m'est toutefois refusé de par mes obligations d'assister aux fêtes.

Le matin où Everett Halston m'appela, les festivités de la veille avaient été encore plus éprouvantes que d'habitude. Le groupe était constitué d'une douzaine de riches marchands, des néophytes résolus à faire la preuve de leur courage en s'attaquant à l'un des plus terribles et des plus efficaces prédateurs de tout le règne animal.

Je les avais prévenus, et l'on ne m'avait pas écouté. Quand nous rencontrâmes enfin notre proie, tous les membres du groupe à l'exception de deux se figèrent sur place. Écrasés par la terreur, ils étaient incapables d'avancer ou même de fuir. Deux des nôtres se mirent en place et passèrent

à l'action. La mise à mort fut difficile, très difficile. Il s'en est fallu de peu que les rôles du chasseur et du gibier ne fussent inversés.

C'est peut-être pour avoir frôlé la catastrophe que la fête fut encore plus bruyante, plus débridée, qu'à l'ordinaire. Mon groupe de douze participants s'augmenta d'un nombre égal de partenaires des deux sexes : personne n'était fatigué et chacun semblait désireux de danser jusqu'à l'aube.

Vers quatre heures et demie, je parvins à m'éclipser et à me mettre au lit. Là, je ne trouvai pas ce sommeil calme et paisible tant désiré depuis des heures, mais une version onirique de ce qu'aurait pu être la fin de notre expédition.

J'avais réussi à amener en bon ordre mon groupe au fond de la fosse et ils n'avaient pas encore aperçu leur proie. Je savais que les ennuis commenceraient dès cet instant. Avant d'adopter le mode Adestis, nous avions étudié la structure et les actions de l'araignée, mais je savais par expérience que cela ne servirait à rien pendant les affrontements. C'est une chose d'observer un animal à peine plus gros que l'ongle de l'index, d'examiner ses mâchoires minuscules, ses glandes à venin et ses quatre filières délicates, d'imaginer à quel endroit on tirera avec le maximum d'efficacité, mais c'en est une autre que d'être relié à son simulacre Adestis et de voir l'araignée que l'on est censé traquer se dresser à quelques mètres comme un gigantesque blindé dont la carapace invincible est trois fois plus haute que vous.

Notre proie prit l'initiative avant même que je pusse organiser mon groupe comme je le souhaitais. L'araignée sortit de sa cachette au flanc de la fosse et fonça littéralement sur nous. Je vis un corps brunâtre dont le dos massif était ponctué de huit yeux nacrés. Le mastodonte se propulsait grâce à ses quatre paires de pattes munies chacune de sept articulations. Lors des études préliminaires, ces pattes nous avaient paru aussi frêles que des étamines, mais c'étaient maintenant des troncs durs aussi épais que nos simulacres. Les chélicères, ces crochets fixés au céphalothorax de l'araignée, étaient de grosses pinces noires capables de vous couper en deux d'un seul coup.

Sans prendre le temps de voir comment mon groupe réagissait, je fis ce que je leur avais expressément demandé de ne pas faire. Je brandis mon arme et lançai des projectiles sur les trois yeux que je pouvais voir. Je crois bien que j'en ai eu un, mais la carapace était trop dure pour être pénétrée. Les projectiles faisaient ricochet. L'araignée n'était pas grièvement

blessée – je savais qu'elle ne pouvait l'être. Mais peut-être se demanda-t-elle si nous constituions vraiment un mets de qualité, car elle cessa immédiatement son avance. Cela me donna le temps de respirer.

Je jetai un coup d'œil à mon groupe. Ce n'était pas rassurant. Pour dix d'entre eux, la vision de l'araignée fonçant sur nous était plus qu'ils n'en pouvaient supporter. Leurs simulacres personnels étaient immobiles et leurs armes pointaient inutilement vers le soi.

Ces scaphandres Adestis ne possédaient ni générateur de son ni matériel de réception. Tout devait être signalé par le geste. Nous avions souvent répété, mais là, hélas, cela ne ressemblait en rien à une répétition. Je courus vers les membres de mon groupe en leur faisant signe de brandir leurs armes et de me suivre, mais seuls deux d'entre eux m'obéirent. Ils se placèrent de part et d'autre de moi, un peu en retrait.

Je regardai les plaques d'identité de leurs casques au moment où je me retournai pour faire signe aux autres d'avancer et de se déployer en demi-cercle ainsi que nous en étions convenus. Bien sûr, je ne révélerais jamais rien à qui que ce soit, mais je voulais savoir qui avait gardé son sang-froid – peut-être reviendraient-ils un jour jouer à Adestis. Nul ne bougea, Une seconde plus tard, le bras armé du simulacre placé sur ma droite se leva tandis que son autre bras se posait sur moi en signe d'avertissement.

Je fis volte-face. Fini le demi-cercle. L'araignée s'avavançait à nouveau, en un rien de temps elle couvrit l'espace qui nous séparait d'elle.

Le prédateur nous avait atteints avant même que je pusse tirer. Je vis sa gueule au-dessus de moi, la bordure en dents de scie de sa carapace, les colonies de parasites et de tiques accrochées à ses poils raides. Puis je fus plaqué au sol par une patte puissante.

Je m'écroulai sous ce corps aussi vaste qu'une maison et je vis les chélicères se tendre et saisir par la taille l'un de mes compagnons avant de broyer son simulacre et de le couper en deux.

Il fut pris de convulsions, mais ne cria pas – pas ici, tout au moins, (Je savais que son vrai corps, couplé par télémétrie à ce simulacre qu'il contrôlait et dont il recevait les données sensorielles, se tordait en tous sens et poussait des hurlements de douleur.

Ce n'était vraiment pas utile. J'aurais trouvé cela très bien sans les signaux de douleur, même s'ils peuvent renseigner sur les coups portés au simulacre. Mais toute proposition visant à éliminer la douleur était systématiquement rejetée par les clients d'Adestis. Ils voulaient éprouver

une vraie douleur lorsque leur simulacre était atteint. Un esprit macho [tant pour les hommes que pour les femmes] imprégnait leur conception du jeu. Avec Adestis, la chasse devait être réelle : il y avait parfois mort d'homme quand le cœur lâchait suite à une frayeur ou à une douleur particulièrement intense, mais cela faisait partie des risques pour lesquels l'on payait.)

Au même moment, mon propre corps – cette forme immobile et gigantesque dressé bien au-dessus de nous dans la salle de contrôle d'Adestis – fut sur le point de se tordre lui aussi et de hurler de douleur. L'araignée savait que je me trouvais sous elle – pas pour m'avoir vu, la vue étant un sens sur lequel elle ne comptait pas beaucoup, mais pour m'avoir touché. Leur puissance n'empêchait pas ses pattes d'être extraordinairement sensibles aux vibrations. L'araignée recula. Elle me voulait. Je grelottais de peur, mes mains tremblaient et les muscles de mon ventre étaient comme pétrifiés.

Il y eut alors cette parcelle de chance, cette position si particulière qu'elle me sauva, moi et le reste de mon groupe. Alors que l'araignée s'avavançait au-dessus de moi, je vis son pédicelle : cette jonction infime entre le céphalothorax et l'abdomen était aussi le point le plus vulnérable de tout son individu. Il était juste au-dessus de moi et je ne pouvais le rater. Je levai mon arme. Fis feu. Et séparai l'araignée en deux moitiés bien nettes qui tombèrent de part et d'autre de moi.

Non, cela ne se passa pas comme ça, cette fois-ci. Dans mon rêve, le pédicelle s'éloigna avant même que je pusse tirer. Je ne voyais plus que la paroi noire du céphalothorax, les crochets redoutables et leurs glandes à venin qui s'abaissaient vers moi. Elles allaient m'engloutir, m'avalier tout entier, et je me débattrais, désespéré, dans cette caverne obscure qu'est le corps de l'araignée.

En réalité, je le savais bien, les araignées n'avalent pas leurs proies. Elles leur injectent des enzymes, les prédigèrent en quelque sorte, et les aspirent ensuite. Mais nous avons le choix de nos cauchemars. Je mourrais lentement, dans les ténèbres de la cavité corporelle de l'araignée.

Je me préparai à endurer l'insupportable.

Puis ce fut le réveil brutal, la sonnerie insistante du téléphone posé près de mon lit. Je réalisai où j'étais et saisis le combiné, presque trop soulagé pour pouvoir respirer.

« Fletcher ? » Cette voix m'était familière. Elle aurait dû m'évoquer un nom, un visage, mais, vu ma condition, ce n'était qu'une voix.

« Euh... » Je regardai le réveil. Sept heures et quart du matin. Deux heures quarante-cinq de sommeil. J'avais peu mangé et rien bu de toute la nuit dernière, mais je me sentais la tête lourde, j'avais l'impression d'avoir cent ans. Sept heures et quart *du soir*, ça, c'était une heure décente pour me réveiller.

« *Clancy Fletcher* ? insista la voix.

— Euh-euh... » Je m'éclaircis la voix. « Oui. C'est moi. Je suis Clancy Fletcher.

— On ne dirait pas. C'est Everett Halston. Il faut que je vous parle. Vous êtes en état de m'écouter ?

— Oui. » J'avais retrouvé son visage et son nom avant même qu'il ne décline son identité. Il paraissait plus âgé.

À nouveau, ce furent les palpitations et l'incapacité à respirer, pires qu'à mon réveil. *Everett Halston*. Âgé, il l'était effectivement. C'était le confident et le conseiller de la famille Pearce depuis trois générations. Ainsi que l'avocat personnel de Miriam.

« Est-ce que Miriam... balbutiai-je.

— Commencez par m'écouter, Mr. Fletcher, ensuite vous me poserez des questions. » Cette voix fraîche avait quelque chose de rassurant. Ses paroles suivantes ne le furent pas. « Le Dr Miriam Pearce m'a confié une bande il y a quelque temps de cela et m'a donné des instructions très précises. Je ne devais passer cette bande que si, à mon avis, elle avait de graves problèmes et était incapable d'agir par elle-même.

« La nuit dernière, je l'ai écoutée, cette bande. Je l'ai fait parce que le Dr Miriam est inconsciente et que personne ne semble pouvoir me dire quand elle va revenir à elle, si même elle va le faire.

— Où est-elle ?

— J'y arrive. Vous avez toujours bien écouté, alors écoutez-moi encore une fois. Le Dr Miriam se trouve au New Hanover Hospital, au cinquième étage. *Ne raccrochez pas, Mr. Fletcher. Je sais que vous en mourez d'envie.* Attendez que j'aie terminé. On l'a placée il y a deux jours dans une unité de soins intensifs, c'était quelques heures après qu'on l'eut découverte inconsciente dans son propre service de recherche. Les signes vitaux sont stables, on la nourrit par intraveineuse. Les médecins qui s'occupent d'elle sont néanmoins très inquiets. Ils affirment – pour autant qu'on peut attendre

d'un médecin qu'il affirme quoi que ce soit – avoir écarté toute possibilité de problème cardiaque, de tumeur ou d'hémorragie interne. Le scanner et l'IRM ne révèlent aucune anomalie. On pense lui en refaire d'autres aujourd'hui.

« Je vais maintenant vous faire entendre la bande du Dr Miriam, tout au moins la partie qui vous intéresse. Un instant, je vous prie. »

J'attendis donc, suspendu entre la vie et la mort. Je n'avais pas vu Miriam Pearce depuis trois ans, je ne lui avais pas parlé depuis deux.

« Everett, s'il convient de prendre une décision d'ordre strictement légal et si je suis, pour quelque raison que ce soit, incapable de donner mon avis, je veux que vous fassiez pour le mieux. » La diction de Miriam n'avait changé en rien. De rythme assez irrégulier, comme si elle se demandait en permanence comment sa phrase allait s'achever.

« D'autres situations peuvent cependant survenir. Je peux être en danger ou être confrontée à un problème auquel des solutions classiques ne s'appliquent pas. Il se peut même que vous ne sachiez pas ce qui m'est arrivé ou encore où je me trouve. Dans ce cas, je vous demande de contacter Clancy Fletcher. Demandez-lui de m'aider. Et accordez-lui toutes les ressources financières ou autres que vous contrôlez en mon nom. »

Le message s'arrêta, ou plutôt Halston l'interrompit. Il y eut un silence pesant tandis que les questions se précipitaient dans ma tête. Les ressources financières de Miriam étaient immenses, de même que celles de toute la famille Pearce. Elles pouvaient tout lui procurer, y compris l'assistance médicale la meilleure qui fût. En cas de danger, j'aurais pu lui porter secours, mais que pouvais-je pour elle si elle était malade ?

« Je ne suis pas médecin, Mr. Halston.

— J'en suis parfaitement conscient.

— Je ne peux pas aider Miriam.

— Cela semble évident si vous ne prenez même pas la peine d'essayer. Mais je crois que vous vous trompez. Ne sous-estimez pas votre utilité potentielle. Si vous désirez vous rendre au New Hanover Hospital, sachez que votre contact sera le Dr Thomas Abernathy. »

Halston s'arrêta de parler pour que j'aie le temps de digérer cette information. Halston savait fort bien que Tom Abernathy était le plus proche collaborateur de Miriam ainsi que son partenaire intime, de même qu'il savait que j'avais été jadis le collaborateur et l'amant de Miriam

Pearce. À sa façon de parler, j’imaginais qu’il savait aussi ou soupçonnait une chose dont il ne voulait pas m’entretenir.

« J’ai mis le Dr Abernathy au courant des instructions du Dr Miriam, reprit-il. Je lui ai également fait savoir que ces instructions seraient suivies par moi-même et financées par la fortune des Pearce.

— Il a dû apprécier.

— Disons qu’il n’a pas discuté après avoir écouté la bande enregistrée par le Dr Miriam. »

Je m’en doute. Tom Abernathy était infiniment plus malin que Clancy Fletcher. Abernathy savait d’instinct ce que j’avais péniblement appris. On ne discute pas avec quinze milliards de dollars. Une telle richesse crée une sorte d’ouragan qui arrache tout sur son passage. Le sage se laisse emporter par la bourrasque, il ne résiste pas parce qu’il sait qu’il ne le peut pas.

« Je voudrais réentendre la bande.

— Certainement. »

Nous écoutâmes tous deux en silence. La voix de Miriam était si familière. *Trop* familière. Il y a moins d’un an, je l’avais entendue au cours d’une émission télévisée sur les nanodocs, c’était quelques mois après l’opération bénigne qu’elle avait subie au larynx. Sa voix était légèrement déformée. Je pensais que ce changement serait permanent.

« Mr. Halston, *quand* Miriam a-t-elle enregistré cette bande ? »

Il y eut un déclic, comme si l’on coupait un enregistrement. « Ah, Mr. Fletcher, vous êtes très perspicace. Cette bande est en ma possession depuis plus de trois ans. »

Trois ans. C’était avant que Miriam ne me déteste.

« J’imagine que le Dr Miriam Pearce en a oublié l’existence, continua-t-il, ou qu’elle n’a pu en modifier le contenu. S’il faut aller en justice, je dirai qu’aucune action du Dr Miriam ne m’a conduit à imaginer que cet enregistrement pût refléter autre chose que son désir profond. Bien. Irez-vous au New Hanover Hospital ?

— Dès que vous aurez raccroché.

— J’ai encore trois choses à vous dire. Premièrement, je vais m’assurer que l’on vous attend bien à l’hôpital. Deuxièmement, Thomas Abernathy ne se montrera certainement pas très amical à votre égard.

— Ça, je le savais déjà. Et troisièmement ?

— Je vous souhaite bonne chance, Clancy. Bonne chance à vous et aussi bonne chance à Miriam. »

Le New Hanover Hospital était une flèche de verre et de pierre de taille de neuf étages de haut, sorte de sépulcre blanc érigé au milieu de pelouses bien entretenues.

C'était, d'une certaine façon, un mémorial, un hommage à la fortune des Pearce. Le hall d'entrée était pavé d'une mosaïque de marbre, où un message gravé proclamait que la construction de l'édifice avait été rendue possible par la munificence de la famille Pearce. Le cinquième étage, où Miriam reposait, inconsciente, portait aussi le nom de salle Meredith Franklin Pearce.

Je ne pus voir tout de suite Miriam ainsi que je le souhaitais. Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit, Thomas Abernathy était déjà là, à l'affût.

Nous ne nous étions jamais rencontrés, mais j'avais étudié de loin sa carrière. Malgré tout, je ne le *connaissais* pas. Comme il s'avavançait, la main tendue, j'examinai attentivement son visage, pareil à un druide qui voit un chrétien s'avancer parmi les brumes de la forêt. Quel était donc ce nouveau venu qui avait pris ma place ?

Tout aussi important, que lui avait-elle dit de moi ? Y avait-il eu de longs après-midi de révélations impudiques, des nuits luxurieuses au cours desquelles Tom Abernathy avait entendu parler du pauvre Clancy si méprisé ? Après avoir fait l'amour, Miriam se laissait aller aux confidences sur un ton rêveur qui contrastait avec son discours habituellement si maîtrisé.

Nous nous accordons tous une importance qui ne se justifie que rarement. Le Dr Thomas Abernathy me regarda fixement quand nous nous serrâmes la main, mais il était plus perplexe qu'amusé. Il ne semblait pas savoir ce que j'avais pu être ou représenter. Lui-même avait l'air de quelqu'un de très comme il faut : grand et élégant, il avait la poignée de main franche et les manières propres à un médecin.

Ce qui signifiait qu'il n'allait pas me consacrer trop de temps.

« C'est bien vous ? dit-il après quelques instants d'inspection critique. Quand Everett Halston m'a parlé de Clancy Fletcher, je me suis dit, c'est le spécialiste du jouet...

— Le Chasseur de Petit Gibier. Oui, c'est bien moi. » C'était ainsi que les actuels maîtres *d'Adestis* faisaient leur publicité à la télévision. Je n'avais bien entendu aucun droit de regard. *Vous pensiez que la Chasse au Gros Gibier avait été rendue impossible avec l'extinction des grands*

carnivores ? (Plans d'un grizzly dressé sur ses postérieurs, d'un tigre bondissant,) Non ! Le gibier le plus dangereux a toujours été de taille beaucoup plus discrète. (Plans rapides d'une mante religieuse, d'une libellule et d'une araignée grossies telles que le verrait un simulacre,) Désormais » ces proies peuvent être chassées et leur nombre est illimité. Participez à un safari Adestis et lancez-vous dans la Chasse au Petit Gibier – là où la frontière entre le chasseur et sa proie est encore floue, (Plan final représentant un personnage d'apparence bien plus humaine que ne le serait un simulacre, démembré par quatre fourmis furieuses,)

Une façon comme une autre de gagner sa vie.

« J'aimerais voir Miriam Pearce. Je pense qu'elle est toujours inconsciente ?

— Je suis désolé. »

Abernathy se montrait hésitant. Son problème n'était pas difficile à imaginer. On lui mettait dans les pattes quelqu'un qui ne connaissait certainement rien à la médecine, quelqu'un qui gagnait sa vie assez futilement avec ce que Thomas Abernathy devait considérer comme des jouets destinés à des adultes brillant plus par leur argent que par leur sagesse. Le pauvre Dr Tom était certainement un as dans sa spécialité, mais il allait devoir supporter ce clown, un clown à qui l'on avait confié les clefs du coffre contenant le trésor des Pearce. Si Clancy Fletcher en éprouvait le besoin, il pouvait fort bien chasser Abernathy de son propre hôpital – jusqu'à ce que Miriam sortît du coma tout au moins.

Le plus terrible, c'étaient mes propres sentiments. Je nourrissais une haine profonde à l'égard d'Abernathy. Pour venir en aide à Miriam, je devais garder tout mon sang-froid.

Tout aussi terrible était ma conviction de ne pouvoir strictement rien apporter à Miriam.

« Vous avez une idée de ce qui lui est arrivé ? » Je devais faire parler Abernathy pour tenter d'infirmer cette conviction.

« J'ai une... théorie. » Il m'entraîna dans le couloir, loin de l'ascenseur. « Vous savez certainement que le Dr Miriam Pearce est l'un des pionniers mondiaux dans le domaine de la microchirurgie.

— Oui, je le sais.

— Eh bien l'on sait moins que, depuis des années, elle travaille à des échelles de plus en plus petites. Quand elle a commencé, il y a dix ans de cela, sa première génération d'instruments de microchirurgie guidés à

distance était assez énorme au vu des critères actuels. Chacun d'eux était aussi gros que l'extrémité d'un doigt. Les télécommandes étaient également assez primitives. L'opérateur humain ne pouvait les utiliser que dans des cas très précis. C'est seulement il y a trois ans que le Dr Pearce a appris à concevoir une ligne d'instruments infiniment plus sophistiqués, plus petits et plus souples d'emploi. »

Je savais tout cela, j'en savais même bien plus qu'Abernathy n'en saurait jamais. Autre chose captait mon attention. Tout en parlant, nous avons parcouru un couloir avant de pénétrer dans une chambre privée. Miriam était allongée sur un lit, près de la fenêtre. Elle avait les yeux mi-clos. Je m'approchai d'elle et entrevis son regard iris. Son teint était frais, elle était détendue. Elle était encore très belle et ne ressemblait pas du tout à ces personnes qu'un accident ou une maladie a plongées dans le coma. Elle paraissait simplement endormie. Seulement il y avait une perf dans son bras et, près de son lit, un imposant matériel électronique.

Je lui pris la main et la pressai doucement. Elle ne réagit pas. Je pressai plus fort. Pas de réaction. Je me penchai et lui parlai à l'oreille. « Miriam !

— Bien entendu, nous avons utilisé tous les stimuli à notre disposition. » Je voyais bien que Thomas Abernathy n'approuvait pas mes méthodes. « Des stimuli d'ordre chimique, oral, mécanique. Les réponses sont limitées et désarmantes. »

Des stimuli d'ordre chimique, oral, mécanique. Des médicaments, des bruits, des injections. Tout cela ne réveillera pas la Belle au Bois dormant. Vous avez essayé le baiser ?

J'aurais aimé pouvoir. Mais je me redressai et dis : « Vous croyez tenir une théorie, c'est cela ?

— Oui. Le Dr Pearce a ensuite fabriqué un ensemble d'instruments encore plus petits, de la taille d'un petit pois et bien plus maniables par un opérateur humain. Ils ont remporté un beau succès, on peut même dire qu'ils ont révolutionné la technique chirurgicale.

« Ils étaient malgré tout trop gros pour certaines opérations, principalement celles pratiquées à l'intérieur du cerveau. Il y a quelques mois de cela, le Dr Pearce a encore franchi une nouvelle étape. La nanochirurgie, avec des dizaines d'outils téléguidés plus petits qu'un moucheron et tous manipulés par un opérateur unique. »

Il guetta ma réaction. Je hochai la tête pour montrer que j'étais impressionné. S'il voulait me surprendre, il avait de quoi faire. Il existait

chez *Adestis* des jeux où le simulacre du joueur était assez petit pour se battre équitablement contre des centaines d'amibes affamées ; dans d'autres jeux, un seul humain contrôlait des dizaines, voire des centaines de simulacres. Je commençais cependant à comprendre pourquoi le vieil Everett Halston croyait que je pourrais contribuer à la guérison de Miriam. Je ne connaissais rien à la médecine ni à la chirurgie, mais personne n'était plus au fait que moi de la technologie *d'Adestis*.

« Nous avons testé les nanodocs sur des animaux, reprit Abernathy, et les résultats ont été satisfaisants. Dès que nous en avons eu l'autorisation, nous avons travaillé sur des sujets humains. C'était il y a cinq jours. Pour moi, ces expériences ont parfaitement réussi. En revanche, Miriam – le Dr Pearce – a manifesté certaines réserves. Pour elle, les résultats étaient satisfaisants, certes, mais notre niveau de contrôle des nanodocs était bien inférieur à ce que permettait la technologie. Pour elle, nous construisions des outils si petits que leur performance était contrariée par l'effet quantique. Je suis assez d'accord avec elle.

« Voilà où nous en étions il y a trois jours. Je suis parti assister à une conférence à Rochester. En revenant le lendemain, j'ai appris que Miriam avait été retrouvée inconsciente dans son laboratoire.

« Elle était en parfaite santé avant mon départ, mais nous avons tout de même pensé assez légitimement qu'il s'agissait d'un problème médical classique. C'est seulement quand les examens de routine ont donné des résultats normaux que j'ai voulu savoir ce que Miriam avait fait depuis mon départ. J'ai découvert aujourd'hui qu'il manque une série de nanodocs et les moniteurs indiquent qu'ils ont été placés sous le contrôle de Miriam. Selon ces mêmes moniteurs, ils sont *toujours* sous son contrôle même si elle est dans le coma.

— Où se trouvent-ils ? » Je craignais déjà de connaître la réponse. Miriam avait sa propre conception de l'expérimentation médicale.

Thomas Abernathy tourna la tête vers le corps allongé sur le lit. « Je suis sûr qu'ils sont en elle, et il y en a des centaines. Mais je ne peux pas le prouver – ou disons que je n'ose pas. La seule façon d'en être sûr est de rompre le contact télémétrique entre le Dr Pearce et les nanodocs. S'ils sont bien en elle, les laisser agir à leur guise risque de la tuer. Vu sa condition, il est logique de penser qu'ils sont logés quelque part dans son cerveau. »

À nouveau je regardai la belle endormie. Si des centaines de nanodocs se baladaient librement dans le corps de Miriam, il n'y paraissait pas.

« Que comptez-vous faire, Dr Abernathy ? » Il me regarda, l'air désespéré pour la première fois depuis le début de notre entretien. « Franchement, Mr. Fletcher, je n'en sais rien. Plusieurs de mes collègues penchent pour une chirurgie exploratoire... » (*Découper la calotte crânienne. Ôter les membranes protectrices du cerveau de Miriam. Plonger à l'aveuglette, voir ce que l'on trouve. J'en frémis.*) « ... mais je ne ferai cela qu'en dernier ressort. Je préfère attendre, prier et guetter le moindre changement. »

Bizarre. Abernathy avait parfaitement analysé le problème et savait ce qu'il fallait faire, mais il ne voulait ou ne pouvait se résoudre à franchir l'étape suivante.

« Est-ce qu'il y a d'autres nanodocs, de la même taille que ceux qu'il vous manque ? »

— Il y en a encore plusieurs séries, ils sont pratiquement identiques en tout point.

— Bien. Il y a une cafétéria dans votre établissement ?

— Quoi ?

— Il faut que je mange quelque chose, je ne sais pas combien de temps cela va prendre. Je dois aussi m'exercer pendant quelques heures sur vos nanodocs. Ensuite j'entrerai dans le Dr Miriam Pearce. »

Je lançai un dernier regard à Miriam dans l'espoir de la voir se réveiller au moment où je franchirais la porte. Si j'avais le choix, je refuserais d'entrer en Miriam. Je préférerais retourner chez moi et me mettre au lit. Avec elle de préférence.

« Vous ne pouvez pas faire ça ! » Abernathy avait perdu son beau self-control. « Vous n'êtes pas médecin. Vous êtes un employé d'Adestis, et ce n'est pas parce que vous vous amusez avec vos jouets stupides que vous pouvez manipuler des nanodocs ! C'est un matériel très spécialisé, très complexe, il faut des mois d'apprentissage ! »

— J'apprends depuis des mois, je dirais même des années. » Je m'efforçai de ne pas mettre trop d'amertume dans ma voix alors que je quittais la chambre. Je suis sûr que j'échouai. « Pendant mon absence, Dr Abernathy, je vous suggère de chercher le nom du détenteur du brevet des premiers outils destinés à la microchirurgie. Le nom du détenteur *originel*, bien entendu – cet idiot qui possédait tous les brevets jusqu'à ce que la famille Pearce ne parvienne à les racheter. Pendant que vous y êtes,

voyez aussi qui est le créateur, le fondateur et le propriétaire à cent pour cent *d'Adestis* avant que la compagnie ne fasse faillite et ne soit rachetée. »

Quoi que j'eusse pu faire à Miriam, sa famille m'avait fait payer le prix fort.

À la cafétéria, les plats coûtaient outrageusement cher, sept dollars pour être précis. Je le sais parce que j'étais parti de chez moi sans argent et sans carte de crédit, et je dus signer une sorte de reconnaissance de dette pour ce que je consummai.

C'est tout ce dont je me souviens. J'ai dû manger, oui, mais je ne m'en souviens pas.

J'avais presque terminé quand Thomas Abernathy vint prendre place en face de moi. Il était accompagné d'une charmante jeune femme d'une vingtaine d'années. Elle me sourit en s'asseyant.

Abernathy poussa vers moi le document qu'il avait apporté avec lui.

« Ici, Mr. Fletcher, c'est un hôpital, pas une fête foraine. » Il faisait des efforts pour rester poli et n'y parvenait guère. « On ne fait pas ce que l'on veut. Il y a des règles strictes auxquelles chacun se doit d'obéir. »

Je jetai un coup d'œil au papier. J'avais une petite idée de ce qu'il voulait dire.

« Fort bien. Je ne fais pas partie du "personnel autorisé" à utiliser les nanodocs. Alors qui l'est ?

— J'ai une certaine expérience. Il y a aussi le Dr Pearce, naturellement. Ainsi que Miss Lee, qui est spécialiste de la manipulation des nanodocs. » Il désigna la jeune femme assise à ses côtés.

Elle me tendit la main, mais attendit l'approbation de Tom Abernathy avant de parler. « Belinda Lee. Quand le Dr Abernathy m'a appris que vous étiez là, je lui ai dit que j'aimerais beaucoup vous rencontrer. Vous ne le savez pas, mais c'est grâce à vous et à *Adestis* que j'ai pu faire ma médecine. »

Je ne relevai pas. Elle se montrait le plus agréable possible, mais nous n'avions pas de temps à perdre en mondanités.

« Si vous le vouliez, docteur Abernathy, je pourrais faire partie du personnel autorisé. Vous êtes seul responsable.

— Je n'ai aucune raison de le faire. Je suis d'accord avec vous, Mr. Fletcher, l'exploration interne du Dr Pearce par des nanodocs est une chose logique et urgente. Miss Lee et moi nous chargerons de cette

exploration. Je reconnais également votre compétence en matière d'équipement microchirurgical télécommandé...» Ainsi donc, il avait fait sa petite enquête sur mon compte. Qu'avait-il trouvé d'autre ? «... mais nous n'avons pas besoin de vous. De plus, nous n'avons pas le temps de vous former.

— Permettez-moi de ne pas être d'accord. Vous avez besoin de moi, même si *vous ne voulez pas* de moi. Vous utilisez l'équipement hospitalier. Cet établissement fonctionne grâce aux fonds de la famille Pearce. Si j'appelle Everett Halston, il contactera le conseil d'administration et l'on vous interdira d'utiliser les nanodocs pendant des semaines. »

Son vernis de politesse s'écailla brusquement. « Espèce d'imbécile, vous voulez *tuer* Miriam ou quoi ? C'est vous qui avez eu l'idée d'entrer en elle pour voir ce qu'étaient devenus les nanodocs.

— C'est ce que nous devons faire. Nous pouvons y arriver. Nous formerons une équipe. Vous, moi et, si vous le voulez bien. Miss Lee. Si vous m'autorisez à utiliser votre matériel, j'en ferai aussitôt part à Everett Halston. »

Il saisit le papier, se leva et quitta la cafétéria sans dire un mot. Belinda Lee m'adressa un regard un peu malheureux avant de partir à son tour. Pourquoi me montrais-je si peu raisonnable ?

J'achevai donc mon repas. Si j'étais si peu raisonnable, c'est parce que je pressentais des dangers qu'Abernathy n'imaginait même pas. Il n'avait pas assez d'expérience. Il accepterait ma participation – il n'avait pas le choix –, mais il n'était pas de bon augure de voir les membres d'un safari si divisés et si soupçonneux les uns envers les autres. Dans une équipe, la coopération se devait d'être totale.

Il m'était cependant arrivé de participer à une expédition dont les membres redoublaient, au départ, de confiance et de sympathie : l'affaire s'était achevée dans la déception et l'amertume les plus totales.

Peut-être que, cette fois-ci, on assisterait au phénomène inverse.

Belinda Lee m'initia à la manipulation des nanodocs. Tom Abernathy n'avait peut-être pas envie de passer avec moi plus de temps qu'il ne le fallait ; disons, pour être plus charitable, qu'il avait à faire deux choses de la plus haute importance.

En premier lieu, il convenait d'adapter les nanodocs à la chimie intime de Miriam. Sinon son système immunitaire serait mis en alerte dès notre

entrée et nous nous ferions attaquer par le premier leucocyte venu. Les globules blancs ne détruiraient pas les nanodocs, mais ils retarderaient beaucoup notre progression.

Deuxièmement, ce qui était plus délicat, Tom Abernathy devait décider de la route d'accès au cerveau de Miriam. Les neurologues et lui avaient déjà fixé notre destination. Bien que l'état de sommeil des animaux et des êtres humains soit contrôlé par une zone de la partie postérieure du cerveau appelée formation réticulaire, les réactions de Miriam aux divers stimuli leur avaient montré qu'il ne fallait pas chercher là l'origine de ses problèmes, mais bien dans les hémisphères cérébraux. Fort bien, mais pour de minuscules nanodocs, ces hémisphères ressemblaient à des palais gigantesques. Où devrions-nous nous rendre *très précisément* ?

J'étais heureux de ne pas avoir à prendre cette responsabilité. Mes propres soucis me suffisaient.

L'hôpital avait alloué deux heures à ma formation, mais il fut évident dès les cinq premières minutes que l'on s'était montré bien trop généreux. Deux heures d'entraînement, ce n'était même pas la moitié du temps que j'exigeais de la part des personnes désireuses de participer à *Adestis* ; et, dans ce cas précis, les simulacres avaient une apparence bien plus humaine que les nanodocs de l'hôpital. La plupart des membres trouvaient rassurante la ressemblance de leurs infimes semblables.

En fait, les proportions de l'homme ne permettent pas d'obtenir d'excellents résultats de la part de tout ce qui mesure moins d'un centimètre de haut. S'en tenir à la forme humaine rend parfois les choses encore plus difficiles. Quand la taille d'un organisme diminue, l'importance accordée à la gravité diminue avec elle ; en revanche, le vent, les vibrations et les aspérités du terrain prennent une importance accrue. Pour marcher, six pattes valent mieux que deux. À l'échelle la plus minime, le mouvement brownien et les collisions moléculaires doivent également être pris en compte. Apprendre à vivre avec est autrement plus important que de se soucier de la forme de son corps.

D'un autre côté, et dès que j'avais vu les nanodocs les plus récents, je n'avais pas été de l'avis de Miriam et de Thomas Abernathy qui redoutaient que les effets quantiques ne fussent importants. Les simulacres étaient en effet d'un ordre de grandeur trop élevé pour qu'ils fussent affectés par les fluctuations quantiques.

Il y avait certainement un problème avec les nanodocs, mais je ne voyais pas du tout de quel ordre il pouvait être. En tout cas, ce n'était pas ce que craignaient Miriam et Tom Abernathy.

Dès que Belinda Lee m'eut regardé travailler quelques minutes avec une série de nanodocs – de petits disques boursoufflés de quelques dizaines de micromètres de long, équipés de chaque côté de quatre pattes/ grattoirs/ couteaux –, elle quitta son coupleur télémétrique et s'appuya au dossier de son fauteuil. Elle attendit patiemment que je sorte du mode contrôle à distance.

« C'est vous qui devriez me donner des cours, vous savez. » Elle était très différente dès qu'Abernathy n'était pas là. « Comment faites-vous pour *reculer* aussi vite et toujours savoir où vous allez ? C'est moi l'expert, normalement, et je n'arrive pas à faire ça. Les capteurs optiques ne peuvent pas se relever pour regarder vers l'arrière.

— Non, mais ils *s'abaissent* et regardent sous le corps. Il faut savoir regarder entre ses jambes et filer à reculons. Vous n'avez pas assez d'expérience en ce domaine. »

Elle ouvrit tout grands les yeux. Belinda Lee se disait que je me moquais d'elle. Elle avait tort et raison à la fois. Je n'avais jamais fait *personnellement* une chose pareille, mais je l'avais fait des centaines de fois avec des simulacres *Adestis* de toute forme et de toute taille. Comme je l'ai déjà dit, les simulacres de chasse sont tous humanoïdes, mais j'ai été à la fois le chasseur et le traqué parce qu'il nous arrive aussi d'organiser des chasses avec du gibier télécommandé.

« En quoi la société *Adestis* vous a-t-elle permis de faire votre médecine ? »

Belinda Lee était sympathique et je ne voulais pas la froisser. Une présence amicale au New Hanover Hospital ne me ferait pas de mal.

Elle rit, de ce rire de gorge que je croyais propre à Miriam. « J'étais persuadée que cela ne vous intéressait pas quand je vous ai dit ça à la cafétéria.

— Désolé, j'avais d'autres choses en tête. Quel rapport avez-vous avec *Adestis* ? Je suis sûr que vous n'avez jamais participé à nos chasses. Je me serais souvenu de vous. »

Elle prit cela pour un compliment, c'en était un, d'ailleurs. Elle se pencha vers moi. « J'ai eu quelques problèmes au moment de l'adolescence. Mes parents voulaient que je sois médecin, mais j'avais entendu parler

d'*Adestis* et cela me fascinait. Ma grande ambition, c'était de diriger des expéditions sous-marines, vous savez, la chasse aux larvaires.

— Oui. Un drôle de truc. Ils ne vous ont pas donné la permission ? » Pour entrer chez *Adestis*, il faut l'autorisation écrite des parents quand on a moins de vingt et un ans.

« C'était un refus systématique. Alors j'ai joué la gentille fille, je suis allée à l'université avec biologie en dominante, mais je n'ai jamais cessé de penser à *Adestis*. Pour ma thèse de fin d'études, je me suis demandé en quoi cette forme de technologie pourrait contribuer à la médecine. J'ai écrit à *Adestis* et l'on m'a envoyé une énorme documentation. Elle m'a servi à rédiger la thèse la plus longue de toute l'histoire de l'université. Bien entendu, j'ignorais que le Dr Pearce avait des années d'avance sur moi, mais mon professeur le savait et il lui a envoyé le texte de mon mémoire. Elle m'a appelée quelques jours après. Et voilà. »

Cela ne m'étonnait pas de Miriam. Elle savait reconnaître les compétences de chacun. C'est par une amie hospitalisée qu'elle était entrée pour la première fois en contact avec *Adestis* : l'amie en question avait participé à un safari et prenait tout cela pour un gigantesque canular. Pas Miriam. Avant la fin de la première séance d'entraînement, elle m'avait demandé si je voyais comment la technologie *Adestis* pourrait réduire la taille de ses instruments de microchirurgie tout en augmentant la précision.

Ç'avait été le début des brevets. Puis les expéditions avec Miriam. Et tout le reste.

Quelque chose m'inquiétait. Si Belinda Lee avait commencé d'utiliser la technologie d'*Adestis* peu après la fin de ses études, elle ne devait pas avoir plus de quelques années d'expérience avec les simulacres. Elle n'avait jamais participé à une chasse et ne s'était jamais retrouvée en situation de danger. Pourtant Tom Abernathy l'avait présentée comme une spécialiste de la manipulation des nanodocs – une spécialiste par rapport à lui, oui. En acceptant que nous entrions tous les trois en Miriam, je m'étais collé sur le dos deux coéquipiers manquant considérablement d'expérience.

Est-ce que je devenais parano ? Qu'est-ce qui me faisait croire qu'un safari à l'intérieur du corps de Miriam pût être dangereux ? Tom Abernathy et Belinda Lee ne pensaient pas une chose pareille.

Pour ce safari si particulier, moi aussi je manquerais d'expérience. Au fil des ans, je ne m'étais jamais retrouvé dans une situation où

l'environnement dans lequel je dois opérer se révèle infiniment plus précieux que ma propre survie.

Notre entrée dans Miriam fut accompagnée d'une discussion. Je voulais que chacun de nous ne conduise qu'un seul simulacre, mais Tom Abernathy tenait à ce que nous en commandions plusieurs.

« Il y en a *plusieurs centaines* dans le cerveau du Dr Pearce. Trois simulacres ne suffiraient pas à les chasser, même si nous les trouvions.

— Je le sais. Nous en introduirons d'autres quand nous saurons exactement ce qui se passe.

— Pensez au temps que cela prendra. »

Il semblait oublier qu'il avait perdu toute une journée à rejeter ma décision.

Mais il avait tout de même raison. Sa méthode était plus rapide. Pourquoi ne pas la suivre ?

C'était une question délicate. Tout était affaire d'instinct. Il était plus facile de contrôler un seul simulacre, même si un groupe disposait d'une puissance de feu accrue. Mais une puissance de feu contre *quoi* ? Les nanodocs n'étaient pas armés, au sens où les chasseurs *d'Adestis* devaient être armés. Pourquoi le seraient-ils ? J'avais l'habitude de raisonner en termes de proie, et ce n'était pas le cas ici.

Je m'en tins toutefois à ma position et j'eus le dessus sur Abernathy. Nous n'utiliserions qu'un simulacre par personne.

Malgré tout, et contre toute logique, je souhaitais que mon nanodoc fût équipé de quelque chose de plus puissant que les minuscules scalpels et seringues implantés dans ses huit pattes.

Destination : le cerveau

Nous avons adopté le mode de contrôle à distance dès que les nanodocs avaient été placés dans la seringue. Pendant un quart d'heure, nous avons attendu à l'extérieur du corps de Miriam, assez longtemps pour nous familiariser avec nos simulacres.

Cette période me permit d'en savoir beaucoup plus sur mes partenaires. Tom Abernathy était assez gauche. Il comprenait certainement très bien la partie théorique, mais ses réflexes n'étaient pas bons et son expérience pratique insuffisante.

Belinda Lee était bien meilleure : elle était un peu nerveuse, mais assez à l'aise dans son corps d'emprunt. Si elle abandonnait la pratique médicale, il y aurait certainement une place pour elle dans les safaris sous-marins d'*Adestis*, (Je serais personnellement très satisfait de ne plus y participer. La population larvaire des rivières et des étangs est si redoutable qu'en comparaison un insecte adulte ou une araignée a l'air très pacifique. Belinda changerait peut-être d'avis en découvrant les trompes et les mandibules des créatures aquatiques.)

Nous fûmes injectés dans l'artère carotide de Miriam. J'insistai pour que les trois nanodocs restent groupés, je ne voulais pas que nous soyons séparés avant d'arriver dans le cerveau – je risquais en effet de ne jamais y parvenir.

Comme nous flottions dans le sang en direction des trois membranes méningées qui entourent et protègent le cerveau, je me rendis compte que mes partenaires ne tarderaient pas à découvrir mes propres faiblesses. Pour manipuler le nanodoc, j'étais meilleur que Belinda et bien supérieur à Tom, mais il me manquait quelque chose de fondamental : une bonne connaissance de l'anatomie ou de la microstructure humaine. Abernathy m'avait fait un rapide exposé dont je n'avais pratiquement rien retenu. Je regardais autour de nous. Les minuscules yeux à facettes des nanodocs ne voyaient pratiquement rien. Ils n'avaient que la vision floue et rougeâtre d'un environnement éclairé par leurs propres sources lumineuses. J'étais emporté dans un vaste tunnel dont les parois m'étaient à peine visibles. Tout autour flottaient des globules rouges, à peine plus petits que nous, ainsi que des plaquettes. Parfois un globule blanc s'approchait et nous palpaient de son pseudopode avant de se retirer. Les travaux préliminaires de Tom Abernathy se révélaient satisfaisants. Les leucocytes chargés de la défense ne s'intéressaient pas à nous.

Je savais que le sang véhiculait également un flux invisible de messagers chimiques qui portaient des informations entre les diverses parties du corps. Tom Abernathy aurait certainement pu m'expliquer tout cela si nos nanodocs avaient été capables d'une meilleure communication. Ils étaient meilleurs que la plupart des unités employées *par Adestis* en ce qu'ils possédaient une interface vocale rudimentaire, mais le transfert d'information était si lent qu'Abernathy, Lee et moi-même ne pouvions communiquer que par monosyllabes. Nous préférons avoir recours aux signes.

Notre progression dans la carotide se révéla bien plus lente que je ne l'avais escompté. Comme nous étions ballottés et touchions parfois une paroi spongieuse, j'eus le temps d'explorer chacune des fonctions de mon nanodoc. Et de réfléchir à ses actuels propriétaires.

Il y a trois ans, j'étais convaincu que la famille n'avait agi ainsi que par représailles, pour se venger de ce que j'avais fait à Miriam. Il me fallut beaucoup de temps pour comprendre qu'il n'y avait là rien de personnel, que la colère suscitée par cette famille n'avait pas plus de sens que la fureur à l'encontre de la guêpe qui pique et paralyse une sauterelle pour en faire la réserve de nourriture de ses propres larves.

Je me demande si Miriam se rendit alors compte de ce qui se passait. Par elle, les Pearce avaient eu connaissance de ce morceau de choix que constituaient les brevets *d'Adestis*. Miriam en avait besoin pour ses propres recherches, mais c'était le désir de renforcer ses atouts qui dirigeait l'action du groupe ; pour la famille, il était tout naturel d'acquérir mes brevets à coups de dollars. Elle avait tout simplement mis en branle la machine des scientifiques et des avocats, des décideurs et des hommes politiques. Je ne crois pas que l'un d'eux se soit jamais douté que ces brevets appartenaient jadis à l'homme qui avait fait tant de mal à Miriam. Si elle n'avait jamais parlé de moi à son amant de l'instant, en aurait-elle parlé à sa famille ?

J'aimais croire que non.

Le nanodoc fixé à mes quatre pattes gauches se crispa doucement. Je me retournai et vis Tom Abernathy qui faisait des gestes.

« He-xa-gone ar-té-riel de Wil-lis », dit-il d'une voix faible et déformée.

Nous avons atteint le point numéro un. Après avoir suivi la carotide, nous avons traversé les membranes protectrices de la dure-mère et de la pie-mère pour nous retrouver au niveau de l'hexagone artériel de Willis, cette formation vasculaire de la base du cerveau où se rencontrent toutes les grosses artères. Abernathy nous entraînait dans l'artère cérébrale antérieure, laquelle nous emmènerait dans le cortex cérébral.

Ensuite, se serait à moi de jouer. Abernathy avait bien précisé qu'il ne nous guiderait pas plus loin.

Je ne lui avais pas dit que je ne savais pas trop où nous irions une fois que nous nous retrouverions dans les hémisphères cérébraux. Il avait déjà assez de soucis.

De même, je n'étais pas encore prêt à signaler à Tom Abernathy ou à Belinda Lee que j'avais l'impression que quelque chose clochait dans mon

simulacre.

La différence était si minime que je voyais mal Belinda et encore moins Tom la remarquer. Seule une personne ayant conçu les premiers circuits *Adetis* et en ayant connu toutes les variations, bonnes ou mauvaises, pouvait la déceler. La réponse motrice était quelque peu inférieure à ce qu'elle était en dehors du corps de Miriam.

« Ex-pé-rien-ce. » Je me décrochai des deux autres et coupai complètement les impulsions moteur de mon simulacre.

Normalement, j'aurais dû flotter comme une feuille morte dans le courant artériel, au gré du sang. En fait, ce n'est pas exactement ce qui se passait. Il s'ajoutait à mon mouvement un infime vecteur, produit par de minuscules impulsions corporelles dont je n'étais pas responsable. Je dérivais vers la gauche, loin du centre de fleuve sanguin. Et quand l'artère se diviserait, ce qui n'allait pas tarder à arriver, je serais entraîné dans la branche gauche.

Tom Abernathy et Belinda Lee me suivaient sans savoir que faire. Je restaurai le contrôle moteur de mon simulacre et remarquai encore une fois l'infime différence entre mes directives et les réactions de l'unité. Infime, certes, mais pas autant qu'avant.

« Mou-ve-ment », dit la voix déformée de Belinda. Elle aussi le remarquait et s'en inquiétait. Tant mieux. Je ne voulais pas de compagnon de chasse qui n'eût peur devant l'inexplicable. Cette force ne me semblait pas extérieure, elle venait plutôt *de l'intérieur*, comme une main fantôme qui affecterait notre contrôle des simulacres.

« Re-pos. » Je m'arrêtai et communiquai laborieusement mes instructions. « Je con-ti-nue. Vous m'at-ten-dez-là. » J'étais persuadé de me diriger vers les nanodocs, voyager de concert ne pouvait être que dangereux. Si je ne revenais pas, Abernathy et Lee pourraient toujours sortir par la veine jugulaire gauche ou droite. Là, tout était prêt pour récupérer les nanodocs.

Une fois de plus, je réduisis mes impulsions moteur et me laissai emporter par le flux artériel. Bientôt le chenal se divisa et se divisa encore en vaisseaux de plus en plus fins. Je ne savais pas où je me trouvais ni où j'allais, mais je ne doutais pas de ma capacité à retrouver les veines jugulaires. Tous les vaisseaux y menaient. Je n'avais qu'à me laisser mener par le sang jusqu'au niveau des capillaires avant de repartir dans les veines et leur sang pauvre en oxygène.

Cette idée était assez réconfortante, mais je remarquai que le mouvement de mon simulacre se modifiait une fois de plus. Sans impulsion de ma part, les pattes gauches et droites s'agitaient de manière assez anarchique. Leurs mouvements me faisaient marcher en crabe et, bientôt, mon nanodoc se heurta à la paroi du vaisseau sanguin. Le choc fut si violent que je passai à travers et me retrouvai dans une chambre étroite emplie de liquide cérébro-spinal.

Je pensais que cela mettrait peut-être un terme aux perturbations, mais celles-ci recommencèrent au bout de quelques secondes. Chaque poussée de mes pattes rendait l'anomalie encore plus évidente. Je repris le contrôle moteur et obligeai mes pattes à s'immobiliser. Elles ne firent que ralentir. Mon simulacre tournait sur lui-même dans un liquide incolore et je me retrouvai soudain dans une cavité plus importante.

Après un mouvement linéaire assez bref, je fus pris dans un tourbillon invisible.

J'étais arrivé dans l'une des plus grosses scissures cérébrales – ce sont les sillons qui parcourent tout le cerveau humain. Tom Abernathy aurait pu me dire de laquelle il s'agissait, je n'en doutais pas. En fait, je m'en fichais complètement : j'avais retrouvé les nanodocs qui avaient disparu.

Ils étaient disposés le long de la scissure : c'est du moins ce que voyaient mes pauvres capteurs optiques. Ils paraissaient intacts, mais chacun d'eux tournait sur lui-même sans pour autant quitter l'espace de la scissure.

Il me fallut trente secondes pour découvrir que j'étais, moi aussi, pris au piège. Je pris les commandes et mon simulacre ne tarda pas à y répondre, mais une autre force venait perturber mes instructions. Je dus alors corriger mes propres ordres, les corriger à nouveau, tout cela pour subir des mouvements de plus en plus violents.

Cela ne pouvait pas durer – je me trouvais au cœur du cerveau de Miriam et le plus léger contact pouvait provoquer des dégâts irrémediables. La seule façon d'empêcher mon tournoiement aléatoire était d'inhiber le contrôle moteur de mon propre nanodoc. Il n'y eut plus alors qu'un mouvement tournant, délicat mais inutile, autour d'un axe invisible.

Il m'était impossible de communiquer autrement que par gestes avec les autres nanodocs. Conçus pour fonctionner en groupe sous la houlette d'un seul opérateur, c'étaient des unités bien plus primitives que celle que j'occupais. J'essayai bien d'avoir un contact physique avec l'un d'eux, mais je fus surpris par son mouvement. Chaque unité demeurait prisonnière de

son étrange orbite, elle ne cessait de tourner sur elle-même, mais n'avancait jamais à l'intérieur du liquide cérébro-spinal.

J'étais sur le point de tenter quelque chose d'inédit lorsque j'éprouvai un véritable choc. Parmi les centaines de nanodocs, j'en vis un qui différait des autres.

Il était identique au mien en tout point : ce devait donc être celui de Tom Abernathy ou de Belinda Lee. Quelques secondes plus tard, je vis l'autre. Ils n'avaient pu suivre mes instructions. Comme moi, ils avaient été entraînés dans cette obscure mer intérieure. Comme moi, ils s'efforçaient de reprendre le contrôle de leurs unités. Et eux aussi connaissaient l'échec.

Je savais parfaitement ce qu'ils devaient ressentir. Toute la réussite d'*Adestis* repose sur l'intensité de la connexion mentale : on ne *dirige* pas un simulacre, on *est* ce simulacre. Ses membres, son corps et son environnement sont les nôtres. Les périls qu'ils affrontent, c'est nous qui les affrontons. Sa souffrance est notre souffrance. Quand il subit la piqure venimeuse d'une proie, il meurt – et nous subissons les affres de l'agonie.

Sans ce transfert total, *Adestis* ne serait qu'un amusement banal et personne ne voudrait payer une fortune pour participer à une Chasse au Petit Gibier.

Cette même immersion totale de la personnalité se retrouve dans les nanodocs. Je savais le désespoir que Tom Abernathy et Belinda Lee devaient connaître en cet instant. Ils ne pouvaient plus contrôler leurs simulacres qui tournoyaient, de même qu'ils ne pouvaient retrouver leurs propres corps : plus rien n'existait en dehors du monde des simulacres.

Je ne le savais que trop bien : trois ans plus tôt, Miriam Pearce et moi avions vécu la même situation.

C'était une aventure parfaitement inédite, pour Adestis comme pour nous : personne n'avait jamais chassé la scolopendre, Miriam et moi savions que c'était l'un des mille-pattes les plus rapides et les plus féroces, mais nous n'étions pas inquiets pour autant. Pourquoi l'aurions-nous été d'ailleurs ? Nous avons chassé ensemble une demi-douzaine de fois et nous formions une excellente équipe. Le danger partagé ne faisait que nous rapprocher.

Et nous pensions déjà à la petite fête intime que nous nous offririons une fois la chasse terminée,

La scolopendre s'avança vers nous en déroulant ses anneaux ; ses vingt et une paires de pattes s'agitaient frénétiquement. Je n'y pris pas garde. Ce

qui m'intéressait, c'étaient les pinces placées de part et d'autre de sa tête, ces éperons destinés à saisir des proies malheureuses et à leur injecter du venin. Entre les pinces, je voyais la fente noire d'une vaste bouche, une bouche assez grande pour m'avaler tout entier.

Nous étions tombés d'accord sur la stratégie à adopter avant de passer en mode Adestis ; diviser pour régner. Chacun de nous se concentrerait sur un flanc du mille-pattes. S'il se tournait vers l'un de nous, l'autre en profiterait pour lui couper des pattes et attaquer son flanc. L'animal se retournerait alors et l'on agirait de même de l'autre côté.

Pourquoi chassions-nous ? Le danger avait quelque chose de stimulant, mais ni Miriam ni moi n'avions le goût des sports violents. Comme d'habitude, nous voulions améliorer la technologie d'Adestis. La gamme des nanodocs en serait la grande bénéficiaire. Le mille-pattes jeta son dévolu sur moi. Il se retourna et Miriam disparut derrière, le long du corps segmenté. J'entrevis des pattes articulées – chacune d'elles presque aussi longue que mon corps –, puis les antennes s'inclinèrent et les pinces empoisonnées claquèrent dans ma direction.

La scolopendre était plus rapide que je ne me l'étais imaginé. J'entendis le craquement de l'arme de Miriam, Malgré tous les dégâts qu'elle pouvait faire, elle ne parviendrait pas à me sauver. Je ne pouvais échapper aux pinces empoisonnées qu'en reculant, je devais sauter entre les pinces vers la gueule de l'animal.

Celle-ci était prête à fonctionner. Une paire de maxillaires s'avança pour me happer et m'introduire dans le tube digestif

C'était la première fois que je chassais une proie capable d'avaler d'un seul coup sa victime. Avant cet instant, je n'avais jamais vraiment connu la claustrophobie.

Je me couchai sur la lèvre inférieure, je pensai à l'absorption dans l'ancre noir de sa cavité corporelle. C'était insupportable !

Je me jetai en arrière et retombai sur le sol. Un mouvement suicidaire, puisque les pinces empoisonnées m'attendaient. Je m'en moquais bien. Tout valait mieux que d'être avalé vivant.

Les pinces s'approchèrent. Vibrèrent. Et se retirèrent. Les antennes et la large tête se tournèrent.

Les coups portés par Miriam se révélaient efficaces. Je me couchai de tout mon long et regardai sous le corps : je vis une demi-douzaine de pattes tranchées qui s'agitaient fébrilement.

C'était mon tour de frapper. Ce que je fis – sans grande conviction. Je redoutais l'énorme tête, les mandibules et leur venin qui allaient se tourner vers moi.

C'est ce qui se passa. J'avais déjà tranché deux pattes. Le corps vibrait, la bête allait de nouveau s'intéresser à moi.

Je cessai de tirer. Une seconde durant, je restai immobile tandis que le mille-pattes hésitait, incapable de dire qui de moi ou de Miriam représentait le plus grand danger. Une fois de plus, la tête se tourna vers elle.

Je me mis alors à courir comme un fou sur le sol sombre et inégal. Je ne me retournai pas.

J'abandonnai Miriam, qui allait subir mille morts entre les pinces de la scolopendre.

Trois ans, trois sinistres années de remords, d'analyse et de mépris de soi : pendant ces trois ans, j'avais appris une chose qu'ignoraient tous les autres opérateurs d'Adestis. Si je l'avais sue à l'époque, Miriam aurait pu être sauvée.

Le corps du nanodoc, avec sa coque et ses huit pattes multi-usages, c'était *mon* corps. Je n'en avais pas d'autre. Alors que je tournais dans la scissure cérébrale aux côtés de Tom, de Belinda et de centaines d'autres unités, je coupai tous les capteurs de données.

J'imaginai un corps *étrange*, un corps qui ne ressemblât en rien au mien. Un corps bizarre, avec un cou que surmontent une tête, deux jambes et deux bras articulés terminés par des outils manipulateurs délicats. Quand l'image de ce corps rêvé fut achevée, je pris ces deux bras fantômes et les portai de part et d'autre de la tête, juste au-dessus d'une paire d'organes auditifs extérieurs assez curieux.

Les outils manipulateurs se refermèrent et tirèrent vers le haut. Je fus saisi par le vertige quand s'arracha de mon crâne le casque télémétrique qui assurait la liaison avec le nanodoc.

Je me penchai et posai le front sur la console. De tous les conseils que je pouvais donner au personnel d'Adestis, aucun n'était plus impérieux que celui-ci : quelles que soient les circonstances, ne rompez jamais l'union électronique entre le joueur et son simulacre !

Des membres du personnel de l'hôpital se précipitèrent vers moi. Je leur fis signe de me laisser. La nausée allait passer et j'avais du travail à

effectuer. J'avais compris ce qui était arrivé à Miriam. J'avais compris ce qui m'était arrivé et ce qui arrivait également à Tom Abernathy et Belinda Lee. Et je pouvais y mettre un terme, à moins d'être trop lent ou trop stupide.

Le système de contrôle d'Adestis, mais aussi toutes ses applications telles que les nanodocs sont équipés de sécurités. J'ouvris l'armoire, trouvai les circuits et les inhibai. J'écartai du point de non-retour l'acquit électronique de ma propre unité et regagnai mon siège.

« Dites aux techniciens responsables du Dr Pearce d'être prêts à nous réceptionner, lançai-je. Dans une quinzaine de minutes. »

Et croisez les doigts.

Je pris mon souffle, grinçai des dents et remis le casque télémétrique.

Le vertige et la douleur du retour furent pires que ceux de l'allée, mais j'étais redevenu un nanodoc. Les circuits surchargés étaient on ne peut plus discordants. Quand je voulais faire un mouvement, le résultat en était décuplé. Je m'autorisai trente secondés d'entraînement. Les interférences qui m'avaient rendu impuissant étaient encore là – je sentais bien une certaine traction –, mais c'était plus une nuisance qu'un danger véritable.

Je commençai par me diriger vers le nanodoc de Belinda. Comme je le soupçonnais, sa perte de contrôle allait de pair avec une perte de signal. Elle ne pouvait pas me parler et ne m'entendait certainement pas. Je me contentai de la prendre par les pattes et de la tirer vers Tom Abernathy, lequel décrivait toujours des cercles sans fin. Je reliai les deux unités, quatre pattes gauches avec quatre pattes droites, et les bloquai dans cette position.

Je poursuivis ma tâche de manière assez mécanique. J'avancai le long de la scissure cérébrale, attrapai systématiquement tous les nanodocs et les accrochai à leurs voisins, un peu comme les wagons d'un train. Le résultat final ressembla à une sorte de mille-pattes très long et très mince, avec plusieurs centaines de segments corporels. Quand je fus certain d'avoir récupéré jusqu'au dernier nanodoc, je pris la tête de la file, agrippai les quatre pattes libres de Belinda avec quatre de mes pattes et cherchai la sortie.

Ma vision des choses était un peu trop simpliste. *Se laisser entraîner dans le courant du sang...* Fort bien, mais nous nous trouvions dans l'une des scissures majeures, là où, dans un corps humain en bonne santé, il ne doit pas y avoir de sang. (Comme je l'appris plus tard, la présence de

globules sanguins dans le liquide cérébro-spinal est le signe d'une affection grave du cerveau.)

Où étaient les poteaux indicateurs ? Voilà ce que je me demandais alors que notre caravane de nanodocs se déplaçait dans l'un des objets les plus complexes qui soient dans l'univers : le cerveau humain. Nous ne cessions d'avancer, traversant des régions qui ne correspondaient en rien à ce que Tom Abernathy m'avait décrit. Finalement je franchis la paroi caoutchoutée d'un gros vaisseau sanguin.

Veine ou artère ? Une artère nous ramènerait directement dans le cerveau, alors qu'une veine était synonyme de sortie.

J'entraînai tout mon convoi dans un chenal dont j'ignorais tout jusqu'à ce qu'il en rejoignît un autre encore plus large. Je pouvais souffler. Nous allions bientôt rejoindre la jugulaire.

Alors ce fut l'arrivée dans la grande veine, la sortie du corps dans une succion de seringue.

Placé sous le contrôle des techniciens, le retour dans notre propre corps fut tel qu'il devait être, calme et sans heurt aucun. Je clignai des yeux et vis Tom Abernathy. Il avait déjà repris conscience et me regardait fixement.

Je lui souris. Il détourna la tête.

Je n'éprouvais plus de haine à son égard. Apparemment, son dédain pour moi n'avait pas cessé. Je me tournai de l'autre côté, en direction de Belinda Lee. Tout comme Tom Abernathy, elle évita mon regard.

« Nous avons réussi », dis-je. Je ne pouvais m'empêcher de sourire. « Toutes les unités sont sorties. Miriam devrait revenir à elle dans quelques instants.

— *Nous* n'avons rien fait, dit Belinda. C'est *vous* qui avez tout fait. Je n'ai servi à rien. »

Je n'étais pas de son avis, mais sa réaction me paraissait un peu trop violente pour n'être que la marque d'un ego blessé.

« Je n'aurais rien pu faire sans votre aide, dis-je. Sans vous deux, je n'aurais même pas réussi à entrer dans le cerveau.

— Vous ne comprenez pas. » Tom Abernathy était livide et sa voix aussi amère que celle de Belinda. « Je sais ce qu'elle éprouve, moi, parce que je suis comme elle. Nous ne sommes pas comme vous avec votre stupide héroïsme ! Je n'ai servi à rien du tout, j'ai eu *peur* quand j'ai perdu le contrôle de mon nanodoc, trop peur pour comprendre ce que vous faisiez. Trop terrifié pour *tenter* de sauver Miriam. »

Je ne pus m'empêcher de rire. Clancy Fletcher, héroïque sauveteur de Miriam Pearce. C'était trop drôle.

« Ce n'est pas une question de courage, dis-je. C'est de l'expérience, rien de plus. »

Et puis, alors qu'ils me regardaient sans afficher le moindre signe de compréhension, je déballai tout. Je m'étais tu trop longtemps et, même si cela faisait mal de parler, je me dis qu'une certaine connaissance de ma couardise pourrait les aider à aborder ce qu'ils considéraient comme leur échec personnel.

« Tout n'est pas noir, dis-je en guise de conclusion. Si je n'avais pas laissé tomber Miriam à l'époque, je ne me serais jamais lancé plus tard dans l'interruption forcée du mode *Adestis*, Et nous nous trouverions toujours dans le cerveau de Miriam.

« Je n'ai jamais avoué cela à qui que ce soit. Mais, maintenant, vous comprendrez pourquoi elle ne voudra pas m'adresser la parole une fois qu'elle sera revenue à elle. »

Ils avaient écouté ma confession dans le silence le plus absolu. Dès qu'ils furent certains que nous allions bien, les techniciens chargés des nanodocs se précipitèrent dans la pièce voisine où la condition de Miriam Pearce évoluait favorablement. L'unique bruit de notre salle était le bip doux et constant des moniteurs des nanodocs.

« Je suis désolé, je ne savais pas. » La sincérité d'Abernathy était bien réelle. Rouge, en sueur, il n'avait plus rien du praticien policé que j'avais rencontré peu auparavant.

« Miriam ne vous parle plus ? »

Il était bien placé pour le savoir.

« Cela fait des années.

— C'est curieux. Cela ne ressemble pas à la Miriam Pearce que je connais.

— C'est vrai, ajouta Belinda Lee. Elle est aimable avec tout le monde. Mais quand allez-vous vous décider à nous dire ce qui s'est passé ? Je suis censée être experte en nanodocs et je ne comprends *strictement rien* à ce que vous avez fait.

— Ce n'était pas grand-chose. Tout dépend d'un simple fait. Quand vous le saurez, vous pourrez tout déduire par vous-mêmes. Le facteur clef, ce sont *les effets de l'interférence*. Les courants électriques qui commandent un module *Adestis*, donc un nanodoc...»

Je fus interrompu par l'arrivée subite d'un technicien.

« Docteur Abernathy, nous pensons que le Dr Pearce est en train de revenir à elle. »

Je fus le premier à franchir la porte. L'état de Miriam était assez différent, elle ne cessait de remuer, mais elle avait toujours les yeux fermés. Je ne pus m'approcher du lit, Tom Abernathy m'écarta pour consulter les moniteurs.

« C'est vraiment mieux. » Il se pencha au-dessus de Miriam. Son visage ne se trouvait qu'à quelques centimètres du sien lorsqu'elle ouvrit les yeux.

« Je savais que tu y arriverais. » Elle avait dit cela dans un murmure que l'on n'aurait pas entendu si la chambre n'avait été plongée dans le silence absolu. « Je savais que tu viendrais me sauver. »

Sa bouche et ses yeux souriaient à Tom Abernathy. Puis le sourire s'éteignit, elle soupira et referma les yeux de lassitude.

Je quittai machinalement la chambre. Je n'avais pas envie de compagnie, mais Belinda m'avait emboîté le pas.

« Vous ne pouvez pas partir comme ça, me dit-elle. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de courants électriques ? »

Elle avait envie de parler. Pourquoi pas ? Cela n'avait pas d'importance. Plus rien n'avait d'importance.

« Les courants électriques envoyés à l'unité *Adestis* sont de l'ordre de quelques milliwatts, expliquai-je. Mais ceux que l'unité reçoit et les champs magnétiques qu'ils génèrent sont d'un ordre de grandeur bien inférieur. Ils sont infimes et presque exactement semblables aux champs et aux courants que l'on trouve dans le cerveau humain. Quand Miriam a envoyé des nanodocs *dans son propre cerveau*, ils ont été soumis à deux séries d'impulsions très différentes et l'une arrivait avec un très léger retard sur l'autre. Cela a déclenché une résonance qui a laissé son cerveau mais aussi les nanodocs dans l'incapacité de fonctionner normalement. Elle était prise au piège. Peut-être même le savait-elle.

« Pour nous, les choses se sont passées différemment. Les courants de son cerveau ont fait interférence avec nos nanodocs et nous en avons perdu le contrôle, mais il n'y a eu ni résonance ni perte de conscience.

« Je n'ai fait que sortir du mode *Adestis* et positionner mes propres impulsions au plus haut niveau. Quand je suis revenu, il y avait toujours perturbation de la part de Miriam, mais elle ne me gênait plus et c'est ainsi que j'ai pu reprendre le contrôle. »

Belinda hochait la tête. Elle regarda la porte de communication. « Vous savez, Tom devrait entendre cela.

— Il l'entendra, mais, pour l'instant, il a autre chose en tête. »

Je ne sais pas ce qu'elle comprit, mais elle monta sur ses grands chevaux. « Qu'est-ce qu'il y a entre vous et Tom ? Je croyais que vous ne vous étiez jamais rencontrés ?

— Comment, vous ne savez donc pas ? Je pensais que tout l'hôpital était au courant. »

Elle était bouche bée. « Miriam Pearce et Tom Abernathy... » Tom venait d'ouvrir la porte d'entrée, mais il était trop tard. « ... sont amants.

— *Tom* et Miriam Pearce ! explosa Belinda. Que je sois damnée si c'est vrai !

Elle courut vers lui et le saisit par le bras comme s'il était sa possession. « Il est à *moi*. C'est *moi* qu'il aime et *personne d'autre* ! »

Abernathy devait se demander où il était tombé. « Belinda ! Tu sais ce que l'on a décidé. Dis-le encore et tout l'hôpital va le savoir. » Il me regarda et se mit à rougir – je n'avais pas vu cela depuis longtemps chez un mâle adulte. Puis son expression se changea lentement en un curieux mélange de satisfaction et de défiance.

« C'est sa faute ! » Belinda me montrait du doigt. « Il m'a dit que Miriam Pearce et toi étiez amants !

— Miriam et moi ? Oh ! Je te le jure, Belinda, il n'y rien, il n'y a jamais rien eu entre nous.

— Je l'espère bien, pourtant je sais qu'elle a un homme à elle. » Belinda en était persuadée. Enfin, presque. « Elle t'a quand même dit : "Je savais que tu viendrais me sauver", non ?

— À *moi* ? Mais c'est ridicule ! Je ne lui ai servi strictement à rien. Ce n'est pas à moi qu'elle parlait, mais à *lui*. Elle a prononcé son nom, Clancy, juste après que vous êtes sortis. Je suis venu le prévenir.

— Elle n'a pas d'homme ? Elle n'a pas d'amant ? » Ça, c'était moi, pas Belinda. Un grand choc ralentit parfois la compréhension.

« Non. Une fois, elle m'a confié qu'elle avait eu quelqu'un, il y a plusieurs années de cela, mais il l'avait laissé tomber. Sa famille s'est montrée terrible envers lui. Il ne voulait plus la voir, il ne lui téléphonait plus. Elle a fini par abandonner.

— Je croyais qu'un membre de la famille Pearce obtenait toujours tout ce qu'il désirait. » Là, c'était Belinda, trop cynique pour son jeune âge.

Tom Abernathy lui tapota le bras. Il n'avait plus la même altitude maintenant que leur secret était éventé. « Presque tout. Miriam m'a dit un jour qu'une milliardaire peut avoir tous les hommes du monde. Sauf celui qu'elle désire.

— Alors... elle *vous* désire ? » Belinda tenait à se rassurer. Tom Abernathy n'eut pas à la conforter dans cette idée. Un autre membre de l'équipe hospitalière venait d'arriver en courant.

« Docteur Abernathy, dit-il, elle revient à elle. Elle revient *vraiment* à elle ! »

Tom et Belinda se précipitèrent vers sa chambre. Je les suivis plus mollement.

Elle revenait à elle. Oui, elle revenait *vraiment* à elle. Si seulement cela s'était produit plusieurs années auparavant, avant qu'il ne fût trop tard...

Je me dirigeai vers la porte ouverte. Tom Abernathy se tenait au chevet du lit. Miriam était assise, ses yeux bleu pâle étaient grands ouverts et scrutaient la pièce. Moi, j'étais figé sur le pas de la porte. Belinda Lee s'approcha de moi, une main levée.

J'en avais le souffle coupé.

La Belle au Bois dormant a sommeillé plus d'un siècle et cela a quand même marché.

Il n'est peut-être jamais trop tard pour certaines choses.

Titre original :

Deep Safari

Traduit par Jacques Guidod

L'EMPLACEMENT ARBITRAIRE DES MURS : Martha Soukup (1992)

Le trajet jusqu'à la cuisine comme suit : Se lever du pliant à un mètre cinquante du fond de la salle de séjour sur la gauche. Décrire un large cercle autour du fauteuil rouge. La télé est allumée. Elle fait beaucoup de bruit. Du basket. Laura ne connaît rien au basket ; le désordre du jeu la réconforte un peu.

Traverser le plancher du séjour en quatre grandes enjambées. Décrire un large demi-cercle pour éviter la table basse. La table basse avait été remplacée il y a un an, mais ça n'avait fait aucune différence. Elle l'avait su tout de suite.

Le long du couloir : à gauche, à gauche, à droite, à gauche, à droite, à droite, à droite, à gauche. Un murmure au quatrième pas. On n'y peut rien.

Mieux vaut ignorer la salle à manger. Passer devant la chambre du fond qu'il vaut mieux ignorer aussi : encore des murmures, nombreux ; elle resserre ses conduits auditifs pour créer un vrombissement qui les étouffe. Dans la cuisine enfin. La fine ligne bleue sur le linoléum autour de la cuisinière est l'une des premières qu'elle ait peintes. Il y avait aussi des rubans, des cordes, des ficelles autour des coins, des chaises, des endroits, de couleurs différentes, avec un code de couleurs. Elle les a enlevés. Parfois elle n'arrive pas à empêcher des intrus d'entrer dans l'appartement, et de toute manière elle sait maintenant où sont tous les fantômes. Elle contourne la ligne pour atteindre le réfrigérateur. Elle sort un Pepsi et l'ouvre d'un coup d'ongle. C'est le Coca qu'elle aime. Pareil pour Éric.

Elle regarde la ligne qui entoure la cuisinière et elle se demande combien il faudrait d'acétone pour l'effacer. Peut-être qu'elle pourrait se contenter de peindre des lignes autour du frigo, du meuble où était posé le micro-ondes, de la table de la cuisine. Pour que ça ait l'air déco.

En pensant à la déco, elle fait un faux pas en longeant la cuisinière, elle marche sur la ligne. Les spectres bleus. Des souvenirs de Donald. Donald en train de faire cuire du bacon, tout nu, évitant les projections de graisse avec des pas de danse. Elle se rappelle qu'elle lui criait de ne pas faire

l'idiot, qu'elle se moquait de lui. Elle a oublié depuis longtemps ce qu'elle a dit exactement. Donald est toujours là pour dire ce qu'il a dit.

« Il faut être un vrai mec pour braver ainsi les éléments, le feu, pour la femme qu'on aime », dit Donald. Il s'interrompt, écoute. Une traînée de poils blonds brillants vers son ventre. « Tu crois qu'un peu de graisse me fait peur ?

— Ça devrait, connard, dit Laura d'un air impassible. J'aimerais le voir avec tes parties préférées cautérisées. » Mais elle n'arrive pas à sembler aussi hostile qu'elle le voudrait.

« Oui, je suis dingue, et je t'aime aussi », dit Donald. Soudain, et sa mémoire resitue parfaitement le moment, il crie de douleur, se saisit la fesse et bondit. « Mon Dieu, ils m'ont eu ! » Un temps. Il rit. Il éteint le feu. « C'est ça. Un baiser et je suis guéri. » Il s'écroule de rire. Un baiser.

La boîte de Pepsi tremble dans sa main, aspergeant Laura de soda froid et poisseux. En serrant la main, elle a écrabouillé le milieu de la boîte. Elle rompt avec la zone bleue de Donald, et essuie sa main sur son jean nerveusement.

Elle revient par le couloir : droite, gauche, gauche, gauche, droite, gauche, droite, droite.

Elle s'assied sur le canapé, plus près de l'extrémité droite que de la gauche, et elle fixe l'écran de télé en prenant un peu de son Pepsi, trop sucré. Michael Jordan bondit en tournoyant. Elle essaye de prêter attention aux commentaires, de remarquer les subtilités du jeu. C'est Donald qui lui a appris le football, Frank lui avait appris le hockey, c'est elle qui a appris le baseball à *Éric*. Le basket, c'est nouveau. Rien qu'à elle.

On sonne à la porte. Si c'est l'employé du gaz, il attendra bien que les Martin à l'étage viennent lui ouvrir. Si ce n'est pas le gaz, c'est un témoin de Jéhovah avec un gosse. Personne ne vient la voir.

« Laura, je sais que tu es là. Je t'ai vue à travers les rideaux. »

Et zut. La vie est assez compliquée comme ça. Elle va vers la porte d'entrée en décrivant un grand arc de cercle, ne revenant sur ses pas qu'une fois, quand elle arrive près de Frank. Elle ouvre la porte de l'appartement, traverse en deux pas l'étroit hall d'entrée et regarde par le judas de la porte de l'immeuble. Si elle plisse les yeux vers le bas, appuyée à gauche du trou, c'est à peine si elle arrive à regarder. Ce n'est pas *Éric* avec un gros bouquet de roses. Elle voit sa mère, avec deux sacs à provision qui lui distendent le bras.

Que faire ? Laura ferme les yeux et ouvre la porte.

« Je ne me sens pas très... », commence-t-elle, mais sa mère, une femme robuste et énergique, avec une permanente que Laura ne lui a jamais vue auparavant, est déjà dans le hall. « Tu n'arrêtes pas de me dire que tu vas venir dîner et tu ne viens jamais, dit sa mère. Alors j'ai pris un beau poulet au supermarché – et elle soulève un sac – et un petit quelque chose à boire – et elle soulève l'autre. Tu ne discutes pas. Laisse-moi aller dans la cuisine et je te mets ça au four en un rien de temps. Et puis on bavardera pendant que ça cuit. »

Très fort elle pense. « C'est tellement de travail, maman. Je t'invite au restaurant plutôt.

— Ne dis pas de bêtises. Je pourrais faire cuire un poulet les yeux fermés, après quarante ans de vie ménagère. Qu'est-ce que tu manges ? Ces saletés de préparations pour micro-ondes ? Tu pourrais bien permettre à ta mère de te faire un vrai repas une fois par an en plus de Thanksgiving. »

Sans issue. En marchant sur les carreaux de céramique usés du hall, sa mère fait un petit bruit avec ses pieds robustes chaussés de chaussures de jogging roses. Tout d'un coup, Frank est bien posé entre elles, courant sur place, avec le petit couinement de ses chaussures de sport. « Tu es déjà en forme, pourquoi tu cours autant ? » lui avait-elle demandé quatre ans plus tôt.

Frank sourit et saisit une poignée d'amour imaginaire sous son tee-shirt. « Quand ce corps sera parfait. Votre Altesse, c'est alors que vous serez vraiment en mon pouvoir. » Il se penche en avant pour l'embrasser, la rate, chancelle, accompagné à nouveau du petit bruit de ses chaussures neuves. « Tu vois ? J'suis pas encore irrésistible. Mais bientôt, bientôt tu me supplieras à genoux et alors ce sera à moi de rire... », et en pouffant d'un air de traître de mélodrame, il fait demi-tour et sort en courant à travers sa mère. Encore adieu, Frank.

« Laura ? » Elle sursaute. « Mais ma parole, tu rêves encore toute éveillée, chérie. On rentre ou bien on va passer la journée dans le hall ?

— Désolée, maman. Je me sens un peu fatiguée depuis quelque temps. » Elle lutte avec la clef dans la serrure. En voyant sa mère regarder autour d'elle, elle sent son estomac se nouer car elle se rend compte de quoi son appartement doit avoir l'air pour les yeux d'une bonne ménagère bien ordonnée. Seigneur. Quelle pagaille ! Des tas de vieux journaux disposés apparemment au hasard pour obstruer des endroits néfastes, des traces de

vieux dessins à la craie qui subsistent sur une vieille moquette où elle n'a plus passé l'aspirateur depuis des mois, les meubles placés à des endroits bizarres – le canapé dans un coin, la télé sur la cheminée, les chaises à des angles erratiques, le gros fauteuil rouge presque au centre de la pièce.

« Tu as été souffrante ? On dirait que ça fait des siècles que tu ne fais plus le ménage. Tout l'appartement est dans cet état ? »

Une liste d'endroits néfastes et autour l'emplacement arbitraire des murs : séjour, véranda, la grande chambre, la petite chambre, le bureau (la pièce la plus nue, la moins confortable, où elle dort sur un matelas défoncé qu'elle a trouvé dans une décharge), la salle de bains, et le hall dont elle n'a plus lavé ni même balayé le sol...

« J'ai bien peur d'avoir eu de meilleurs jours. On a trop de choses à faire au travail. Beaucoup d'heures supplémentaires. »

Elle s'empare du fauteuil rouge et le repousse avec effort dans l'angle le plus proche, son ancien coin, et elle est tellement mortifiée qu'elle voit à peine le kaléidoscope de fantômes sur lesquels elle passe dans ce geste. Revenu à sa place, Éric émet un léger ronflement. Pelotonné dans le velours rouge, il se frotte les yeux, lève vers elle un visage endormi et souriant et murmure : « J't'adore, ma petite Laura... »

Elle s'éloigne en trombe.

« Mais vraiment, d'habitude ce n'est pas du tout comme ça... »

— J'espère bien que non, ma chérie. Tu vas finir par tomber malade en vivant comme ça. » Sa mère retrousse ses manches, faisant apparaître ses bras robustes. « Alors, c'est dit. On va faire le grand nettoyage de printemps dans cette maison. J'ai toute la soirée de libre. »

Toute la soirée ? Mon Dieu ! pense Laura.

« Mais moi non, ment-elle. Il faut que je sorte pour aller faire des courses. »

— Vas-y, je t'en prie. » Et sa mère est déjà en train de ramasser des journaux. « Laisse-moi simplement ici toute seule et tu verras à quel point ça aura meilleure allure quand tu reviendras. »

— Non, c'est impossible...

— Ne discute pas avec ta mère. Qu'est-ce que tes grands-parents auraient dit, s'ils avaient su que tu laisserais leur appartement se dégrader comme ça ? »

On ne peut plus l'arrêter. Laura ne peut pas la laisser seule.

Alors c'est bien toute la soirée que ça dure, trois bonnes heures de tourbillon domestique irrésistible, dans le sillage troublé d'une bonne humeur hyper-active. Sa mère sort de leur cachette les balais, l'aspirateur, les sacs-poubelle, et Laura la suit, ne pouvant l'empêcher de renverser sa forteresse de boîtes, de journaux et de meubles soigneusement disposés, pour tout restructurer selon un ordre mortellement normal. Sa mère connaît l'ancienne place de chaque chose. Car c'est elle qui avait aidé Laura à emménager ici après la fac, il y a des années de cela.

Complice impuissante de la destruction de ses espaces, si Laura tente d'éloigner une chaise d'un point dangereux, elle se retrouve face à face avec Donald Frank Éric, et elle doit battre en retraite pour aller tenir ouverts les sacs-poubelle où sa mère jette les boîtes de Pepsi, ou pour balayer violemment le sol, où ses yeux fixes ne peuvent voir que des pieds. L'air se remplit de poussière. Les fenêtres s'ouvrent en grand. Rien n'arrête la désolation. Elle ressent un malaise, comme si on la traînait implacablement au bout d'une corde, sur une glace glissante et dangereuse, à une vitesse folle. La seule chose en son pouvoir, c'est de prier que ça s'arrête.

Soudain elle se sent prise par l'épaule et projetée sur le canapé, et on lui fourre une bouteille froide et mouillée dans la main.

« Et voilà ! C'était pas si terrible, hein ? » Sa mère sort une autre bouteille de vin blanc allongé de soda – Laura n'a plus bu d'alcool depuis Éric – et en dévisse le couvercle. Sa mère s'assied dans le fauteuil rouge, et bien qu'assise elle-même à deux mètres, Laura arrive à voir faiblement Éric qui remue encore endormi et sourit en se redressant, amenant ses lèvres à quelques centimètres à peine de celles de la mère de Laura. La musique d'un big band, choisie par sa mère comme musique d'ambiance pour le nettoyage, noie les murmures amoureux d'Éric. Sa mère se verse un peu de vin. L'odeur du poulet rôti arrive doucement de la cuisine.

Laura prend une bonne rasade de sa bouteille et se ressaisit. Sur sa langue la légère morsure de l'alcool qu'elle avait oubliée.

« J'espère que tu aimes cette marque, chérie, dit sa mère en prenant une gorgée. Rien de meilleur qu'un verre bien frais après une journée de ménage intensif. »

Rien de plus douloureux que le vieux bonheur où elle est prise au piège.

« Tu devrais faire plus attention aux choses que les gens te laissent. Tes grands-parents t'ont légué cette maison parce qu'ils t'aimaient, chérie. Tu devrais mieux la traiter.

— C'est si grand pour une personne seule, dit Laura. Il y a tellement à faire. Si les Martin à l'étage ne s'occupaient pas du jardin, je ne sais pas comment je me débrouillerais.

— Eh bien alors, mets-la en vente. Ça aurait brisé le cœur à tes grands-parents, mais enfin ils ne sont plus là pour l'apprendre...

— Je ne peux pas. » Il y a tellement de raisons, usées aux entournures : les réparations qui auraient été nécessaires avant de pouvoir la mettre sur le marché, le temps que ça aurait pris, les Martin qui étaient de vieux amis de ses grands-parents et qui n'auraient jamais un loyer aussi bas d'un nouveau propriétaire. Comment aurait-elle pu penser mettre les Martin à la rue ?

Et pas le moindre argent pour se livrer au genre de réparations dont la baraque avait besoin, ne serait-ce que pour la couche de peinture claire qui aurait servi de cache-misère à sa vétusté. Les investissements de Donald s'en sont chargés ; éternellement, là-bas dans le bureau, il lui explique les colonnes de chiffres qui prouvent que l'usine de gadgets de son cousin triplera son argent, et leur rapportera assez pour leur lune de miel en Suisse. Il le croyait. Chaque fois qu'elle se hasarde à jeter un coup d'œil dans le bureau, elle lit l'excitation dans ses yeux. Malgré elle, elle l'avait encore vue il y a une heure. Elle continue à éponger les dettes.

« Tu feras pour le mieux », dit sa mère. La main sur la bouche, elle bâille avec Éric. « Excuse-moi ! Tout cet exercice. » Elle reboutonne prestement ses manches. « Ça faisait des années que je n'avais pas déplacé autant de meubles. Je faisais ça tout le temps autrefois, tu sais, chaque fois qu'il y avait quelque chose qui me mettait dans tous mes états. Quand on était en retard sur les factures, ou que je m'étais disputée avec ton père, ou quand tu me manquais trop, chérie, après ton départ à la fac. Je relevais mes manches et je me mettais à changer les meubles de place. C'est la bonne façon de faire fuir les fantômes.

— Les fantômes ? dit Laura en sursautant.

— Oh, tu sais, tous ces vieux souvenirs idiots. Ça aide bien de se tenir occupée. Enfin, maintenant on peut prendre notre temps pour papoter. »

Agréablement assise, sa mère attend ce qu'elle a à lui dire. Laura ne trouve rien.

« Alors, est-ce que tu vois quelqu'un ?

— Non, répond-elle.

— Oh, ma chérie. Je sais bien que ce n'est pas à moi d'insister pour avoir des petits-enfants, et je ne vais pas commencer maintenant. Mais tu ne

crois pas que tu travailles trop ? Ça ne pourrait pas te faire de mal de sortir de temps en temps. Il n'y a donc pas des jeunes gens gentils à ton travail ?

— Ils sont tous mariés.

— Oh, c'est dommage. Tu sais, j'ai été tellement déçue quand cet Éric est parti dans le Wisconsin. Il était tellement délicieux. Tu sais qu'il m'a appelée l'autre jour ? »

Ah, Seigneur ! Éric se redresse l'air endormi à travers sa mère et se frotte les yeux. Sa mère l'avait toujours bien aimé. Tout le monde l'aimait bien. Il était très fort pour ça. Après Donald et Frank, elle ne pouvait plus se fier à aucun homme, et il avait fallu qu'arrive le gentil, le délicieux Éric, poli avec les mamans, qui savait si bien écouter, qui était si doux au lit. Quel salaud ! Elle détourne le regard pour ne plus voir son sourire et sa bouche qui chuchote.

« Je l'ai à peine reconnu. Il est à l'hôpital là-haut, le pauvre.

— À l'hôpital ? Pourquoi ?

— Il n'a pas voulu me le dire. Il a dit que ce n'était pas sérieux, mais, tu sais, il n'avait pas l'air si reluisant. Il ne t'a pas appelée ? Peut-être que c'est toi qui devrais le faire. Je vais te donner son numéro. » Elle sort son petit carnet d'adresses de son sac et un petit bloc sur lequel elle commence à noter ses coordonnées.

Je ne lui parlerai jamais, pense Laura. Puis elle se dit : c'est le sida, ce salaud m'a filé le sida et il s'est taillé, bon sang !

« Et voilà, chérie. Je n'ai jamais bien compris ce qui s'était passé entre vous deux. S'il n'est pas gravement malade, c'est peut-être une grande chance, arrangez-vous pour vous retrouver, parler un peu, et qui sait ce qui pourrait arriver ? »

Ce salaud, c'est bien de lui de continuer à lui mentir.

« Maman...

— Tu sais bien que je ne veux pas faire pression sur toi, ma chérie. C'est seulement que je voudrais vous voir redevenir des amis.

— Maman...»

La minuterie du four sonne. Sa mère se lève.

« Maman – et bondissant elle saisit sa mère par le bras –, maman, je suis incapable de manger maintenant. » Sa mère a l'air stupéfaite. « Tu comprends. Ça me bouleverse. De ne pas savoir. Il faut que j'appelle l'hôpital, O.K. ?

— Il a dit que ce n'était rien de grave, ma chérie. »

Il mentait tout le temps.

« N'oublie pas ton sac. On aura d'autres occasions. Merci pour tout. »

Elle pousse sa mère vers la porte de l'appartement, lui fait traverser le hall jusqu'à la porte de la maison.

« N'oublie pas le numéro de l'hôpital... »

Elle le lui arrache des mains et le fourre dans sa poche.

« Merci, je t'appelle, au revoir ! »

La porte claque sur le visage inquiet de sa mère. Laura recule de trois pas et ferme aussi la porte de son appartement, contournant l'espace où la petite table tenait naguère Donald à distance. Elle fait une erreur. Il a fait ses valises et il fulmine sans même la regarder. « Salaud ! » lui crie-t-elle. Elle fait des gestes violents dans l'air puis se force à s'arrêter.

Elle est debout au milieu des ruines de sa défense, un appartement bien net, rationnel, plus de cachettes. Chaque table, chaque chaise, tous les détails, se servant de sa mère comme d'instrument, ont retrouvé leur ordre sinistre. Elle est au pied du mur.

Elle a déjà survécu à tout le reste. Elle va s'en sortir.

Elle laissera le bout de papier roulé en boule dans sa poche.

Le poulet se carbonise lentement dans le four.

Les fantômes.

Frank fait de la muscu dans la pièce du fond, dans le coin marqué naguère à la craie marron. Elle lui hurle : « Tu n'es qu'un connard narcissique. Je ne sais pas ce que j'ai jamais pu te trouver ! » Il rajoute du poids sur la barre et lui envoie un large sourire. « Tu ne crois *pas* que je peux soulever ça ? Ah, mais tu oublies combien tu m'inspires, ma beauté. Regarde !

— Je m'en fous ! »

Elle lui lance son verre qui le traverse sans lui faire de mal. Il se fracasse sur le mur. Frank n'a pas arrêté de sourire. La barre se tord sous la masse des poids tandis qu'il la soulève au-dessus de sa tête.

« Et en récompense, j'ai quoi ? » dit-il en reposant la barre avec un halètement et il tend le bras...

Par terre, contre la table basse, Donald est tassé, il se tient les genoux contre le visage où coulent des larmes exceptionnelles, les seules qu'il ait versées. Son père est mort. En pleurs, les yeux bouffis, il tend la main vers elle pour qu'elle le console...

Éric met la table dans la salle à manger : de l'oie rôtie, une espèce de soufflé aux asperges, du vin d'Allemagne. Elle a presque le goût dans la bouche.

Tout sourire, satisfait de lui, il tend le bras pour l'attirer à lui...

La douche est une horreur : sa mère a jeté le tuyau qu'elle avait bricolé de l'autre côté de la baignoire, avec des signes de tête, pour dire à Laura qu'elle ferait mieux d'appeler un plombier si elle ne pouvait pas se sortir des branchements de la douche. Laura ne peut pas prendre de bain sans avoir autour d'elle à tourner dans l'eau Donald Frank Éric. Elle se passe une éponge sous les aisselles, elle se lave les cheveux dans le lavabo, évitant de lever les yeux sur qui se rase dans la glace...

Elle essaye de dormir dans son lit à la place où il a été remis. (Sa mère a jeté aux ordures le matelas moisi de la pièce du fond.) Donald fait l'amour à côté d'elle. Son torse maigre bouge lentement, avec sensualité ; la sueur perle sur sa mâchoire lisse ; de sa main large, il lui caresse les cheveux. Il lui chuchote des choses qu'elle pouvait à peine entendre la première fois, qu'elle peut à peine entendre maintenant. Des âneries.

Elle tourne le dos, ferme les yeux très fort. Encore ce chuchotement indéchiffrable. Elle se lève, prend deux somnifères, s'enfonce l'oreiller bien serré sur les oreilles. Impossible de bloquer les murmures. Jusqu'au lit qui semble osciller, lentement, avec sensualité...

Sanglotant de rage, elle traîne le lit pesant jusqu'au milieu de la pièce. Il lui faut cinq bonnes minutes pour y arriver, en laissant quatre stries larges et plus pâles sur le parquet. Elle a mal aux épaules. Elle en tremble.

Même quand le lit n'est plus l'endroit où Donald avait touché une fille qui était Laura, elle ne peut toujours pas dormir. La maison est pleine du chuchotement des cent spectres de ces trois hommes encore en vie.

Ce bout de papier en boule dans sa poche.

La journée de travail semble ne plus finir quand elle est au bureau. Elle croit entendre des commérages quand elle a le dos tourné. Personne ne lui dit plus que bonjour, sauf son chef. Bob, qui passe un peu trop de temps près d'elle à son bureau. Il est tellement sûr de lui avec ses avances qu'elle sent la bile lui monter aux lèvres ; elle serre les dents jusqu'à ce qu'il se décide à passer à la suivante. Elle ventile des imprimés, des piles et des piles d'imprimés, en essayant de se perdre dans l'absurdité de ce travail. La routine est abyssale, les murmures insupportables, et la journée interminable ; et enfin il lui faut rentrer chez elle.

Pour une nouvelle nuit infinie, insoutenable.

Elle finit par appeler le numéro sur le papier quadrillé.

Éric pose une grosse boîte de chocolats Godiva sur la petite table à côté du téléphone, sollicitant son attention avec un nouveau cadeau. Il y a deux sonneries à l'autre bout du fil.

« Oui, pourriez-vous me parler d'un patient qui est chez vous, Éric Kennelly ?

— Je peux vous le passer. »

Éric retire la boîte de chocolats et montre ses lèvres du doigt d'un air languissant.

« Non, je ne veux pas lui parler. Je voudrais seulement savoir comment il va. Pourriez-vous me dire pour quel problème il est à l'hôpital ? » Elle sait que ce n'est pas le sida. Éric était trop malin, trop maître de lui pour oublier de prendre ses précautions – mais elle se dit qu'il faut qu'elle sache. Elle en a le droit.

« Je crains que ce ne soit pas dans les habitudes de l'hôpital, madame. Je peux vous le passer, si vous voulez. »

Il défait deux boutons de sa chemise, découvre une de ses épaules et pose un chocolat en équilibre sur sa peau blanche.

« Madame ? »

Elle raccroche.

Une heure plus tard, elle se rend à pied à l'agence de location de voitures qui est à huit pâtés de maisons de chez elle et pose sa carte de crédit sur le comptoir.

Il ne l'avait même pas quittée pour une autre. Il ne faisait que tuer le temps à Chicago en attendant de décrocher un poste d'assistant à l'université du Wisconsin, à Madison. Elle avait été une occupation pour lui en attendant. Rétrospectivement, elle s'en rend compte. « Tu sais combien de diplômés en histoire travaillent comme chefs du personnel, démarcheurs en assurances, ou simples balayeurs ? Et puis, là il ne s'agit pas d'une quelconque petite fac chez les ploucs. C'est ma grande chance ! » Mais il ne lui avait pas demandé si elle voulait aller dans le Nord avec lui. Il avait fait ses bagages et avait filé avant qu'elle ne puisse le lui proposer.

Seulement deux heures de voiture jusqu'à Madison, beaucoup trop peu. Il faut qu'elle s'arrête à une station-service pour demander où est l'hôpital.

Elle en fait deux fois le tour avant d'entrer et de se garer près du panneau « Visiteurs ».

« Ce n'est probablement pas l'heure des visites, dit-elle à la femme à l'accueil. Je peux m'en aller si ce n'est pas le bon moment.

— Non, vous avez encore une demi-heure, répond la femme en souriant. Qui êtes-vous venue voir ?

— Ce n'est pas la peine, j'ai son numéro de chambre. » 258. Elle sent presque le numéro qui se grave dans sa main où elle serre la boule de papier. Elle entre dans l'ascenseur, le couloir à droite presque jusqu'au bout ; elle est devant la porte. La main sur la poignée. Elle ouvre.

Une forme pâle, très amaigrie, gît à moitié lovée sur un lit d'hôpital. Des tuyaux partout. Ça ne ressemble à personne qu'elle ait connu, c'est à peine une forme humaine. La forme se retourne et ouvre les yeux gris-vert d'Éric.

« Laura, eh bien... Qu'est-ce qui t'amène ? »

Derrière elle, par la porte grande ouverte, l'air rentre en bourrasque, la glaçant au passage comme si elle était nue. Elle la referme soigneusement.

« Je dirais que ça fait deux semaines que je n'ai pas eu de visite. » La voix est un chuchotement rauque, rien à voir avec la douce voix de ténor d'Éric. Il arrive à faire une sorte de sourire bancal. « Les gens, ça les ennuie de voir mourir quelqu'un. On peut pas leur en vouloir. Un cancer du foie, ça n'est pas très glamour comme mort. »

Elle se tait.

« Je savais que tu finirais par venir. Mais heureusement que tu n'as pas encore laissé passer trop de temps, ma poule. »

Elle le fixe de ses grands yeux. Elle ne peut pas se laisser aller à éprouver de la pitié pour cet Éric si délicieux, si menteur qui hante ses jours et ses nuits, alors il ne faut pas qu'elle fasse ressembler ce lamentable épouvantail à un de ses Éric.

Sauf les yeux. C'est dur de ne pas regarder les yeux.

« Laura ? Tu vas me dire quelque chose ? » L'épouvantail déglutit avec difficulté. « J'ai l'impression de recevoir la visite d'un spectre. Tu n'es pas allée me battre au poteau pour arriver de l'autre côté avant moi, hein ? » Il a un petit rire, et tousse longuement. « Désolé, c'est de l'humour noir. Mon psychiatre dit que c'est normal. »

Un épouvantail, c'est tout, se dit-elle. En elle, quelque chose se meut, comme des ailes brisées. O.K. ! pense-t-elle. Éric ! Malade. Malade à

mourir. Mais qu'il n'aille pas te mener en bateau encore une fois, qu'il n'aille pas...

« Laura ? »

— Pourquoi tu as appelé ma mère ? Qu'est-ce que tu veux ? »

L'épouvantail cligne les yeux d'Éric. « Je ne sais pas. Rien. N'importe quoi. C'est tellement chiant, de mourir. Je voulais voir si t'étais toujours aussi coincée qu'avant. C'est incroyable, t'es encore davantage coincée. »

Si elle bouge ne serait-ce que d'un pouce, elle sera fichue, il aura gagné ; par deuil, par sympathie, par amour, elle fera tout pour lui. Elle fait un effort pour rester ferme, immobile. Alors quoi, il se servirait d'elle. Est-ce mal ? Est-ce qu'avant il n'avait vraiment fait que se servir d'elle ?

Il sourit encore, dans une parodie du sourire qui était autrefois ce qu'il avait de mieux. « C'est pour m'occuper. » Pourquoi es-tu venu vivre chez moi si tu comptais bien partir dans quatre mois ? lui avait-elle demandé, avec désespoir, au moment où sa voiture sortait du garage. *C'était pour m'occuper*, avait-il dit en démarrant.

« Tu n'as jamais eu besoin d'être très motivé », dit Laura. Elle se demande s'il y a des traces d'anesthésique dans l'air de l'hôpital. Son cœur bat plus lentement et elle se sent engourdie.

C'est de l'antiseptique qui doit piquer les yeux jusqu'à lui tirer des larmes. Mais elle renforce en elle-même cette part infirme. Les choses meurent dans les hôpitaux.

L'épouvantail fronce les sourcils. « Laura...

— Tu savais comme Donald et Frank m'avaient blessée, et tu t'es mis dans la tête d'obtenir que je te fasse confiance. Et puis tu t'es tiré. » Elle suffoque presque sur quelque chose, mais elle réussit à surmonter ce moment. « Ça empêchait la vie d'être chiante, je suppose. Je ne sais pas mais je ne me suis jamais fait chier au point de faire ça. »

L'épouvantail tousse, il commence à parler mais tousse encore. Un sourire bancal. « Est-ce des manières de parler à un mourant ?

— Je m'en moque pas mal de ce que tu peux faire. Tu as été le pire des trois. Je n'ai absolument rien à te dire. » Elle fait demi-tour pour partir avant que l'impression anesthésiante ne lui donne des pieds en plomb, avant que les morceaux brisés en elle ne la clouent sur place. Tant qu'elle peut encore bouger.

L'épouvantail pousse un soupir qui ressemble à un râle et laisse retomber sa tête sur l'oreiller. « Alors pourquoi as-tu fait tout ce chemin pour venir

me voir ? »

Laura s'arrête mais ne tourne pas la tête. « Pour aucune raison. Ça ne suffit pas. Elle se retourne – ah, ses yeux gris-vert si profonds – et elle doit se forcer à prononcer les mots qu'elle a préparés : « Pour te donner un petit conseil d'ami. »

Un soupir profond : « Crève. »

Elle referme la porte après elle dans un silence parfait.

Après sa sortie brillante, si tranchante, quel choc pour elle de voir Éric, le teint vermeil, riant sur le porche d'entrée !

« Tu es mourant », lui dit-elle et à la table de la salle à manger, et dans le fauteuil rouge, et dans la chambre du fond, et devant l'évier. « Meurs donc. » Éric rit et lui montre comment il arrive (en faisant des saletés) à laver d'une main et à essuyer de l'autre. Elle ne peut que s'enfuir à nouveau.

Une semaine passe.

Elle a beau essayer, elle n'arrive pas à oublier Éric qui agonise à l'hôpital, trop pitoyable pour une haine durable. Pour entretenir sa haine, elle rend visite à tous les spectres vraiment affreux. Ils ne blessent pas autant que les fantômes heureux, les amoureux, mais elle avait toujours passé moins de temps avec eux.

Dans la pièce du fond avec Donald : « Si tu avais eu la moindre jugeote, tu ne m'aurais pas encouragé à risquer tout mon patrimoine ! » Le mien aussi, a-t-elle pensé, mais elle était impuissante contre sa colère outragée. « J'y ai laissé ma chemise, et tu crois toujours qu'on va se marier ? Rends-moi cette putain de bague et au moins ça me fera mille dollars pour recommencer ma vie. » Ce n'est pas juste, mais la bague tinte à ses pieds, là où elle l'avait lancée. Il la ramasse sans un mot et s'en va ; elle attendra des mois qu'il reprenne ses esprits, qu'il l'appelle, qu'il s'excuse, il ne le fera pas. Il la laisse dans les dettes, solitaire, seule.

La chambre avec Frank : « J'y ai réfléchi, dit-il. Je retourne avec ma femme. » Sa femme ? Il n'avait jamais parlé d'une femme. Elle n'aurait jamais été assez idiote pour s'enticher d'un homme marié. C'étaient ses deux emplois et son éternelle gym qui faisaient que ses visites étaient toujours aussi irrégulières. « Bien sûr que je ne t'ai jamais dit que j'étais marié, j'allais divorcer. Ce n'était pas la peine de te mettre au courant. » Il enfiler son pantalon, sans la regarder. Il a la peau encore trempée de sueur après l'amour. « Mais Sheila est enceinte maintenant. Je ne peux pas la

quitter. » Trop ébahie pour faire un geste, sur ses cuisses à elle les poils se raidissent en séchant. Elle l'a regardé partir.

Et Éric. Encore et encore Éric. « On s'est bien amusés, Laura, mais ça c'est un boulot. Mon avenir. Ne commence pas à devenir hystérique pour ça, O.K. ? C'était bien marrant. »

Difficile de faire que ces spectres-là blessent autant que ceux du bonheur. Elle veut les beaux fantômes, même si elle les connaît trop bien. Ces lâcheurs sont des inconnus, des inconnus. Elle les fixe des yeux encore et encore.

Le même sentiment qu'elle a toujours ressenti dans les lâchages : elle est engourdie. Engourdie simplement.

Elle ne regrette pas les hommes qui sont partis. Elle regrette ceux qu'elle aime et qu'elle déteste : les amants qui ont vécu avec elle. Si seulement ils voulaient bien partir maintenant. Partir, la laisser tranquille.

La douleur dure.

Elle pense à ce qu'a dit Éric, qu'elle l'a battu au poteau pour arriver de l'autre côté avant lui. Elle sort le samedi suivant, achète un *petit* revolver chez le prêteur sur gages du coin et elle le contemple pendant une bonne heure. Frank endormi coude à coude avec elle à l'endroit où était le lit deux ans plus tôt. Elle le contemple jusqu'à ce que le plastique façon nacre de la poignée colle entre ses doigts, poisseux. Mais la mort est un pays de spectres, et comment quelqu'un qui ne s'en sort pas avec les spectres de la vie va-t-il s'en sortir avec tous les spectres de la mort ?

Ou peut-être c'est simplement qu'elle est lâche.

Incapable de pointer l'arme sur sa tête, elle la braque sur Frank endormi.

« Pan », fait-elle. Frank ronfle doucement.

Elle traverse la pièce vers l'endroit où Donald est en train de démolir le store vénitien en tentant en vain de le raccrocher. Elle vise. « Pan. » Le store s'écrase par terre et Donald le ramasse en riant. Elle passe dans le séjour et vise le fauteuil rouge.

Éric n'y est pas.

Laura laisse tomber l'arme. Et, mystérieusement, elle ne part pas.

Mystérieusement, Éric n'est pas là.

Elle s'approche du fauteuil lentement, terrifiée par des choses qu'elle ne peut deviner.

Un simple fauteuil. Vide.

Elle court à la salle à manger, trop vite pour suivre l'itinéraire en ligne brisée. Elle passe en un clin d'œil devant deux Donald et un Frank. Elle arrive à la table.

Vide.

La chambre du fond. Le lit de la chambre d'amis qu'elle n'a jamais partagé qu'avec une seule personne.

Vide.

L'évier où Donald et Frank n'ont jamais fait la vaisselle.

Vide.

Prise de panique, elle sort en courant sur le porche de l'entrée. Là des roses ne l'attendent plus.

Retour au fauteuil. Elle arrache le coussin, cherchant elle ne sait quoi. Elle secoue le fauteuil vide. Elle le secoue, le secoue, le secoue. Elle le fait basculer d'avant en arrière et d'arrière en avant avec des éclats de voix hystériques qui résonnent.

Le téléphone sonne. Laura sursaute comme si son arme faisait feu. Elle serre de ses deux mains les accoudoirs en velours, appuie son front sur le dossier et respire profondément. Le téléphone continue à sonner. En tremblant, elle décroche.

« Madame Hampton ? » demande une voix inconnue. Pas Éric. Pas Éric.

« Oui ? » Sa voix s'étrangle en un couinement. Deuxième tentative.
« Oui.

— Je suis navré de vous déranger. Je m'appelle Bill Chang. Vous ne me connaissez pas. Je partageais l'appartement d'Éric Kennelly.

— Oui ?

— Euh, eh bien, j'ai votre nom sur cette liste des gens qu'il voulait que j'appelle quand... Madame Hampton, j'appelle pour vous dire qu'il est décédé cet après-midi.

— Oui.

— Euh, je suis navré d'avoir à vous dire ça comme ça. Je voudrais pouvoir vous parler, mais il avait tous ces cousins et il voulait vraiment que j'appelle tous ces gens...

— Oui.

— Je sais que c'est affreux d'apprendre une chose pareille d'un inconnu...

— Quand est-ce arrivé ?

— Quoi ? Oh, désolé. Il y a moins d'une heure. Je viens de parler à ses parents. Vous voulez savoir quand les obsèques auront lieu ?

— Non. Merci, monsieur Chang. Au revoir. »

Elle raccroche. Le fauteuil rouge est un peu déplacé.

Elle remet le coussin et pousse doucement le siège jusqu'à son bout de mur attitré. Elle s'assied. Si confortable. Si vide.

Le petit revolver acheté chez le prêteur sur gages est à ses pieds. Elle le ramasse et essuie la sueur, froide, sur la poignée. Vraiment, c'est une belle petite arme ; elle l'a très bien en main.

Assise dans le fauteuil vide avec le joli petit revolver, elle se sent bien, comme ça ne lui est plus arrivé depuis un an. Plus longtemps encore. Elle ferme les yeux et se prélassse dans l'émerveillement qui est le sien d'avoir récupéré pour elle-même un tiers de sa maison. Plus d'assiettes en carton – elle peut utiliser l'évier. Elle peut manger à table. Elle peut dormir dans le lit de la chambre d'amis. Ces possibilités réapparues la réchauffent, de son cœur elles jaillissent pour produire des picotements dans tous ses membres, et de sa main elles vont réchauffer le joli petit revolver.

Un peu plus tard elle prend le téléphone et compose un numéro mis en mémoire qu'elle n'avait jamais appelé avant.

« Madame Prescott ? demande-t-elle d'une voix agréable. Bonjour. Vous ne me connaissez pas. Je suis une vieille amie de votre mari Frank. Pourriez-vous lui dire que je suis tombée sur quelques vieux trucs à lui que j'avais chez moi et que j'aimerais qu'il vienne les prendre ? Quand ça l'arrangera. Merci beaucoup. »

Elle s'étire dans le fauteuil rouge, écoutant la voix de Mme Prescott qui lui dit quand Frank pourra passer, la main droite confortablement enroulée autour de la crosse en plastique toute chaude.

« Oui, ça me rendra bien service, fait Laura en souriant. J'essaye simplement de faire place nette dans ma maison. »

Titre original :
The Arbitrary Placement of Walls
Traduit par Simon Lhopiteau

LE MUR VERT : Andrew Weiner (1993)

1

Cette nuit, j'ai encore rêvé du mur, le mur vert, dressé sur la plaine rocheuse, légèrement chatoyant dans les ténèbres.

Je ne devrais plus tarder à le traverser, comme tant d'autres avant moi. À commencer par Zoé, bien sûr.

2

Je me souviens du jour où ils sont revenus sur Terre, Zoé Jensen et tout l'équipage du premier vaisseau interstellaire de l'histoire. Comme des milliards d'autres, je les ai regardés, à la vid, descendre de la navette en clignant des yeux.

L'Alpha avait quitté la Terre quinze mois auparavant pour s'ouvrir un tunnel à travers l'holospace vers le système de Tau Ceti et la planète connue sous le nom de Monde de Foster. La mission avait duré un an. À leur retour, les membres de l'équipage avaient passé trois mois en quarantaine, dans une capsule d'isolement en orbite haute autour de la Terre. Là, pendant que le monde attendait impatiente de pouvoir saluer ses héros, des équipes médicales les avaient suivis et examinés à fond par monitoring et télésurveillance.

L'équipage de *L'Alpha* avait déduit de ses observations que le Monde de Foster était rigoureusement dépourvu de vie. Cette quarantaine avait néanmoins été jugée nécessaire afin de permettre d'affirmer avec une certitude absolue que ses membres ne présentaient aucun danger de contagion. Et ils avaient fini par recevoir un certificat de bonne santé.

Ils avaient l'air radieux, extatiques, divins, en descendant de la navette.

Nous ne le savions pas encore, mais c'est là que le monde a pris fin, juste à ce moment-là.

3

Je n'avais jamais vu autant de monde à une conférence. Le grand amphithéâtre de l'université était plein à craquer, et des milliers d'autres spectateurs assistaient à l'événement sur des écrans géants, à l'extérieur de la salle. Mais c'était la première fois que nous recevions une voyageuse des étoiles.

Et pas n'importe laquelle : Zoé Jensen, le plus jeune membre de l'expédition, la seule Américaine, l'astrophysicienne dont les théories originales avaient tant fait pour nous ouvrir la voie des étoiles.

La conférence eut un succès phénoménal. Les vidéos qu'elle nous montra – l'étrange paysage désolé du Monde de Foster avec ses montagnes vertigineuses et ses plaines interminables sous un ciel violet – étaient passées un nombre incalculable de fois sur les réseaux d'infos du monde entier. Ses commentaires ne faisaient que reprendre ceux qu'elle avait déjà fournis à des douzaines de médias et lors de ses précédentes apparitions publiques. Mais ça n'avait pas d'importance. Tout ce qui comptait, c'est qu'elle était là, avec nous.

Les autres personnages assis sur l'estrade, hommes politiques et savants, lauréats du prix Nobel et vedettes de la vidéo, artistes et industriels prestigieux, faisaient pâle figure à côté d'elle. Elle avait un charisme, elle était auréolée d'un prestige qu'elle partageait uniquement avec ses compagnons d'aventure. Elle seule, dans cette immense salle, avait fait ce voyage de rêve, à travers l'espace, entre les étoiles. Grâce à elle, par procuration, nous établissions une sorte de contact avec l'inconnu.

4

Au cocktail suivant la conférence, je regardai Ernest Tompkins, le chef du département de physique, la courtoiser parmi l'assistance. Plusieurs grands gaillards en costumes mal coupés les suivaient de près.

Je profitai de ce qu'ils passaient devant moi en allant rejoindre un amas de savants atomistes pour me dresser sur leur chemin.

« Dr Jensen, le Dr Baker, chef de notre département de neuropsychologie », fit Tompkins, à contrecœur.

Nous échangeâmes une poignée de main. Elle avait la peau fraîche, légèrement moite, mais normale à part ça. Et pourtant, j'éprouvai comme un léger choc électrique.

« Ah oui, répondit-elle. J'ai lu vos travaux. »

Allons bon ! J'avais peine à croire qu'une astrophysicienne puisse s'intéresser à l'activité synoptique du cerveau en train de rêver. Elle disait ça par politesse, pensai-je. Enfin, ça faisait toujours plaisir...

Elle avait les cheveux plus longs que sur les vids de leur arrivée. Elle était vêtue sans grande recherche, peu maquillée. De près, elle avait l'air pâle, presque tendue, et des cernes noirs sous les yeux. Et pourtant, je lui trouvais une présence encore plus forte de près que tout à l'heure, sur l'estrade. Je dus faire un effort sur moi-même pour retrouver ma voix.

« Sensationnel, votre exposé, dis-je. On s'y serait vraiment cru. »

Elle écarta mon compliment d'un geste. « Je ne puis que donner un vague aperçu de la réalité. Les mots, les images n'y suffiront jamais », déclara-t-elle, et j'eus l'impression que Tompkins se renfrognait imperceptiblement, comme s'il désapprouvait cette observation quasi métaphysique. « J'ai cru vivre un rêve, là-haut. Un rêve qui aurait duré une année.

— Et vous vous êtes réveillée.

— Oui. Enfin, presque. »

Tompkins la prit par le coude, manifestement déterminé à la propulser vers les physiciens atomistes qui les attendaient, mais elle l'ignora.

« À propos de rêves, poursuivit-elle, j'ai entendu dire que vous aviez un merveilleux laboratoire du sommeil, ici. Vous pourriez peut-être m'en faire les honneurs, un jour.

— Avec grand plaisir, acquiesçai-je en péchant une carte de visite dans ma poche. Appelez-moi quand vous voulez », ajoutai-je, sans imaginer qu'elle le ferait.

5

« C'est une magnifique installation, Phil », commenta Zoé alors que je lui faisais visiter le labyrinthe de salles de sommeil.

Nous en étions maintenant à nous appeler par notre prénom. Elle s'était montrée raide et réservée lors de son arrivée, mais elle avait laissé son garde du corps à la réception et s'était dégelée à vue d'œil.

« En tout cas, nous avons des jouets magnifiques.

— J'ai entendu parler du petit dernier, dit-elle d'un air détaché. Une sorte d'analyseur de rêves. »

Je la dévisageai, surpris.

« Nous n'avons rien publié encore.
— J'ai mes sources d'information, répondit-elle en souriant.
— Eh bien, c'est exact. Nous avons en effet un nouveau jouet. Mais je ne peux pas vous le montrer. Je n'ai même pas le droit d'en parler, en fait. Pas avant publication.
— Je voudrais vraiment le voir. »

6

« Voici les données de base, dis-je en levant le disque optique.
— Le rêve, traduisit-elle.
— Peut-être, répondis-je prudemment. Peut-être est-ce un rêve. Nous ne l'avons pas encore établi. Contentons-nous de dire pour l'instant que c'est une représentation d'activité neurologique dans le cortex visuel au cours du sommeil paradoxal. »

J'introduisis le disque dans le lecteur du vidéo-processeur et allumai le moniteur.

« C'est un peu lent, repris-je d'un ton d'excuse. Il faut un paquet d'opérations pour décompresser les fichiers.

— Pour procéder aux conversions équipotentiels », rectifia-t-elle.

Elle avait manifestement lu ma communication avec beaucoup d'attention. Je me demandai encore quel intérêt elle pouvait bien porter au procédé. C'était un beau travail de recherche en neurosciences, et il ferait pousser des cris admiratifs à une poignée de gens dans le microcosme scientifique où j'évoluais. Mais à côté du voyage dans les étoiles, c'était de la gnognote.

L'image commença enfin à se former. Une image vague, à la définition médiocre, mais qui montrait à l'évidence une jeune femme blonde en pull jaune vif. Zoé battit des mains, ravie.

« Incroyable ! » s'exclama-t-elle.

La blonde passa son pull par-dessus sa tête, exhibant des seins prodigieux. Je cherchai précipitamment la séquence suivante.

« Désolé, dis-je. On récupère beaucoup de matériel de ce genre avec les plus jeunes étudiants de sexe mâle. »

Sur l'écran apparut un ciel nuageux, vivement éclairé par la lune. L'observateur donnait l'impression de traverser les nuages à toute vitesse, en regardant la Terre tout en bas.

« Il vole, commenta Zoé. Il rêve qu'il vole.
— Nous avons beaucoup de ça aussi.
— C'est stupéfiant. Voir vraiment les rêves !
— Reste à prouver que ce sont des rêves, comme je vous disais.
— Et qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?
— Vous connaissez la règle du jeu scientifique, Zoé. N'avancez rien que vous ne puissiez démontrer.
— Et s'il y a des choses indémonstrables ? Des choses impossibles à démontrer et néanmoins vraies ?
— Que voulez-vous dire ? » lui demandai-je, intrigué.

7

Je regardais les vidinfos quand j'entendis la voiture s'arrêter devant chez moi. Il y avait un reportage sur l'un des compagnons d'aventure de Zoé, le géologue russe Boris Vigotsky. Il s'était enfermé dans un monastère italien pour « faire une retraite et méditer », sans autre explication, mais les images de Vigotsky filmées à l'aéroport de Milan en disaient plus long qu'un discours. Il avait vraiment l'air dans un sale état avec sa mine de papier mâché et ses yeux bouffis, tout rouges.

J'entendis Zoé marcher *dans* l'allée et j'allai lui ouvrir la porte. La voiture était encore le long du trottoir, un garde du corps au volant. Il y resterait toute la nuit.

Elle posa son baise-en-ville sur le seuil de la porte, me serra contre elle et m'embrassa rapidement sur la bouche. Je fus surpris, puis électrisé. Elle avait les lèvres fraîches, sèches, et en même temps brûlantes.

Elle me repoussa doucement à l'intérieur, ramassa son sac et referma la porte derrière nous. Elle jeta un coup d'œil dans mon living-room meublé dans le style minimaliste et dit : « Joli. »

N'importe quel salon lui aurait sûrement paru « joli » après l'exiguïté de *L'Alpha*. En réalité, je ne m'étais pas beaucoup occupé de chez moi depuis que j'avais emménagé. Je vivais seul, sauf quand ma fille venait pour les vacances.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas, dit-elle. Je leur ai raconté que nous étions amants. Que nous avons eu une relation, et que nous avons renoué.

— Ça ne m'ennuie pas du tout. Mais pourquoi leur dire quoi que ce soit ? Vous ne pouvez pas leur demander de vous fiche la paix, tout simplement ?

— Ce n'est pas ça qui les empêcherait de me suivre. Nous faisons tous encore maintenant l'objet d'une certaine surveillance. Personne n'a jamais fait ce que nous avons fait. Ils se demandent quelles conséquences à long terme ça peut avoir sur nous, et ils ne nous lâchent pas d'une semelle. »

Elle s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil à la voiture garée devant la maison puis elle ferma les rideaux.

« Ils se croient aussi obligés de me protéger. Et ils ont peut-être raison. Ce ne sont pas les dingues qui manquent, dehors. J'ai parfois peur, quand je regarde tous ces visages pleins d'adoration. J'ai l'impression qu'ils attendent quelque chose de moi, et qu'ils n'hésiteraient pas à me dépecer pour l'obtenir.

— Vous êtes une héroïne, Zoé, dis-je. Cette adoration est assez normale, non ?

— Je ne suis ni une héroïne ni une sainte, Phil. Je n'ai rien de spécial. Je ne suis qu'une chercheuse qui a réussi, dans le cadre de son travail, à prendre un vaisseau qui allait dans les étoiles. Pour être honnête, je ne sais pas très bien combien de temps je vais encore tenir le coup.

— J'ai l'impression que vous n'êtes pas seule à être sous tension, fis-je en opinant du chef, sincèrement compréhensif. Il y avait un sujet, aux infos, sur un de vos collègues.

— Boris, acquiesça-t-elle. Je ne lui ai pas parlé depuis le débriefing final, mais Janine est restée en contact avec lui. Elle m'a dit qu'il était en train de sombrer. Exactement dans ces termes. »

Janine Lafleur était la pilote de *L'Alpha* et la représentante de la CommEurope parmi les membres de la mission.

« Vous voulez dire...

— Ça ne peut être que ça, approuva-t-elle. Ça ne peut être que les rêves. »

8

Je regardai Zoé dormir, étendue sous les couvertures de mon lit. Elle portait une chemise de nuit en coton toute simple. Les disques des électrodes collés au coin de ses yeux suivaient les mouvements de ses

globes oculaires. Deux autres électrodes fixées à l'arrière de son crâne envoyaient des données à l'électroencéphalographe posé par terre. Le bandeau de métal qui lui entourait la tête enregistrait ses rêves.

J'aurais aimé contrôler le rythme de son cœur et de sa respiration et suivre les mouvements de son corps, mais je ne pouvais mettre qu'une quantité limitée de matériel dans ma voiture et Zoé avait catégoriquement refusé de mettre les pieds au labo.

D'après tous les tracés, elle était profondément plongée dans un sommeil paradoxal. Elle y était entrée avec une rapidité remarquable, les ondes alpha laissant place aux ondes delta, longues et lentes, et revenant au stade ascendant caractérisé par de rapides mouvements d'yeux, ou sommeil paradoxal. Le sommeil des rêves. Elle était dans cet état depuis une heure maintenant, ce qui était anormalement long, et rien n'indiquait qu'elle s'apprêtait à repasser dans une plage de sommeil normal.

Un voyant rouge clignotait doucement sur l'analyseur de rêves, comme si la machine continuait à encoder son activité neuronale. Je quittai Zoé et allai dormir sur le canapé de mon bureau.

Je rêvai, moi aussi, cette nuit-là. Je rêvai que je traversais les nuages et que je montais jusqu'au toit du monde. Je rêvai que j'embrassais les étoiles.

9

Je fus réveillé par un vacarme invraisemblable émanant de la chambre. Je m'y précipitai pour trouver Zoé assise dans mon lit, des fils pendouillant de la tête, en train de fouiller dans son sac de voyage. Elle le renversa sur le lit, en faisant tomber une demi-douzaine de réveils qui sonnaient à tout rompre.

Zoé m'avait dit qu'elle se lèverait tôt parce qu'elle avait un petit déjeuner de travail en ville. Elle ne m'avait pas dit combien de réveils elle comptait remonter.

« Drôle de collection, remarquai-je en l'aidant à les éteindre.

— Depuis un certain temps, j'ai du mal à me réveiller.

— Vous manquez peut-être de sommeil.

— Ce n'est pas une question de temps de sommeil. Je n'arrive plus à me lever.

— Vous avez vu un docteur ? Il y a peut-être une cause physique...»

Elle secoua la tête.

« La cause, je la connais. »

J'arrachai la bande de l'imprimante et la laissai s'habiller. Je regardais toujours le tracé, déconcerté, quand elle me rejoignit dans le salon.

« Eh bien ? demanda-t-elle.

— Soit l'appareil déconne complètement, soit vous avez rêvé toute la nuit.

— Et ça ne devrait pas arriver ?

— Il faut croire que c'est possible, bien que je n'aie jamais vu ça, mais ce n'est pas tout, fis-je en lui indiquant la ligne en dents de scie de l'électroencéphalogramme. Regardez ce tracé. »

Elle l'examina un moment.

« On dirait qu'il est récursif. »

Je hochai la tête.

« Il se répète toutes les quarante minutes à peu près. J'aimerais établir le relevé des données et les comparer les unes aux autres pour vérifier qu'elles sont isomorphes. En attendant, c'est bien l'impression que ça donne.

— Et ça aussi, c'est inhabituel ? demanda-t-elle d'un ton presque indifférent.

— J'avais toujours pensé jusque-là que c'était impossible. Ce genre de régularité a quelque chose de... surnaturel.

— Nous devrions peut-être jeter un coup d'œil à mon rêve. »

10

L'image médiocre, tremblotante, donnait une piètre idée du rêve de Zoé. Mais ce que j'en vis me coupa le souffle.

Des pierres. Une plaine rocailleuse s'étendant à perte de vue sous un ciel violet. La rêveuse se frayait un chemin dans la plaine. Elle marchait régulièrement, respirait librement. Elle était nue.

Je me rendis compte que c'était le Monde de Foster. Mais en même temps, ça ne pouvait pas être ça. L'atmosphère n'était pas respirable sur le vrai Monde de Foster, et la température moyenne diurne y était de moins trente degrés. C'était le Monde de Foster vu à travers le prisme du rêve.

Au début, la rêveuse parut marcher seule. Puis je m'aperçus qu'elle était entourée de petits points lumineux qui dansaient autour d'elle dans le crépuscule sans fin, la guidant vers l'avant.

Et c'est là que je vis le mur, le grand mur vert qui s'élevait sur la plaine, lisse, ininterrompu, vaguement luminescent. On n'en voyait pas le bout, ni d'un côté ni de l'autre.

À côté de moi, j'entendis Zoé étouffer un petit hoquet de surprise.

« C'est ça. C'est le mur. »

Sur l'écran, la rêveuse se rapprochait, accompagnée par les lumières dansantes, et je vis que le mur n'était pas lisse mais doucement ridé. La rêveuse appuya la main dessus, et il céda légèrement sous la pression.

Elle resta debout là pendant quelques minutes, les deux mains appuyées sur le mur. Et puis, sans transition, elle se retrouva dans la plaine rocailleuse, avec les petits points lumineux.

« Vous pouvez éteindre, maintenant, dit Zoé. Il n'y a plus rien. Enfin, c'est toujours la même chose.

— C'est tout ce que vous rêvez ?

— Toutes les nuits. Sans arrêt. Comme je vous le disais cet après-midi. »

11

« Je fais de drôles de rêves, Phil. » Voilà ce qu'elle m'avait dit au laboratoire. « Des rêves vraiment bizarres. Ça commence à me faire peur. »

Le rêve avait commencé sur le Monde de Foster. Mais seulement de façon occasionnelle. Elle le faisait une ou deux fois par mois, pas davantage. Plus tard, pendant le voyage de retour, puis dans la capsule d'isolement, il était revenu avec une fréquence croissante, une ou deux fois par semaine, peut-être. Mais ça ne l'inquiétait pas encore. Elle trouvait même plutôt agréable ce rêve mystérieux de grand mur vert.

Mais depuis son retour sur Terre, le rêve s'était mis à foisonner, chassant tous ses autres rêves, envahissant tous ses moments de sommeil.

Je n'avais pas cru cette partie de son histoire. Je m'étais dit qu'elle faisait forcément d'autres rêves, même si elle ne s'en souvenait pas. Et ce qui était certain, c'est qu'elle ne rêvait pas toute la nuit. Personne ne rêvait toute la nuit.

« Vous seul pouvez m'aider, m'avait-elle dit au Laboratoire du Sommeil.

— Mais je ne travaille pas sur le contenu des rêves. Ce n'est pas du tout de mon ressort. Peut-être qu'un psychologue clinicien, ou un psychiatre...»

Elle avait vigoureusement secoué la tête.

« Ce n'est pas d'un psy que j'ai besoin. C'est de vous.

— Et qu’attendez-vous de moi au juste ?

— Je veux le voir. Voir mon rêve. Votre analyseur peut me montrer que c’est vrai. Que je ne suis pas en train de devenir folle. »

Je n’étais pas convaincu que ça nous confirmerait quoi que ce soit de la sorte. Mais je finis par consentir à son plan.

Comment aurais-je pu lui opposer une fin de non-recevoir ? C’était impossible. Je ne pus le lui refuser ni à ce moment-là ni plus tard. Elle venait à moi des étoiles, porteuse d’une étrange sagesse. De quelle étrangeté, c’est ce que j’ignorais encore. Mais j’en avais peut-être déjà l’intuition.

12

Elle revint chez moi, ce soir-là, après avoir passé la journée à remplir diverses obligations. Elle ne tenait pas en place. Je la laissai faire les cent pas dans mon salon pour aller dans la cuisine préparer quelque chose à boire. Quand je revins, elle regardait la photo d’Érica placée sur le bureau.

« Ma fille, dis-je. Elle vit dans l’Est avec sa mère.

— Elle est très jolie, commenta Zoé. Quel âge a-t-elle ?

— Presque sept ans. »

J’avais parlé avec Érica sur le téléterminal un peu plus tôt dans la soirée. Elle avait été tout excitée d’apprendre que j’avais rencontré la fameuse voyageuse des étoiles.

« Est-ce qu’elle a rencontré Dieu ? » m’avait-elle demandé. J’avais ri. « J’ai oublié de lui poser la question », avais-je répondu.

Zoé prit le verre que je lui tendais et but avec avidité.

« J’ai été mariée, moi aussi.

— Je sais. »

Le monde entier le savait.

« Nous nous sommes séparés un an et demi avant *L’Alpha*. Il est allé vivre avec une étudiante de licence. S’il n’avait pas fait ça, il est probable que je n’aurais jamais posé ma candidature à cette mission. »

Je hochai la tête avec compassion.

« Je l’ai revu à New York, poursuivit-elle. Juste après notre retour. Il m’a appelée pour m’inviter à déjeuner. Il m’a dit qu’il voulait reprendre la vie commune.

— Et alors ?

— Alors, c'est ce que je rêvais d'entendre. Ce que je m'étais dit que je voulais, depuis toujours. Mais quand je l'ai revu... ça ne m'a rien fait. Rien du tout.

— Ça n'a rien d'étonnant.

— Vraiment ?

— Les gens changent.

— Ils changent, oui. Mais *en quoi* ? »

Je reconnus l'intensité de sa voix, mais je ne savais pas très bien comment y répondre.

« J'imagine qu'ils mûrissent, répondis-je. Qu'ils deviennent plus aptes à gérer leur passé. »

Elle secoua la tête avec frustration.

« Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Et que vouliez-vous dire ?

— Qu'est-ce qui me prouve que je suis toujours la même Zoé Jensen ?

— Et que pourriez-vous être d'autre ?

— Une version différente. Modifiée d'une certaine façon.

— Modifiée par quoi ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle, et il y avait une note d'hystérie dans sa voix. Par quelque chose, sur le Monde de Foster, je ne sais pas quoi au juste. Tout ce que je sais, c'est que je ne me sens plus moi-même.

— Ça n'a rien d'étonnant. Après être allée si loin, après avoir vu tant de choses, il est naturel que vous vous sentiez troublée, aliénée, étrangère à...

— Non, coupa-t-elle. Je ne parle pas par métaphore.

— Alors de quoi parlez-vous, Zoé ? »

Elle inspira profondément.

« Des extraterrestres, répondit-elle. Ou quelque chose comme ça. C'est eux qui m'ont fait ça. Qui m'ont changée. »

Je me pris la tête à deux mains comme pour l'empêcher de tourner telle une toupie.

« Des extraterrestres ? Mais il n'y a pas de vie sur le Monde de Foster. C'est ce que démontrent vos propres observations.

— Peut-être s'agit-il d'une forme de vie indétectable selon les moyens habituels.

— Et de quelle forme de vie s'agirait-il ?

— Une forme de vie supérieure, j'imagine.

— Vous avez réponse à tout, dis-je en hochant la tête, désespéré. Mais vous vous trompez d'un bout à l'autre. Vous faites de mauvais rêves. Vous êtes très tendue. Vous en avez vu de dures et vous n'avez pas complètement repris le dessus. Mais c'est la seule explication, Zoé, il n'y a pas d'extraterrestres.

— Alors, d'où viennent les rêves ? »

Elle se mit à trembler de tout son corps, agitée par d'énormes sanglots déchirants. Je m'assis près d'elle, sur le canapé, et passai mon bras autour de ses épaules. Elle enfouit sa tête au creux de mon épaule et continua à pleurer.

13

Je ne me fais pas d'illusions ; je ne crois pas que Zoé Jensen m'ait aimé, même si, vers la fin, il me semble qu'elle ait éprouvé une certaine affection pour moi. Il n'y eut de sa part, cette nuit-là, que le besoin d'une sorte de contact avec un autre être humain, et avec sa propre humanité qui fuyait à toute vitesse.

En ce qui me concerne, je suppose que je l'aimais, et je l'aime encore. Mais l'amour n'était que l'un des sentiments qu'elle m'inspirait. Il y avait aussi une espèce de crainte. Et un malaise croissant.

Après, elle s'endormit rapidement. Incapable d'en faire autant, je me levai et allai dans la cuisine chercher un verre d'eau. Je m'assis à la table et regardai distraitement par la fenêtre.

La lune était presque pleine et éclairait le magnolia qui végétait dans le petit jardin, derrière chez moi. Il y avait des étoiles, aussi, beaucoup plus que dans mes souvenirs d'enfance. Le ciel était infiniment plus dégagé, à présent. L'économie mondiale était mieux organisée, et dépendait moins des énergies fossiles.

Des tas de choses, en fait, allaient bien mieux que dans mon enfance. Le monde était à peu près en paix. La croissance démographique était enfin stabilisée. La science, la technologie nous fournissaient sans cesse de nouveaux jouets satisfaisants. L'utopie, ainsi qu'aimaient à nous le dire nos politiciens, était à portée de main. Mais l'utopie n'était *pas* ce que nous voulions.

Un millénaire avait passé, puis un autre, et nous étions toujours prisonniers de la condition humaine. Nous avions une faim insatiable de

merveilles, nous étions las de la vulgarité de nos propres réalisations. Nous voulions laisser la condition humaine derrière nous. Nous voulions les étoiles, ou nous pensions les vouloir. Et voilà que Zoé et ses compagnons nous les avaient données. Mais à quel prix ?

Je ne suis ni psychologue ni clinicien. Mais il ne fallait pas sortir de l'école de médecine pour reconnaître chez Zoé les germes d'une illusion paranoïde de toute beauté. Et pourtant, et pourtant... Elle avait bel et bien changé. Elle avait *été changée*, d'une façon ou d'une autre, par son voyage sur le Monde de Foster. Ses rêves me le disaient.

Et si Zoé avait été affectée, *quid* de ses compagnons de voyage ? Elle avait laissé entendre, la veille au soir, que Boris Vigotsky devait souffrir des mêmes symptômes. J'allai dans mon bureau et parcourus le compilateur d'infos, en sélectionnant les articles sur les « voyageurs des étoiles » enregistrés au cours des dernières vingt-quatre heures sur les principaux services télétextes.

Plusieurs infos des réseaux locaux relataient les allées et venues de Zoé. Une dépêche Reuter concernant Vigotsky confirmait, sans rien y ajouter, ce que j'avais appris la veille au soir. L'AP parlait de la conférence que le savant planétaire chinois Li Wu avait donnée à Paris. Janine Lafleur était en voyage d'agrément au Sénégal. Garcia Lopez, le commandant argentin de la mission, était pressenti comme candidat pour la présidence de la Confédération d'Amérique du Sud. Et Irma Hassan, la biologiste de l'IPR, était entrée dans une clinique pour « dépression nerveuse ».

J'appuyai sur les touches à la recherche d'infos supplémentaires. Il y avait une dernière nouvelle de l'office crétois d'Informations du Moyen-Orient, captée sur les vidinfos israélo-palestiniennes. Irma Hassan, quarante-deux ans, la biologiste récemment rentrée du Monde de Foster, est entrée aujourd'hui à la clinique Baruch de Jérusalem pour un problème d'« asthénie psychique » selon le diagnostic médical. La clinique Baruch est un petit établissement exclusivement spécialisé dans le traitement des problèmes psychologiques.

D'après un porte-parole de la clinique, le Dr Hassan ne devrait pas y rester plus de quelques jours. Un bref communiqué écrit diffusé par l'office du Caire de l'Agence spatiale des Nations unies confirme que le Dr Hassan était « très éprouvée » par ses déplacements incessants au cours des semaines suivant son retour du Monde de Foster.

Le lendemain était un samedi, un jour de congé pour nous deux. Zoé n'avait pas remonté sa batterie de réveils. Elle dormait encore quand je me réveillai, vers dix heures. Je pris une douche, m'habillai et pris le temps de savourer mon petit déjeuner. Je parcourus les gros titres de la presse du matin ; il n'y avait rien de nouveau ni sur Irma Hassan ni sur Boris Vigotsky.

À midi, Zoé ne s'étant toujours pas réveillée, j'allai voir comment elle allait. Elle dormait toujours, mais d'un sommeil agité. Elle remuait la tête d'un côté et de l'autre en marmonnant, à ce qu'il semblait. Je me penchai sur elle.

« De l'autre côté, disait-elle. De l'autre côté.

— Zoé, appelle-je. Zoé, réveille-toi ! » insistai-je. Sans résultat. Je tendis la main et la pris par l'épaule.

« Zoé ! » criai-je.

Elle ouvrit les yeux d'un seul coup. « Le mur, dit-elle.

— Pardon ?

— Il faut que je traverse le mur. »

Je préparai le petit déjeuner de Zoé. Elle grignota en pensant à autre chose et finit par repousser son assiette après y avoir à peine touché.

Je lui montrai le tirage de l'info concernant Irma Hassan. Elle le lut et pâlit.

« Ce coup-ci, ça y est, dit-elle. Ils vont venir me chercher.

— Te chercher ?

— Ils ne vont pas tarder à faire le rapprochement. D'abord Boris, puis Irma. Et ils vont venir me chercher pour un check-up.

— Quand ça ?

— Le temps qu'ils reçoivent le rapport de Jérusalem, qu'ils tirent Boris de son monastère et se fassent une idée de son état. Mettons que j'aie une journée devant moi. Enfin, ça suffit peut-être, ajouta-t-elle pensivement.

— Pour quoi faire ?

— Pour leur échapper. Me cacher quelque part.

— Et pourquoi ferais-tu une chose pareille ?

— J'ai besoin de rêver encore, Phil. J'ai au moins compris ça. Il faut que je continue mon rêve. Il faut que je traverse le mur.

— Je ne suis pas du tout sûr que ce soit indiqué.

— C'est là que je vais, Phil, que ça te plaise ou non. »

Je la regardai, déconcerté.

« Je pensais que tu voulais que je t'aide à lutter.

— Tu m'as aidée. Tu m'as aidé à faire face. À voir que c'était vrai, que ça m'emmenait à un endroit où j'avais besoin d'aller. Et que je n'avais pas le choix, que je devais aller jusqu'au bout.

— Les médecins de l'Agence Spatiale...»

Elle esquissa un geste d'impuissance.

« Que pourraient-ils faire ? Retarder l'inévitable, c'est tout. Me réveiller chaque fois que j'en approcherai. Mais je finirai par y arriver. Alors le plus tôt sera le mieux.

— Avez-vous vu, sur le Monde de Foster, quelque chose qui ressemble à ce mur ?

— Non. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a rien. Si nous n'avons rien vu, c'est peut-être qu'ils ne voulaient pas que nous le voyions. »

Ils.

« Tu penses toujours qu'il y a des extraterrestres sur le Monde de Foster. Des extraterrestres qui vous auraient inoculé ce rêve, si l'on peut dire.

— Oui, répondit-elle. Des extraterrestres. Ou quelque chose dans ce genre-là.

— Mais pourquoi ? Pourquoi auraient-ils fait une chose pareille ? »

Elle haussa les épaules.

« Je suppose que je le saurai quand je serai de l'autre côté.

— Que crois-tu qu'il y ait de l'autre côté ? De l'autre côté de ton mur ? »

Elle hésita.

« Peut-être l'achèvement d'une chose qui a commencé sur le Monde de Foster. L'aboutissement d'une sorte de transition.

— De transition ?

— Vers un autre état d'existence. »

Qu'aurais-je pu répondre à ça ? Rien de ce que j'aurais pu dire, à ce moment-là ou plus tard, n'aurait pu la détourner de ses intentions.

En attendant que Zoé se réveille, j'avais cherché le numéro du bureau local de l'Agence spatiale des Nations unies. Il était gravé dans ma mémoire. Mais je n'essayai même pas de m'approcher du téléterminal.

Je voulais faire ce qui valait le mieux pour Zoé. L'ennui, c'est que j'ignorais ce que ça pouvait bien être.

« Alors, tu vois bien, continua-t-elle. Il faut que je leur échappe. Il faut que j'aille jusqu'au bout.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je pensais que nous pourrions aller quelque part à la campagne, avec ta voiture.

— *Nous ?* »

Elle se pencha sur la table de la cuisine et me prit la main.

« J'ai encore besoin de ton aide, Phil, dit-elle. À part toi, il n'y a personne en qui je puisse avoir confiance. Je t'en prie... »

La peau me picotait à son contact. Je retirai ma main et la regardai dans les yeux, désarmé.

« Très bien, répondis-je. Je vais t'aider. »

16

Nous fîmes lentement le tour du campus, le chauffeur de Zoé à la remorque. Je me faisais l'impression de jouer dans un vid de seconde zone. Je mis ma connaissance des lieux à profit pour semer notre ange gardien en coupant à travers le parking de la bibliothèque et en remontant à rebrousse-poil un tunnel à sens unique.

« Ils vont te chercher partout », notai-je alors que nous nous engagions sur la rampe d'accès à l'autoroute.

« Pas vraiment. Pas tout de suite, du moins. Ils vont s'imaginer que nous voulions juste être un peu tranquille. »

Nous partîmes vers le nord à la recherche d'un refuge convenable, en prenant des routes secondaires et des chemins de terre. Nous finîmes par trouver une enfilade de bungalows délabrés bordant un petit lac. Ça devait être le paradis des pêcheurs, mais la pêche était fermée depuis des mois et seules quelques-unes des cabanes étaient occupées.

Après avoir retenu un cabanon, nous allâmes à la petite ville qui se trouvait un peu plus loin, le long de la route, et mangeâmes à l'unique restaurant. Nous mîmes notre plan au point en faisant un sort à un pâté impérial et à un chow mein grassex.

« Laisse-moi dormir, c'est tout, me dit Zoé. Laisse-moi dormir aussi longtemps qu'il faudra.

— Jusqu'à ce que tu meures d'inanition ? Sûrement pas. »

Nous discutâmes ainsi pendant un moment, puis Zoé finit par accepter ma proposition de programme par étapes. Je la laisserais dormir douze heures cette nuit-là, quatorze le lendemain, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait franchi son mur. Ou qu'on nous retrouve, selon le cas.

17

Je me réveillai un peu après l'aube, conscient d'avoir fait un rêve qui s'estompait rapidement. Des pierres. Une lumière étrange. J'eus beau faire, je ne pus le retenir.

À côté de moi, Zoé dormait toujours. Il était prévu qu'elle dorme jusqu'à une heure.

La cabane était pour le moins rustique. Elle n'était raccordée ni au réseau infotextes ni à la vid. Il n'y avait même pas de branchement audio. Et je n'allais pas rester éternellement assis là à regarder les tracés de l'électroencéphalogramme de Zoé.

Je la laissai dormir et allai en ville faire quelques provisions et acheter une pile de tirages infotextes à l'unique magasin local. En revenant, je me préparai du café et des céréales dans le coin-cuisine, puis je m'assis et repris contact avec la civilisation.

On ne parlait pas de la disparition de Zoé. Peut-être les autorités considéraient-elles notre escapade comme un week-end passé loin des regards indiscrets. Mais peut-être savaient-elles à quoi s'en tenir.

J'appris qu'Irma Hassan se reposait confortablement à la clinique Baruch, son mari à son chevet.

Boris Vigotsky avait mis fin à sa retraite – qu'il décrivait, selon l'ASNU, comme « immensément rafraîchissante » – et devait regagner Moscou pour y recevoir une Médaille d'Honneur votée par les députés du parlement russe.

Janine Lafleur avait annulé tous ses engagements la veille, et on disait qu'elle souffrait d'une petite grippe. Il n'y avait rien sur Li Wu ou Garcia Lopez. Mais dans mon état d'esprit du moment, même l'absence de nouvelles les concernant avait quelque chose de sinistre.

Je me rendis compte que je commençais à penser comme Zoé, à sombrer dans la paranoïa.

Peut-être Vigotsky voulait-il seulement se retirer pour méditer. Peut-être Irma Hassan était-elle simplement à bout de nerfs.

Peut-être Janine Lafleur avait-elle vraiment la grippe. Je me faisais sûrement des idées, je voyais des choses qui n'existaient pas dans ces informations, ce tissu fin comme une toile d'araignée de faits à moitié digérés et de soupçons extravagants.

Pour me changer les idées, je parcourus la page des sports. Arthur Gomez, des Vikings de Vancouver, l'un des lanceurs les mieux payés de l'American League, avait été mis sur la liste des invalides. Gomez s'était blessé à la main – celle avec laquelle il lançait. Il avait même failli se sectionner un tendon avec un miroir de salle de bains.

Selon le communiqué officiel, l'accident s'était produit alors que Gomez faisait une crise de somnambulisme. Certains commentateurs sportifs, songeant sans doute à ses records de consommation d'alcool passés et l'enthousiasme avec lequel il faisait le coup de poing dans les bars, accueillirent cette explication avec un profond scepticisme.

Mais Gomez niait toute récurrence de ses problèmes antérieurs. Et ses dernières performances étaient assurément remarquables. Pas plus tard que la semaine d'avant, il avait réalisé un double lancer superbe contre les Havana Sugar Kings au SeaDome de Vancouver, où l'invitée d'honneur spéciale, la voyageuse des étoiles Zoé Jensen, avait effectué le premier lancer.

Je posai le papier un moment et regardai Zoé. Elle donnait toujours paisiblement.

« C'était vraiment un truc dingue, mon vieux », avait raconté Gomez au journaliste. « Je n'arrête pas de faire ce rêve terrifiant où je me vois marcher dans la caillasse, et il faut que je traverse ce mur, cette grande mer de mur verte. Et là, je poussais dessus, je poussais dessus de toutes mes forces quand tout à coup, patatras, je me suis réveillé dans la salle de bains, avec du sang et des bouts de verre partout. Quel gâchis mon vieux ! »

Je reposai l'article avec l'impression affreuse d'avoir un hérisson de glace dans l'estomac.

Oui, me dis-je. Quel gâchis, vraiment !

« J'en étais si près, me dit Zoé. J'étais sur le point de m'enfoncer dans le mur, j'allais le traverser, et puis...

— Je t'ai réveillée.

— Oui, dit-elle, et je voyais bien qu'elle faisait de son mieux pour ne pas me donner l'impression de m'en vouloir. Tu m'as réveillée. »

Nous faisons le tour du lac. Je m'arrêtai, ramassai une pierre plate et tentai de la faire ricocher sur l'eau. La pierre rebondit une fois et coula.

« J'y arrivais bien, dans le temps, dis-je.

— On voit quelque chose ? s'enquit Zoé. Sur l'électroencéphalogramme, je veux dire ?

— Le tracé fait apparaître un léger changement au bout de neuf heures à peu près. Après ça, les ondes sont plus prononcées.

— Parce que le rêve change, expliqua-t-elle. Parce que je m'en rapproche sans arrêt.

— C'est une explication possible.

— Peut-être cette nuit, reprit-elle. Peut-être que j'arriverai à traverser cette nuit.

— Peut-être. Et après ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne penses pas que tu devrais savoir ? Et si tu y arrivais et que tu ne puisses pas revenir ? »

Je ramassai une autre pierre et la lançai. Cette fois, elle ne ricocha pas une seule fois. Elle coula à pic.

« Alors ? insistai-je.

— Je ne reviendrai peut-être pas.

— Génial, répondis-je. Vraiment génial. »

Elle posa sa main sur mon bras.

« Le problème n'est pas ce que j'ai envie de faire, Phil. Quand j'y réfléchis, ça me fout la trouille. Je ne veux pas quitter tout ça..., fit-elle en englobant le lac, les arbres, le ciel, dans un ample geste du bras. Ni toi non plus. Seulement il faut que je le fasse, c'est tout. »

C'est là que je me fâchai.

« Arrête de me dire qu'il *faut* que tu le fasses, Zoé. Avoue que tu en as envie. Bien sûr que ça te fait peur. Mais tu en as envie aussi. Envie à crever. »

Elle réfléchit un instant, puis hocha lentement la tête.

« Oui, dit-elle. J'en ai envie. »

Janine Lafleur avait repris l'avion pour Lyon afin de suivre un traitement contre ce qu'on décrivait comme « une maladie tropicale sans gravité ».

Garcia Lopez avait annulé tous ses rendez-vous pour la semaine suivante – y compris une audience avec le pape – à cause d'un « problème de famille », sans autre précision.

Li Wu repartit pour la Chine après avoir semé un vague malaise dans le public lors du Congrès international de Sciences planétaires.

« Notre destin n'est pas dans les étoiles mais en nous-mêmes », aurait-il dit en conclusion d'un discours délirant et assez incohérent sur les origines du système de Tau Ceti. « Nous ne voyageons vers l'extérieur que pour effectuer le voyage intérieur. Le danger n'est pas que nous échouions à nous réaliser pleinement mais que nous y réussissions trop bien. »

Les autorités chinoises contestaient la justesse de la traduction.

Selon d'autres articles, des douzaines de fans de base-ball, dans des endroits parfois aussi éloignés que la République Dominicaine, avaient pris contact avec le bureau des Vikings de Vancouver pour raconter des rêves similaires à celui que faisait Arthur Gomez. Appelés pour commenter ce phénomène particulier, des professionnels de l'hygiène mentale de Vancouver et d'autres villes d'Amérique du Nord citèrent des cas semblables confiés par un certain nombre de patients. L'incidence de ces rêves était sans corrélation avec l'âge, le sexe ou l'affiliation sportive des sujets.

Des rumeurs non confirmées faisaient part d'incidents de même nature à Moscou et à Tel-Aviv.

« C'est l'équivalent de cette année des Ovnis, avait déclaré un psychologue social. Ou du jet de pierres sur les pare-brise. Une sorte d'hystérie collective. Ça ne devrait pas tarder à se dissiper.

— Pour moi, ils rêvent du Grand Monstre Vert, suggéra Joe Harris, l'*outfielder* des Red Sox, en faisant allusion au mur d'enceinte du Fenway Park de Boston, qu'on venait de démolir.

— Je me demande si ce ne serait pas une sorte de virus, aurait dit un fonctionnaire resté anonyme du Centre pour le Contrôle et la Prévention des Maladies infectieuses. Mais un virus qui donne des rêves ? J'ai du mal à

imaginer ça. Enfin, même si c'est un virus, ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir. »

À l'autre bout de la pièce, Zoé dormait toujours.

20

Ils ne nous trouvèrent que le mardi, en fin d'après-midi.

J'étais assis dans le fauteuil à regarder le dernier électroencéphalogramme de Zoé quand les agents du gouvernement franchirent la porte. Il y avait des heures que j'étais assis là, et le soleil commençait à descendre derrière l'horizon.

Je me levai lentement, avec raideur.

« Vous venez trop tard, leur annonçai-je.

— Comment ça, trop tard ? répéta le premier agent en fronçant les sourcils.

— Elle est partie. »

L'agent regarda, en ouvrant de grands yeux, Zoé allongée sur le lit. Il traversa la pièce, s'agenouilla près d'elle et l'écouta respirer.

« Que voulez-vous dire ? releva-t-il. Elle dort, c'est tout.

— Je vous dis qu'elle est partie. Regardez, fis-je en lui tendant l'électroencéphalogramme.

— Qu'est-ce que vous voulez que je regarde ? »

Je lui montrai les ondes delta, énormes et lentes.

« Elle ne rêve plus. Elle est passée de l'autre côté. Elle a traversé.

— Ça vous ennuerait de m'expliquer ce que vous racontez ? »

Zoé dormait depuis onze heures du soir, la veille. Et quand je repense à la façon dont elle m'avait serré contre elle juste avant, je crois qu'elle savait. Elle savait qu'elle ne reviendrait pas, et je crois que je le savais aussi.

Elle était passée de l'autre côté vers midi, enfin pour autant que je puisse le savoir. J'étais à côté d'elle, à ce moment-là, mais il m'avait fallu quelques minutes pour constater le changement dans l'électroencéphalogramme. Et après, malgré mes promesses, j'avais essayé de la réveiller. En vain.

« Ils ne vous ont rien dit ? » demandai-je à l'agent.

Il me regarda d'un air parfaitement ahuri.

« Ils ne m'ont rien dit du tout. Juste de la ramener. Et vous avec.

- Moi ? Pourquoi moi ?
— Vous êtes soupçonné d'enlèvement. C'est sûrement des histoires, mais on éclaircira tout ça quand la dame se réveillera.
— Ouais, fis-je. Évidemment. »

21

Ma cellule est assez confortable. Il y a un tapis par terre, une salle de bains attenante, et même un moniteur vidéo. La nourriture est correcte. Question lecture, on me donne à peu près tout ce que je veux. Je ne peux pas me plaindre de la façon dont je suis traité.

On ne m'a pas autorisé à consulter un avocat, mais ce n'est vraiment pas grave. Je ne pense pas devoir jamais répondre des faits qui me sont reprochés. Et même si l'affaire venait devant la justice, je me contenterais de réaffirmer ce que j'ai déjà dit et répété : que je ne pouvais rien lui refuser. Rien du tout, à aucun moment.

Comment aurais-je pu lui refuser quoi que ce soit ?

On ne me laisse pas recevoir de visites. Mais je ne vois pas avec quel personnage de ma vie antérieure je pourrais avoir envie de parler, en dehors peut-être de ma fille. Et elle n'y comprendrait rien pour l'instant. Enfin, il se peut qu'elle ne comprenne que trop bien par la suite.

Ils m'ont emmené voir Zoé une fois, dans une chambre située à un autre étage de ce bâtiment. Peut-être voulaient-ils voir ma réaction. Ou bien peut-être espéraient-ils aussi qu'elle réagirait à ma présence, d'une façon ou d'une autre.

Je n'ai pas demandé à la revoir, et on ne me l'a pas proposé. Elle n'est plus là, de toute façon. Il n'y a plus que sa coquille, sa chrysalide.

Fragile, belle Zoé. Elle nous a donné ce que nous voulions. Elle nous a donné les étoiles. Et davantage. Bien davantage.

J'ai cru comprendre que tous les compagnons de voyage de Zoé l'avaient suivie dans cet état de sommeil dépassé, certains en quelques jours, d'autres au bout de quelques semaines.

Pour l'instant, Zoé n'a pas besoin d'être maintenue artificiellement en vie. Les docteurs s'attendent néanmoins que ce soit bientôt nécessaire.

« Ne perdez pas votre temps, leur ai-je dit. Elle est trop loin. Elle ne reviendra plus jamais. »

Mais je ne doute pas que, le moment venu, ils tenteront héroïquement de maintenir l'illusion de la vie. Je me demande tout de même ce qu'ils feront pour les hordes de rêveurs à venir.

Il n'y en a que quelques-uns, pour l'instant, dans le pays, peut-être un millier dans le monde entier. Mais il y en aura bientôt beaucoup, beaucoup d'autres. Parce que le rêve contamine de plus en plus de gens, et de plus en plus vite.

Les autorités prétendent, naturellement, avoir réussi à contenir l'extension du mal dans des limites restreintes, qu'on trouvera bientôt un remède et que tous les dormeurs finiront par se réveiller. Je ne suis pas sûr que beaucoup de gens croient à ce discours. Mais jusqu'à présent, tout au moins, les manifestations de panique sont remarquablement rares.

Peut-être les rêveurs sont-ils encore relativement peu nombreux. Peut-être les autorités ont-elles réussi à endormir les gens. Mais je crois aussi que beaucoup d'entre eux aiment le rêve, que leur seule envie est de dire adieu à la condition humaine.

Les savants s'efforcent encore, nuit et jour, d'isoler l'origine du problème. J'ai passé je ne sais combien d'heures avec eux, en pure perte. Je leur ai exposé dans tous les détails les données dont je disposais sur le rêve de Zoé, je leur ai montré comment utiliser l'analyseur de rêves sur leurs cobayes. Mais pour l'instant, rien n'est très clair.

« Ce n'est pas un virus, m'a confié le directeur des recherches. Nous sommes au moins sûrs de ça. Dans bien des cas, nous n'avons pu retrouver trace de contact physique ni avec Zoé Jensen ni avec aucun des rêveurs consécutifs.

— Alors comment le rêve se transmet-il ?

— Nous pensons que c'est une sorte de phénomène de résonance, répondit le chercheur, l'air mal à l'aise. Il y a quelques jours, je n'aurais pas cru ça possible.

— De résonance ?

— Zoé Jensen a transmis son rêve à d'autres rêveurs. Et ainsi de suite.

— Alors pourquoi tout le monde ne rêve-t-il pas ? »

C'était la question à un million de dollars. L'inoculation du rêve se fait de façon erratique, sans logique aucune. Arthur Gomez a été contaminé, mais pas les autres membres de son équipe. Un spectateur qui assistait au match dans les places découvertes l'a attrapé, mais pas un qui se trouvait juste derrière la plaque de but.

« Si c'est un phénomène de résonance, reprit le chercheur, nous pouvons écarter tous les procédés classiques de dépistage des épidémies. Il ne faut plus penser en termes de proximité mais de contact psychique ou quelque chose dans ce genre-là. Peut-être ces rêveurs ont-ils des antennes psychologiques très sensibles qui les rendent plus réceptifs.

— Alors les gens qui seraient moins sensibles seraient plus à l'abri ?

— Pour l'instant en tout cas.

— Comment ça, pour l'instant ?

— Ce serait un phénomène ondulatoire, dit-il. D'après nos constatations, ce rêve se propagerait par vagues, chacune se nourrissant de la précédente, et plus puissante que celle d'avant. Au fur et à mesure que le nombre de rêveurs augmentera, la résonance s'amplifiera. Et plus le signal prendra de force, plus nombreux seront les gens qui entreront en vibration harmonique.

— Jusqu'où cela ira-t-il ? »

Le chercheur se rembrunit.

« Pour l'instant, ça évolue selon une progression mathématique. Nous ne voyons pas de limites au phénomène.

— Vous voulez dire que tout le monde va faire le rêve ?

— Nous ne le savons pas encore, mais c'est possible, en effet.

— Et tout le monde va traverser le mur ? »

Il y eut un bref silence. J'imaginai un monde plein de rêveurs. Et le chercheur aussi, sans nul doute.

« Nous ne le savons pas non plus », répondit-il enfin, mais son expression laissait peu de place à l'espoir.

Je ne saurai probablement jamais quelle part de vérité comportent ces conjectures. Je pense que j'aurai moi-même échappé à la condition humaine depuis longtemps avant qu'on la connaisse.

« Vous croyez que Zoé avait raison ? demandai-je. Vous pensez que c'est une forme de vie étrangère qui est derrière tout ça ?

— Nous n'avons pas exclu cette hypothèse. Nous n'avons rien exclu. Mais s'il y avait des extraterrestres sur le Monde de Foster, pourquoi nous auraient-ils fait un coup pareil ?

— Je n'en sais rien, répondis-je. Ils pensaient peut-être nous faire un cadeau. »

Cette nuit, j'ai encore rêvé du mur, le mur vert, dressé sur la plaine rocheuse, légèrement chatoyant dans les ténèbres.

Des étincelles de lumière dansaient autour de moi. Elles effleuraient ma peau, et j'éprouvais des picotements délicieux. Elles se posèrent sur mes oreilles, et j'entendis un joli bourdonnement fantomatique.

L'une des lumières était Zoé. Ce ne sera plus long, maintenant. D'ici peu, je vais traverser le mur, comme tant d'autres avant moi. D'ici peu, je rejoindrai Zoé de l'autre côté.

Titre original :

In Dreams

Traduit par Dominique Haas

OceanofPDF.com

MORTS SUR LE NIL : Connie Willis (1993)

Chapitre 1 : Préparation au voyage – Ce qu'il convient d'emporter

« "Les anciens Égyptiens croyaient que les morts résidaient dans une contrée s'étendant à l'ouest..." », lit Zoé.

L'avion fait un écart.

« "... Un pays vers lequel devait se rendre l'âme du défunt." »

Nous sommes dans un appareil à destination de l'Égypte. Le vol est si mouvementé que les hôtesse terrifiées se sont sanglées dans les fauteuils inoccupés les plus proches. Les membres de notre petit groupe ont, quant à eux, sombré dans un mutisme nerveux et regardent par les hublots. À l'exception de Zoé qui lit à haute voix un livre, dans la travée voisine.

Le livre en question s'intitule *L'Égypte sans problème* et j'ignore qui en est l'auteur. Dans la poche du dossier qu'elle a devant elle, Zoé a fourré *Le Caire* de Fodor ainsi que le *Guide touristique des antiquités égyptiennes* de Cooke, et elle a une demi-douzaine d'autres ouvrages de référence dans ses bagages. Sans mentionner *La Grèce pour 35 \$ par jour* de Frommer, un *Guide de l'Autriche* et les trois ou quatre cents autres bouquins dont elle nous a infligé la lecture depuis notre départ. Je m'amuse à penser que c'est à cause de leur poids que l'avion penche sur le côté et nous fera sous peu plonger vers un trépas prématuré.

« "On plaçait dans sa tombe de la nourriture » des meubles et des armes" lit Zoé. "En tant que pro..." » L'appareil effectue un piqué latéral. « "... visions pour le voyage." » L'écart suivant est si violent qu'elle manque lâcher son guide, mais elle n'en saute pas une seule ligne pour autant.

« "Lors de son ouverture, le tombeau de Toutânkhamon contenait des coffres pleins de vêtements, des cruches de vin, une barque d'or et une paire de sandales que le pharaon décédé enfilerait pour fouler les sables du pays des morts." »

Neil, mon mari, se penche sur moi afin de regarder par le hublot. Il n'y a rien à voir. Le ciel est limpide et dégagé, et nous survolons une mer d'huile.

« "Arrivé dans l'Au-delà, le défunt était jugé par Anubis, un dieu à tête de chacal", lit Zoé. "Et son âme était pesée sur une balance d'or." »

Je suis la seule à l'écouter. Lissa murmure quelque chose à Neil et leurs mains s'effleurent sur l'accotoir. De l'autre côté de l'allée centrale, le mari de Zoé dort près de sa femme et de *L'Égypte sans problème*. Celui de Lissa surveille l'extérieur tout en essayant de ne pas renverser sa boisson. « Est-ce que ça va ? »

C'est Neil qui a posé cette question à Lissa, avec sollicitude.

« Partir en compagnie de deux autres couples sera formidable », m'a-t-il affirmé lorsque lui est venue l'idée d'aller avec eux en Europe. « Lissa et son mari sont pleins d'humour et Zoé est un vrai puits de science. Nous pourrions nous passer d'un guide. »

Il a vu juste. Zoé nous conduit de pays en pays et se charge de nous tenir informés de toutes les anecdotes historiques et des cours du change. Au Louvre, un touriste français lui a demandé dans quelle salle était exposée Mona Lisa. Ce qui l'a transportée de joie.

« Il croyait que vous faisiez une visite organisée ! s'est-elle exclamée. Vous imaginez ça ? »

Aisément.

« "Avant qu'Anubis ne rende son verdict, le défunt devait réciter sa confession", lit Zoé. "Ou, plus exactement, la liste des fautes qu'il n'avait pas à se reprocher. Par exemple : Je n'ai pas braconné les oiseaux des dieux, je n'ai pas menti, je n'ai pas commis d'adultère." »

Neil tapote la main de Lissa et se penche vers moi.

« Lissa ne pourrait pas prendre ta place ? » me murmure-t-il.

Il me vient à l'esprit qu'elle l'a déjà fait.

« Désolée, dis-je en désignant le panneau lumineux niché sous le plafond. Nous devons garder nos ceintures.

Il la dévisage, rongé par l'inquiétude.

« Elle a des nausées. »

J'aimerais lui répondre : « Moi aussi. » Mais je crains que m'inciter à aborder le sujet ne soit le but de ce voyage.

« D'accord. »

Je déboucle ma ceinture et me lève. Pendant qu'elle se glisse devant mon mari, l'avion fait une autre embardée et elle tombe dans ses bras. Il la soutient. Leurs regards se trouvent et restent rivés.

« "Je n'ai rien pris qui appartenait à un tiers", lit Zoé. "Je n'ai tué personne." »

Je ne peux le supporter plus longtemps. Je tends la main vers mon sac, toujours glissé sous le siège du hublot, et j'en sors un exemplaire de *Mort sur le Nil* d'Agatha Christie acheté à Athènes.

« La mort est la même partout, m'a dit le mari de Zoé quand je suis rentrée à l'hôtel.

— Quoi ? »

Il a désigné le livre de poche en souriant, comme s'il venait de faire une excellente plaisanterie.

« Je parle de ton roman. De son titre. Il n'y a aucune différence entre crever sur le Nil ou ailleurs.

— Autrement dit ?

— "Les anciens Égyptiens croyaient que l'Au-delà était plus ou moins semblable à ce monde", est intervenue Zoé qui avait trouvé *L'Égypte sans problème* dans la même librairie. "Le royaume des morts était gouverné par Anubis, qui décidait du sort des défunts. Le paradis, l'enfer et le Jugement dernier sont des adaptations modernisées de ces concepts," »

Son coup d'envoi à la lecture de *L'Égypte sans problème* a mis un terme à notre conversation. Et je ne sais toujours pas ce que son mari pense du trépas, qu'il survienne sur le Nil ou en tout autre endroit.

J'ouvre *Mort sur le Nil* et entame le premier chapitre en me disant qu'Hercule Poirot connaît peut-être la réponse. Cependant, il y a trop de turbulences et j'ai aussitôt des nausées. Après une demi-page et trois trous d'air supplémentaires, je range le livre dans la poche du siège, ferme les paupières et pense à commettre un assassinat. Les conditions sont celles d'un roman d'Agatha Christie. Elle regroupe systématiquement ses personnages dans un manoir ou sur une île. Dans *Mort sur le Nil*, ils sont à bord d'un bateau qui suit le fleuve, mais un avion est un cadre encore plus idéal. Nous sommes seuls, si on excepte le personnel navigant et un troupeau de touristes japonais qui ne doivent pas parler anglais. Dans le cas contraire, ils se seraient réunis autour de Zoé pour lui demander où se trouve le Sphinx.

L'appareil se stabilise et je rouvre les yeux. Je tends la main vers mon livre. Lissa me l'a subtilisé.

Elle l'a ouvert, sans le lire pour autant. Elle m'observe et attend un commentaire. Neil est visiblement tendu.

« Tu l'as terminé, pas vrai ? fait-elle en souriant. Tu l'as rangé. »

Tous les protagonistes des romans d'Agatha Christie ont un mobile pour commettre le crime. Le mari de Lissa n'a cessé de boire depuis notre séjour à Paris et celui de Zoé ne peut jamais terminer une seule phrase. Les policiers penseraient qu'il a craqué, ou qu'il a voulu éliminer Zoé et tué Lissa par erreur. Et il n'y a pas dans notre groupe un Hercule Poirot qui pourrait fournir une explication à tous les détails troublants, résoudre le mystère et leur désigner le coupable.

L'avion fait un piqué si brusque que Zoé lâche son guide. L'appareil perd au moins quinze cents mètres d'altitude. Le livre de Zoé a glissé sur le plancher et elle tente de l'atteindre du bout du pied. Elle échoue et lève les yeux sur le panneau lumineux. Elle doit espérer qu'il l'autorisera à déboucler sa ceinture pour le récupérer.

Pas après un pareil trou d'air, pensé-je. Pour me contredire, j'entends un tintement et le voyant s'éteint.

Le mari de Lissa réclame une boisson aux hôteses. Elles ont battu en retraite vers l'arrière de l'appareil, livides et effrayées. Elles semblaient redouter que les turbulences ne reprennent avant qu'elles n'aient atteint ce havre de sécurité. L'appel réveille le mari de Zoé, qui se rendort immédiatement. Sa femme ramasse *L'Égypte sans problème*, nous lit quelques autres faits captivants puis le pose sur son fauteuil et se dirige à son tour vers la queue de l'avion.

Intriguée par l'incident, je m'étire au-dessus de Neil pour regarder à l'extérieur. Je ne vois rien. Nous traversons une nappe de blancheur.

Lissa se masse le crâne.

« J'ai heurté le hublot, dit-elle à Neil. Est-ce que ça saigne ? »

Il se penche vers elle et examine son cuir chevelu.

Je déboucle ma ceinture et vais moi aussi vers les toilettes. Elles sont occupées et Zoé s'est perchée sur l'accoudoir d'un siège qui borde l'allée. Elle met l'attente à profit pour étaler son savoir devant le groupe de touristes japonais.

« La monnaie locale est la livre égyptienne, qui se divise en cent piastres. »

Je me rassieds.

Neil pétrit la tempe de Lissa, avec douceur.

« Ça va mieux ? » s'enquiert-il.

Je m'incline vers l'autre rangée de sièges et prends le guide de Zoé. Il est ouvert au début d'un chapitre intitulé « À voir absolument » et les

Pyramides Figurent en tête de la liste.

« Gizeh : Pyramides de. Rive ouest du Nil, 9 mi (15 km) au s.-o. du Caire. Accès par taxi, car, voitures de location. Entrée : 3 £. Notre appréciation : leur visite est incontournable, mais apprêtez-vous à une déception. Elles ne sont pas telles que vous l'imaginez, la circulation est épouvantable et la vue complètement gâchée par les hordes de touristes, les buvettes et les baraques des vendeurs de souvenirs. Ouvert tous les jours. »

Je me demande comment Zoé peut lire ça. Je tourne la page afin d'apprendre quels vestiges de l'Antiquité sont « à voir absolument » en deuxième lieu. C'est la tombe de Toutânkhamon, qui n'a pas non plus enthousiasmé l'auteur de ce guide. « Toutânkhamon : Tombeau de la Vallée des Rois, Louxor, 400 mi (668 km) au sud du Caire. Trois salles banales. Fresques murales sans grand intérêt. »

Ce descriptif est complété par un plan représentant une sorte de passage (d'ailleurs appelé Passage) et les trois salles banales respectivement baptisées : Antichambre, Chambre funéraire et Salle du Jugement. Il y a aussi une pièce dite de réserve que l'auteur de *L'Égypte sans problème* n'a pas jugé utile de mentionner.

Je referme le livre et le remets sur le siège de Zoé. Son mari dort toujours. Celui de Lissa me lorgne par-dessus son dossier.

« Où ont disparu les hôtesse ? demande-t-il. J'ai soif.

— Tu es certain que ça ne saigne pas ? Je sens que j'ai une bosse, dit sa femme à mon mari. Tu crois que j'ai un traumatisme crânien ?

— Non », lui affirme Neil avant de refermer délicatement les doigts sur son menton pour faire pivoter son visage vers le sien. « Tes pupilles ne sont pas dilatées. »

Il en profite pour plonger le regard dans les profondeurs de ses yeux.

« Hôtesse ! crie le mari de Lissa. En quelle langue faut-il réclamer à boire, ici ? »

Zoé revient, ivre de joie.

« Ils m'ont prise pour votre guide ! » annonce-t-elle fièrement.

Elle se rassied et boucle sa ceinture.

« Ils m'ont même demandé s'ils ne pouvaient pas se joindre à notre groupe. »

Elle rouvre son livre.

« "Le royaume des morts était peuplé de monstres et de demi-dieux ayant la forme de crocodiles, de babouins et de serpents. Ils tentaient de

détruire l'âme du défunt avant qu'il n'ait atteint la Salle du Jugement." »

Neil me touche la main.

« Tu n'aurais pas de l'aspirine ? Lissa a mal à la tête. »

Je fouille dans mon sac et il se lève pour aller lui chercher un verre d'eau.

« Il est si attentionné, me susurre Lissa, les yeux brillants.

— "Afin de le protéger contre ces monstres et ces demi-dieux, on lui remettait *Le Livre des Morts*", continue Zoé. "Cet ouvrage, dont le titre serait plus justement traduit par *Le Guide de ce qu'il y a dans l'Au-delà*, était un recueil d'informations se reportant au voyage et aux sortilèges destinés à repousser les êtres malfaisants." »

Je me demande comment je vais pouvoir résister jusqu'à notre retour aux États-Unis sans charmes ni amulettes. Après six jours en Égypte puis trois en Israël, j'aurai à endurer les quinze heures d'inactivité forcée du vol transatlantique. Surveiller Lissa et Neil et écouter Zoé seront mes seules occupations.

Une idée amusante me traverse l'esprit et je l'exprime à haute voix :

« Et si nous n'allions pas au Caire ? Et si nous étions morts ? »

Zoé lève les yeux de son guide, irritée. Je m'empresse d'ajouter :

« Les terroristes ont fait sauter de nombreux avions, ces derniers temps, et nous sommes au Moyen-Orient. Qui nous dit que ce que nous avons pris pour un trou d'air n'était pas l'explosion d'une bombe ? Qui prouve que nous n'avons pas été déchiquetés en menus morceaux qui tombent dans la mer Égée ?

— La Méditerranée, me reprend-elle. Nous avons déjà survolé la Crète.

— Comment le sais-tu ? Regarde par le hublot. »

Je désigne la nappe de blancheur, au-delà de Lissa.

« On ne voit pas les flots. Nous pourrions être n'importe où. Ou nulle part. »

Neil revient avec de l'eau. Il tend le verre et mon aspirine à Lissa.

« Des spécialistes s'assurent qu'il n'y a pas d'engins explosifs à bord, non ? lui demande-t-elle. N'ont-ils pas des détecteurs de métaux et d'autres appareils de ce genre ?

— J'ai vu un vieux film où tous les personnages sont décédés et ne s'en doutent même pas, dis-je. Ça se passe à bord d'un navire et ils croient voguer vers l'Amérique. Le brouillard est si dense qu'il leur dissimule l'océan. »

Lissa lorgne l'extérieur, angoissée.

« Le bateau n'a rien de particulier mais ils relèvent des détails qui les intriguent. Il n'y a à bord qu'une poignée de passagers et pas un seul membre d'équipage.

— Hôtesse ! Je veux un autre ouzo. »

Le cri du mari de Lissa a réveillé le mari de Zoé. Il regarde sa femme en cillant. Constater qu'elle a cessé de lire son guide le déconcerte.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demande-t-il.

Et je lui annonce :

« Nous sommes tous morts, victimes de terroristes arabes. Nous croyons aller au Caire mais notre destination est le paradis. Ou l'enfer. »

Toujours penchée vers le hublot. Lissa déclare :

« Le brouillard est si dense que je ne vois plus l'aile. »

Elle se tourne vers Neil, terrifiée.

« Et si elle s'était détachée ?

— Nous traversons simplement un nuage, la rassure-t-il. Nous devons entamer notre descente vers Le Caire.

— Le ciel était dégagé, quand nous avons brusquement pénétré dans cette nappe de blancheur, intervient-je. Comme nous, les passagers du transatlantique étaient intrigués par la brume et par le fait que ce navire n'avait pas de feux de position ni d'équipage. »

Je souris à Lissa.

« As-tu remarqué que les turbulences se sont interrompues juste après ce trou d'air ? Et pourquoi... »

Une hôtesse sort du cockpit et se dirige vers nous. Tous poussent un soupir de soulagement et Zoé rouvre son guide. Elle le feuillette, à la recherche de nouvelles informations captivantes.

« Qui a réclamé un ouzo ? s'enquiert Thôtesse.

— Moi, répond le mari de Lissa en levant la main.

— Dans combien de temps serons-nous en Égypte ? »

Elle repart sans me fournir le renseignement demandé. Je déboucle ma ceinture et la suis.

« Quand arriverons-nous au Caire ? »

Elle me gratifie d'un sourire, mais elle est toujours aussi blême et effrayée.

« Voulez-vous une boisson, madame ? Ouzo ? Café ?

— Pourquoi n'y a-t-il plus de turbulences ? Quand nous poserons-nous ?

— Vous devez retourner vous asseoir, dit-elle en me désignant le panneau lumineux. Nous entamons notre descente et nous serons à destination dans une vingtaine de minutes. »

Elle se penche vers les touristes japonais et leur dit de redresser le dossier de leurs fauteuils.

« Quelle destination ? Notre descente vers où ? Nous n'allons pas encore nous poser. L'ordre de boucler nos ceintures n'a pas été donné. »

Au même instant, le signal s'allume en tintant.

Je regagne ma place. Le mari de Zoé s'est déjà rendormi. Zoé nous lit à haute voix un autre extrait de *L'Égypte sans problème*,

« "Il convient impérativement de s'équiper en prévision de tout voyage en Égypte. Une carte et divers plans sont indispensables, ainsi qu'une lampe de poche fort utile pour visiter de nombreux sites." »

Lissa a sorti son sac de sous le siège. Elle y fourre mon *Mort sur le Nil* et y puise ses lunettes de soleil. Je regarde derrière l'épaisse vitre la blancheur qui a englouti l'aile. Je devrais discerner les feux de position même dans un pareil brouillard. Les passagers du navire n'ont pas immédiatement compris qu'ils étaient morts. C'est une accumulation de petits détails qui les a incités à s'interroger.

« "S'assurer les services d'un guide autochtone est également conseillé" », lit Zoé.

J'ai voulu effrayer Lissa et j'ai seulement réussi à me terroriser. Nous entamons notre descente et nous traversons un nuage, me dis-je. Tout est absolument normal.

Car nous arrivons au Caire.

Chapitre II : À l'aéroport

« C'est donc ça. Le Caire ? » demande le mari de Zoé en regardant de tous côtés.

L'avion s'est immobilisé à l'extrémité de la piste et nous avons débarqué sur l'asphalte en empruntant un escalier mobile.

Les touristes japonais prennent leurs sacs et leurs appareils photo en bandoulière puis se dirigent vers un bâtiment bas cerné de palmiers, loin à l'est.

Nous n'avons pas de bagages à main. Étant donné que les livres de Zoé sont si nombreux qu'ils ne peuvent voyager que dans la soute et qu'il faut à

chaque escale attendre de les récupérer, nous faisons tout enregistrer. Lors de tous nos embarquements je suis convaincue qu'ils partiront pour Tokyo ou s'évaporeront dans les airs, mais je me félicite pour une fois de ne pas avoir à les charrier jusqu'au terminal. Il semble à plusieurs kilomètres, et les Japonais ralentissent déjà le pas.

Zoé consulte son guide. Nous restons autour d'elle, impatients. Lissa a trébuché en descendant l'escalier et elle s'appuie contre Neil,

« Tu ne t'es pas foulé la cheville, au moins ? » lui demande-t-il, inquiet.

Les chaussures à talons hauts des hôtesse claquent sur les marches de métal. Elles tiennent des malles bleu marine et sont toujours aussi nerveuses. Arrivées sur la piste, elles déplient un petit chariot et y sanglent leurs bagages avant de suivre les Japonais. Elles s'arrêtent après quelques pas et l'une d'elles retire sa veste et la pose sur le chariot. Elles repartent d'un pas rapide.

La température est moins pénible que je ne l'aurais cru mais le bâtiment miroite dans l'air surchauffé. Je ne vois nulle part les nuages que nous avons traversés, seulement une légère brume blanchâtre qui filtre la clarté du soleil. Nous fermons les yeux à demi. Lissa lâche le bras de Neil pour sortir de son sac ses lunettes noires.

« Qu'est-ce qu'ils boivent, ici ? veut savoir le mari de Zoé en lorgnant *L'Égypte sans problème* par-dessus l'épaule de sa femme. J'ai soif.

— La boisson locale est le zibib, explique-t-elle. Une sorte d'ouzo. »

Elle lève les yeux de son bouquin.

« Je vous propose d'aller jeter un coup d'œil aux Pyramides. »

Le guide a encore frappé. Je lui demande :

« Tu ne crois que nous devrions faire les choses dans l'ordre ? Commencer par nous plier aux formalités de débarquement et récupérer nos bagages ?

— Et trouver où on sert du... comment as-tu dit ? Zibab ? surenchérit le mari de Lissa.

— Non, insiste Zoé. Je vous conseille d'aller voir les Pyramides tout de suite. Attendre nos valises et franchir les douanes prendra au moins une heure, et nos bagages nous encombreront. Nous devons passer les déposer à l'hôtel, et entre-temps les touristes auront envahi les lieux. Non, il faut aller là-bas sans tarder. »

Elle désigne le terminal.

« Nous serons revenus de Gizeh avant que les Japonais n'en ressortent. »

Elle se détourne et s'éloigne dans la direction opposée. Les autres lui emboîtent le pas, dociles.

Je lorgne le bâtiment par-dessus mon épaule. Les hôtesse ont dépassé les touristes et atteindront sous peu les palmiers.

« Tu vas du mauvais côté, dis-je à Zoé. Les taxis sont garés devant l'aéroport. »

Zoé s'arrête.

« Les taxis ? Pour quoi faire ? Les Pyramides sont tout près d'ici. À moins d'un quart d'heure de marche.

— Un quart d'heure ? Gizeh est à quinze kilomètres à l'ouest du Caire. Et il faut traverser le Nil, pour y arriver.

— Ne sois pas stupide, rétorque-t-elle. Elles sont là. »

Elle tend le doigt droit devant elle et je vois les Pyramides juste au-delà des pistes, si proches que la chaleur ne les fait même pas miroiter.

Chapitre III : Se déplacer à l'intérieur du pays

Quinze minutes se sont écoulées et nous n'avons pas encore atteint notre but. Il est plus éloigné que nous ne l'avons cru et nos pieds s'enfoncent dans le sable. Il nous ralentit et nous devons faire des haltes fréquentes pour permettre à Lissa de retirer ses sandales et de les secouer en s'appuyant sur Neil.

« Nous aurions dû prendre un taxi », grommelle le mari de Zoé.

Mais il n'y a aucune route et nous ne voyons ni les buvettes ni les vendeurs de souvenirs dont s'est plaint l'auteur du guide, seulement une étendue de sable régulière, un ciel blanc sans nuages et dans le lointain les trois pyramides jaunes alignées.

« "La plus grande est celle de Chéops, construite en 2690 avant J.-C.", lit Zoé sans ralentir le pas. "Les travaux ont duré trente ans."

— Nous aurions dû emprunter un moyen de locomotion, insisté-je.

— "Elle a été érigée sur la rive ouest du Nil, où les anciens Égyptiens croyaient que se trouvait le royaume des morts." »

Je discerne un semblant de mouvement devant nous et m'arrête. Je lève la main en visière au-dessus des yeux pour mieux voir. J'ai espéré un moment qu'il s'agissait d'un vendeur de souvenirs, mais il n'y a plus rien.

Nous repartons.

La silhouette réapparaît, et cette fois je la vois courir. Elle est voûtée et ses mains effleurent le sol. Elle passe derrière la pyramide centrale.

« J'ai vu quelque chose, dis-je en rattrapant Zoé. Un animal. On aurait dit un babouin. »

Elle feuillette son guide puis répond :

« Des singes. Ils rôdent aux alentours de Gizeh. Ils mendient de la nourriture aux touristes.

— Il n'y a *pas* de touristes.

— Je sais, fait-elle gaiement. N'ai-je pas dit que nous éviterions la ruée ?

— Il faut se soumettre aux formalités douanières, même en Égypte. Il doit être interdit de sortir comme ça de l'aéroport.

— La pyramide de gauche est celle de Kephren, construite en 2650 avant J.-C.

— En dépit de tous les indices, les personnages de ce film refusaient d'admettre qu'ils étaient décédés, dis-je. Et Gizeh est à quinze kilomètres du Caire.

— De quoi parles-tu ? » fait Neil.

Lissa s'est encore arrêtée et se colle contre lui. En équilibre sur un pied, elle secoue sa sandale.

« Du bouquin de Lissa, *Mort sur le Nil* ?

— D'un film. Les protagonistes étaient à bord d'un navire et avaient tous cessé de vivre.

— Nous l'avons vu, pas vrai ? dit le mari de Zoé. Il y avait Mia Farrow, et Bette Davis. Et ce détective... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Hercule Poirot, lui répond sa femme. Le rôle était tenu par Peter Ustinov. "Les Pyramides sont ouvertes chaque jour au public de huit à dix-sept heures. Le soir, spectacle en *Son et Lumière* avec narration en anglais et en japonais."

— Les anomalies étaient nombreuses, dis-je. Et ils ne les ont pas relevées.

— Je n'aime pas Agatha Christie, nous déclare Lissa. C'est toujours la même chose. Un meurtre est commis et il faut découvrir qui a tué qui. Je n'y comprends jamais rien. Tous ces gens qui prennent le train ensemble...

— Tu parles du *Crime de l'Orient-Express*, dit Neil. Je l'ai vu.

— C'est celui où ils se font tous descendre les uns après les autres ? demande le mari de Lissa.

— Je l'ai également vu, intervient le mari de Zoé. Si vous voulez mon avis, ces imbéciles n'ont que ce qu'ils méritent. Qu'est-ce qui leur prend de partir chacun de leur côté quand il saute aux yeux qu'ils devraient rester regroupés ?

— Gizeh est à quinze kilomètres du Caire, fais-je remarquer. Il faut prendre un taxi pour y aller.

— Peter Ustinov y jouait aussi, non ? fait Neil. Dans cette histoire de train.

— Non, lui rétorque le mari de Zoé. C'est l'autre. Comment s'appelle-t-il ?

— Albert Finney », dit Zoé.

Chapitre IV : À voir absolument

L'accès aux Pyramides est interdit au public. À cinquante yards (45,7 m) de la base de Chéops, une chaîne nous barre le passage. Une pancarte en métal s'y balance et annonce « Fermé » en anglais et en japonais.

Et je cite :

« "Apprêtez-vous à une déception."

— N'as-tu pas dit qu'elles étaient toujours ouvertes ? demande Lissa à Zoé, en secouant ses sandales.

— C'est sans doute un jour férié, déclare Zoé en feuilletant le guide. J'ai trouvé ! "Fêtes égyptiennes" : Les sites archéologiques sont clos en mars, à l'occasion du ramadan. Les vendredis, fermeture de onze à treize heures. »

Nous ne sommes ni en mars ni un vendredi, et il est quoi qu'il en soit plus de treize heures. L'ombre de Chéops nous couvre. Je lève les yeux pour essayer de situer le soleil derrière la masse de pierre et je remarque un mouvement dans ses hauteurs. Ce qui s'y déplace est trop gros pour être un singe.

« Alors, que fait-on à présent ? souhaite savoir le mari de Zoé.

— Nous pourrions aller voir le Sphinx, propose-t-elle en rouvrant son guide. Ou attendre le début du spectacle *Son et Lumière*. »

Je m'imagine ce lieu dans l'obscurité et réponds :

« Non.

— Qui nous prouve qu'ils ne font pas relâche ? » demande Lissa.

Zoé consulte son livre.

« Il y a deux séances quotidiennes, à dix-neuf heures trente et vingt et une heures.

— Tu as également affirmé que les Pyramides étaient constamment accessibles au public. Nous devrions retourner à l'aéroport et récupérer nos bagages. Il faut que je change de chaussures.

— Je suggère d'aller à l'hôtel, lance le mari de Lissa. Je boirais bien quelque chose.

— Allons voir la tombe de Toutânkhamon, propose Zoé. Elle est constamment ouverte, même les jours fériés. »

Elle lève les yeux sur nous avec espoir.

« La tombe de Toutânkhamon ? dis-je. C'est dans la Vallée des Rois.

— Exact, confirme-t-elle avant de lire : "Découverte intacte en 1922 par Howard Carter, elle contenait..." »

Tout ce qui serait nécessaire au défunt pour voyager jusqu'au royaume des morts, me dis-je. Sandales, vêtements et *L'Égypte sans problème*.

« Je préférerais prendre un rafraîchissement, déclare le mari de Lissa.

— Et moi, faire une sieste, avoue le mari de Zoé. Allez-y, nous nous retrouverons à l'hôtel.

— Nous séparer n'est pas une bonne idée, dis-je. Il faut rester ensemble.

— Les touristes auront envahi la vallée, si nous attendons, nous avertit Zoé. J'y vais tout de suite. Tu m'accompagnes ? »

Elle s'est adressée à Lissa, qui porte sur Neil un regard implorant.

« Je ne crois pas que je pourrai marcher jusque-là. Ma cheville me fait souffrir. »

Neil se tourne vers Zoé, désespéré.

« Nous ferions mieux de renoncer.

— Et toi ? me demande le mari de Zoé. Tu restes avec ma femme ou avec nous ?

— À Athènes, tu as dit que la mort était la même partout et je t'ai demandé de préciser le fond de ta pensée. Zoé est intervenue à cet instant et tu n'as pas pu me fournir une réponse. Qu'allais-tu ajouter ?

— J'ai oublié », marmonne-t-il en lorgnant son épouse.

Sans doute espère-t-il qu'elle l'interrompra de nouveau, mais elle s'est replongée dans la lecture de son guide.

« Tu as dit : "La mort est la même partout." Et j'ai rétorqué : "Autrement dit ?" Selon toi, à quoi ressemble la mort ?

— Je ne sais pas... Je suppose qu'elle est inattendue. Et déplaisante. »

Un rire nerveux le secoue.

« Si nous voulons aller à l'hôtel, nous ne devons pas perdre de temps. Qui vient avec nous ? »

J'y réfléchis et m'imagine assise au bar, sous les ventilateurs et les palmiers, à siroter du zibib en attendant les autres. C'est ce qu'ont fait les passagers du navire. Et, en dépit ou à cause de Lissa, je souhaite rester auprès de Neil.

Je scrute le désert et n'aperçois ni Le Caire ni le terminal. J'entrevois dans le lointain un mouvement rapide, sans doute un animal qui court.

Je secoue la tête.

« Je veux visiter la tombe de Toutânkhamon. »

Je vais vers Neil.

« Je pense que nous devrions suivre Zoé, lui dis-je en posant la main sur son bras. Après tout, elle est notre guide. »

Il nous dévisage à tour de rôle. Lissa et moi.

« Je ne sais pas... »

— Rentrez à l'hôtel tous les trois », dis-je à Lissa.

Et je fais un geste de la main qui englobe son mari et celui de Zoé.

« Zoé, Neil et moi, nous vous y rejoindrons ensuite. »

Neil s'écarte de Lissa.

« Tu peux y aller seule avec Zoé, me murmure-t-il.

— Il faut demeurer regroupés. Nous risquons de ne pas nous retrouver.

— Pourquoi tiens-tu à accompagner Zoé, d'ailleurs ? insiste Neil. Ne m'as-tu pas dit que tu avais horreur d'être menée par le bout du nez ? »

J'ai envie de lui répondre : « Parce que c'est elle qui détient le livre. » Mais Lissa s'est rapprochée et nous observe, et ses yeux doivent briller derrière ses lunettes noires.

« Je rêve depuis longtemps de visiter un tombeau.

— Toutânkhamon ? fait Lissa. Le pharaon avec le trésor, les colliers, le sarcophage en or massif et le reste ? »

Elle prend Neil par le bras.

« J'ai toujours désiré voir ça.

— D'accord, accepte-t-il, soulagé. Nous irons avec toi, Zoé. »

Cette dernière regarde son époux, dans l'expectative.

« Pas moi, refuse-t-il. On se retrouvera au bar.

— Nous vous commanderons des boissons », promet le mari de Lissa.

Ils nous saluent de la main et s'éloignent d'un pas décidé, comme s'ils savaient où ils vont alors que Zoé ne leur a même pas précisé quel est notre hôtel.

« "La Vallée des Rois s'ouvre dans des collines à l'ouest de Louxor" », lit-elle.

Et elle repart dans le désert, comme à l'aéroport. Nous la suivons.

J'attends que Lissa ait une chaussure pleine de sable et qu'elle s'arrête pour murmurer à Zoé :

« Tu oublies un détail.

— Hum ? » fait-elle.

Et elle consulte la table des matières de *L'Égypte sans problème*.

« C'est à près de sept cents kilomètres. Il est impossible d'y aller sans moyen de transport. »

Elle trouve la page qu'elle a cherchée.

« Naturellement. Nous remonterons le fleuve en bateau. »

Elle tend le doigt et je vois le Nil au-delà d'une touffe de roseaux.

La proue d'une embarcation en dépasse et je crains qu'elle ne soit en or, mais ce n'est qu'un navire de croisière. Obtenir la confirmation qu'on ne peut atteindre la Vallée des Rois à pied me soulage à tel point que je ne reconnais le bateau qu'une fois à son bord, lorsque je suis sous le taud à côté de la roue à aubes. C'est le vapeur de *Mort sur le Nil*.

Chapitre V : Croisières, excursions et visites guidées

Lissa a le mal de mer. Neil lui propose de l'accompagner au pont inférieur et la voir secouer la tête m'étonne. Je m'attendais à ce qu'elle accepte.

« J'ai mal à la cheville », se plaint-elle.

Et elle s'affale dans un des transats. Neil s'agenouille pour examiner une ecchymose aussi minuscule qu'une piastre.

« Est-elle enflée ? » veut-elle savoir.

Elle est absolument normale, mais il retire sa sandale et masse tendrement son pied. Lissa ferme les yeux et se rallonge en soupirant.

Je laisse vagabonder mon imagination et me dis que le mari de Lissa n'a pas pu supporter plus longtemps leur manège et qu'il nous a tous assassinés avant de se suicider.

« Nous voici à bord d'un navire, dis-je. Comme les morts de ce film.

— Ce n'est pas un transatlantique, fait remarquer Zoé. "Une croisière sur le Nil est le moyen le plus agréable de visiter l'Égypte, et un des plus économiques. Il n'en coûte que de 180 à 360 \$ par personne pour quatre jours." »

Si ce n'était pas le mari de Zoé qui avait finalement décidé de la réduire au silence afin de pouvoir terminer tranquillement ses phrases. Auquel cas, il avait dû éliminer les autres membres de notre groupe pour ne pas courir le risque d'être dénoncé.

« Nous sommes seuls à bord, leur dis-je. Comme eux.

— À quelle distance se trouve la Vallée des Rois ? veut savoir Lissa.

— "Trois miles et demi (5 km) à l'ouest de Louxor", lit Zoé. "Une ville située à six cent soixante-huit kilomètres au sud du Caire."

— Si nous en avons pour longtemps, je peux commencer ce bouquin », dit Lissa.

Elle remonte ses lunettes noires sur son front.

« Neil, passe-moi mon sac. »

Il y pêche *Mort sur le Nil* et le lui tend. Elle le feuillette un moment et me fait penser à Zoé lorsqu'elle cherche les taux de change, puis elle entame le premier chapitre.

« C'est la femme qui a fait le coup, dis-je. Elle a découvert que son mari la trompait. »

Lissa me foudroie du regard.

« Je le savais, ment-elle avec désinvolture. J'ai vu le film. »

Mais après un autre paragraphe elle pose le livre ouvert à la première page sur le transat le plus proche du sien.

« Je ne peux pas lire, déclare-t-elle à Neil. Le soleil m'éblouit. »

Elle ferme les yeux à demi et lorgne un ciel voilé par une brume qui évoque un rideau de tulle.

« "On a découvert dans la Vallée des Rois les tombes de soixante-quatre pharaons", nous informe Zoé. "Le plus célèbre est Toutânkhamon," »

Je gagne le bastingage et vois les Pyramides s'amenuiser dans le lointain, glisser lentement et disparaître derrière les roseaux qui bordent le rivage. Elles sont privées de profondeur, tels de simples triangles jaunes plantés verticalement dans le sable, et je me souviens qu'à Paris le mari de Zoé a refusé de croire que nous avions sous les yeux la *Joconde*.

« C'est une copie, a-t-il eu le temps d'affirmer avant d'être interrompu par sa femme. Le véritable tableau est bien plus grand. »

J'ai lu dans le guide : « Apprêtez-vous à une déception », la Vallée des Rois est à six cent soixante-huit kilomètres des Pyramides et les aéroports du Moyen-Orient sont célèbres pour le laxisme de leurs services de sécurité. C'est pour cela que les terroristes réussissent à placer des bombes à bord des avions... Parce qu'on peut entrer et sortir comme dans un moulin. J'ai dû voir trop de films.

« "Parmi ses trésors, la tombe de Toutânkhamon contenait une barque d'or que le défunt empruntait pour voyager jusqu'au royaume des morts" », dit Zoé.

Je me penche sur le bastingage et regarde le Nil. Je m'attendais à voir une eau boueuse, mais elle est bleue et limpide. Sa surface est sans rides et le soleil brille dans ses profondeurs.

« "Sur cette barque étaient gravés des passages du *Livre des Morts*" lit Zoé. "Afin de protéger son âme des monstres et des demi-dieux qui essaieraient de la détruire avant qu'elle n'ait atteint la Salle du Jugement." »

Il y a quelque chose, dans le Nil. Le mouvement est imperceptible, insuffisant pour troubler l'eau et faire frissonner le reflet du soleil, mais je perçois sa présence.

« "Des charmes étaient également écrits sur des papyrus ensevelis avec le corps." »

L'être est long et sombre, comme un crocodile.

J'agrippe la main courante et me penche plus encore pour mieux le discerner. Je vois miroiter ses écailles et il nage droit vers nous.

« "Ces sortilèges étaient rédigés tels des ordres", continue Zoé. "Reculez, créatures maléfiques ! Restez à distance ! Je vous l'ordonne au nom d'Anubis et d'Osiris." »

Des remous indiquent que la chose hésite.

« "Ne m'attaquez pas. Mes charmes me protègent. Je connais le chemin." »

Ce qui nage dans le Nil se détourne et s'éloigne. Le bateau se rapproche lentement de la berge.

« Là ! fait Zoé en désignant de basses collines, derrière les roseaux. La Vallée des Rois.

— Je suppose que tout sera également fermé, grommelle Lissa que Neil aide à débarquer.

— Les tombes ne sont jamais closes », dis-je.

Et je regarde au nord, au-delà du désert, les Pyramides désormais lointaines.

Chapitre VI : Où se loger

La Vallée des Rois est accessible au public. Les tombes se succèdent au pied d'une falaise de grès, des trous noirs dans la roche jaune, et nulle chaîne n'en interdit l'entrée. Au sud, des touristes japonais pénètrent dans la dernière.

« Pourquoi n'y a-t-il pas d'indications ? demande Lissa. Où est Toutânkhamon ? »

Zoé nous guide vers le nord, là où la vallée s'élargit, et je vois par-delà l'étendue de sable les Pyramides se découper contre le ciel.

Zoé s'arrête au sommet d'un escalier qui descend vers un boyau creusé dans la roche.

« "La tombe de Toutânkhamon a été découverte de façon fortuite par un ouvrier qui a mis au jour la marche supérieure" », explique-t-elle.

Lissa plonge le regard dans l'ouverture. Seuls les deux gradins du haut ne sont pas dans l'ombre et l'obscurité nous dissimule les suivants.

« Y a-t-il des serpents ? veut-elle savoir.

— Non, lui répond le puits de science qu'est Zoé. Par ailleurs, la tombe de Toutânkhamon est la plus petite de la Vallée des Rois. »

Zoé fouille dans son sac, pour y prendre une lampe.

« Elle comporte trois salles : l'antichambre, la chambre funéraire qui contenait le sarcophage et la Salle du Jugement. »

Quelque chose rampe dans les ténèbres, en contrebas, tel un cobra qui se déroule, et Lissa recule.

« Où se trouvent les machins ?

— Les machins ? » répète Zoé, sans comprendre.

Elle continue de chercher sa torche d'une main et ouvre son guide de l'autre.

« Quels machins ? »

Elle le feuillette rapidement. Peut-être espère-t-elle que « machins » figure dans la table des matières.

« *Les machins*, fait Lissa d'une voix faussée par la peur. Les meubles, les vases et les trucs que les Égyptiens emportaient avec eux. Tu as dit qu'ils plaçaient un tas d'objets dans les tombes.

— Le trésor de Toutânkhamon, précise Neil pour la tirer d’embarras.

— Oh, le trésor ? fait Zoé, soulagée. Ce qu’ils mettaient dans le tombeau du pharaon pour son voyage dans l’Au-delà. Il n’y a plus rien. Tout a été transféré au musée du Caire.

— Au Caire ? Tout est au Caire ? Alors, qu’est-ce qu’on fiche ici ?

— Nous sommes morts, dis-je. Des terroristes arabes ont fait sauter notre avion et nous ont tués.

— Je vous ai accompagnés parce que je voulais voir le trésor, déclare Lissa.

— Le sarcophage est toujours là, dit Zoé pour la calmer. Et il y a les fresques de l’antichambre. »

Mais Lissa a entraîné Neil à l’écart et lui parle avec animation.

« Elles dépeignent les divers stades du jugement de l’âme, sa pesée, la récitation de la confession du défunt », dit Zoé.

La confession du défunt. Je n’ai rien pris qui appartenait à un tiers. Je n’ai fait souffrir personne. Je n’ai pas commis d’adultère.

Ils reviennent. Lissa prend appui sur le bras de Neil.

« Nous ne visiterons pas cette tombe, dit-il sur un ton d’excuse. Nous irons au musée avant sa fermeture. Lissa veut absolument voir le trésor.

— "Le musée des antiquités égyptiennes ouvre chaque jour de 9 à 16 heures ; de 9 à 11 h 15 et de 13 h 30 à 16 h les vendredis", lit Zoé. "Le droit d’entrée est de trois livres égyptiennes."

— Il est déjà quatre heures de l’après-midi, fais-je remarquer en jetant un coup d’œil à ma montre. Il sera fermé, à votre arrivée. »

Je redresse la tête.

Neil et Lissa sont repartis, non vers le bateau mais dans le désert, en direction des Pyramides. Derrière elles la clarté décroît et le ciel vire du blanc au gris-bleu.

« Pas si vite ! »

J’ai crié, et à présent je cours sur le sable pour les rattraper.

« Attendez-nous. Nous retournerons au Caire avec vous. Visiter cette tombe sera rapide. Vous avez entendu Zoé, il n’y a rien à l’intérieur. »

Ils me regardent.

« Je crois que nous devrions rester ensemble », conclus-je, à bout d’arguments.

Lissa est aussitôt sur le qui-vive, et je comprends. Elle s’imagine que je me réfère à notre divorce, que j’ai finalement abordé le sujet qui lui tient

tant à cœur.

Et je m'empresse d'ajouter :

« Nous séparer serait une erreur. Nous sommes en Égypte. Il y a des crocodiles, des serpents et... voir ce tombeau nous prendra peu de temps.

— Nous ne pouvons pas nous attarder, rétorque Neil en me fixant. La cheville de Lissa enfle. Il faut y appliquer de la glace. »

Je regarde sa jambe. À l'emplacement de l'ecchymose je vois deux petites piqûres rapprochées qui me font penser à une morsure de serpent. Autour, il est exact que les chairs sont tuméfiées.

« Je ne crois pas qu'elle pourrait aller jusqu'à la Salle du Jugement, dit-il sans me quitter des yeux.

— Attendez-nous en haut des marches. Sans entrer. »

Lissa le prend par le bras, impatiente de nous fausser compagnie. Il hésite.

« Ces gens, à bord de ce bateau, me demande-t-il. Que leur est-il arrivé ?

— J'en ai parlé pour m'amuser à vos dépens. Je suis certaine qu'il y a une explication logique à tout cela. Je regrette qu'Hercule Poirot ne soit pas avec nous. Il nous dirait que les Pyramides étaient fermées en raison d'une fête islamique dont Zoé ignore l'existence et que c'est pour la même raison que nous avons pu échapper aux douaniers.

— Que sont devenus les passagers de ce navire ? insiste Neil.

— Ils ont été jugés, et s'en sont mieux tirés qu'ils ne le craignaient. Tous étaient terrifiés par cette épreuve, même le prêtre qui n'avait pourtant rien à se reprocher. Mais le juge était une de ses vieilles connaissances. Un évêque très gentil, tout de blanc vêtu. Dans la plupart des cas, la sentence a été très légère.

— Dans la plupart des cas, répète Neil.

— Partons, lui intime Lissa en le tirant par le bras.

— Parmi ces individus, fait Neil sans lui prêter attention. Y en avait-il qui avaient commis des péchés mortels ?

— J'ai mal à la cheville, geint Lissa. Viens.

— Il faut que je te laisse, me déclare Neil presque à contrecœur. Pourquoi ne venez-vous pas avec nous ? »

Je regarde Lissa. Je m'attends à la voir foudroyer Neil du regard, mais c'est moi que fixent ses yeux brillants privés de paupières.

« Oui. Viens avec nous », dit-elle.

Et elle attend ma réponse.

Je lui ai menti, au sujet du dénouement de *Mort sur le Nil*. La femme n'est pas l'assassin mais la victime. Je m'imagine qu'ils m'ont tuée et que je gis dans ma chambre d'hôtel d'Athènes, la tempe noire de sang et de poudre. Si cette hypothèse est la bonne, je suis seule dans l'Au-delà et Lissa et Neil sont des demi-dieux qui ont pris leur apparence. Ou des monstres.

« Je n'y tiens pas, dis-je en reculant.

— Alors, partons », ordonne-t-elle à Neil.

Ils s'éloignent dans le désert. Lissa boite, et ils ne tardent guère à s'arrêter. Neil retire ses chaussures.

Les Pyramides se découpent sur un ciel d'un bleu purpurin, sombres et plates.

« Viens », m'appelle Zoé du haut de l'escalier.

Elle tient la lampe d'une main et consulte son guide de l'autre.

« Je veux voir la pesée de l'âme. »

Chapitre VII : Hors des sentiers battus

Zoé a déjà descendu la moitié des marches lorsque je la rejoins. Elle braque sa torche sur la porte, en contrebas.

« Lors de sa découverte, l'entrée de la tombe était murée et le cartouche de Toutânkhamon était représenté sur un de ses sceaux, explique-t-elle.

— La nuit va tomber. Nous devrions regagner l'hôtel avec Lissa et Neil. »

Je me tourne vers le désert. Ils ont disparu.

Zoé également. Quand je baisse les yeux, je ne vois que les ténèbres.

Je dévale les marches moquettées de sable et je crie :

« Zoé ! Attends-moi ! »

Au-delà du seuil le faisceau de sa lampe danse sur les parois et le plafond de roche d'un étroit couloir.

« Zoé ! »

Je cours pour la rattraper. Le sol est irrégulier et je trébuche. Je prends appui contre le mur pour ne pas tomber.

« Reviens ! Tu as le livre ! »

Après avoir révélé une ouverture, la lumière disparaît. Zoé a dû tourner à angle droit.

« Attends-moi ! »

Je m'arrête, car je ne vois même plus la main que j'ai levée devant mon visage.

Mon appel n'a provoqué aucune réaction. Il n'y a plus de lueurs, ni de sons. Je demeure immobile, appuyée à la paroi, et je tends l'oreille dans l'espoir de percevoir des pas, des bruits étouffés, les bruissements du tissu contre la pierre. Je n'entends rien, pas même les battements de mon cœur.

« Zoé, je vais aller t'attendre à l'extérieur. »

Et je fais demi-tour. En suivant le mur à tâtons pour ne pas risquer de me perdre, je reviens sur mes pas.

Le couloir me paraît plus long qu'à mon arrivée, et je m'imagine qu'il se poursuit dans les ténèbres jusqu'à l'infini ou que la porte sera verrouillée, l'ouverture murée et les sceaux remis en place. Mais je discerne un trait de clarté sous le battant, qui n'oppose aucune résistance lorsque je lui imprime une poussée.

Je suis au sommet d'un escalier de pierre qui descend dans une vaste salle. De chaque côté se dressent des piliers et je découvre entre eux des fresques peintes dans des tons d'ocre, de jaune et de bleu vif.

C'est certainement l'antichambre. Zoé a parlé d'une représentation du voyage de l'âme au pays des morts et je vois Anubis qui la pèse, un babouin qui dévore quelque chose et, en face de moi, une barque d'or qui traverse le Nil. À son bord sont accroupis quatre défunts aux yeux soulignés de khôl rivés sur la berge opposée. Près de l'embarcation, dans les flots limpides, nage Sebek, le demi-dieu crocodile.

Je descends et vois une porte. Si je suis bien dans l'antichambre, elle donne accès à la chambre funéraire.

Zoé a précisé que le tombeau ne comporte que trois pièces et j'ai consulté son plan à bord de l'avion. J'y ai vu l'escalier, le couloir et les salles banales qui se succèdent : antichambre, chambre mortuaire et Salle du Jugement.

Je suis dans la première, même si elle paraît plus vaste que sur le papier, et Zoé a dû gagner la chambre funéraire. Elle se tient devant la sépulture de Toutânkhamon et lit à haute voix son guide. Quand j'entrerai, elle lèvera les yeux et dira :

« "Le sarcophage de quartz jaune est gravé de passages du *Livre des Morts*." »

Je suis au milieu de l'escalier et d'ici je peux voir la scène de la pesée de l'âme. Anubis, le dieu à tête de chacal, se dresse d'un côté de la balance. De

l'autre, le défunt lit sa confession sur un papyrus.

Je descends deux marches et m'assieds sitôt arrivée à la hauteur de la balance.

Zoé ne tardera pas à revenir – il n'y a rien d'intéressant dans la chambre mortuaire, le sarcophage excepté – et même si elle est allée jusqu'au bout du parcours elle devra nécessairement repasser par ici. Le tombeau n'a qu'une entrée et elle ne risque pas de s'égarer car elle dispose de la lampe. Ainsi que du livre. Je croise les bras autour de mes genoux, pour attendre.

Comme les passagers de ce navire qui attendaient quant à eux de passer en jugement.

« Ils s'en sont mieux tirés qu'ils ne le craignaient », ai-je déclaré à Neil.

Mais je me souviens à présent qu'en dépit de ses sourires pleins de bonté l'évêque leur a infligé des peines appropriées à leurs fautes. Une des femmes a été condamnée à la solitude éternelle.

Debout à côté de la balance, le défunt de la fresque est visiblement terrifié. Je me demande quel verdict prononcera Anubis, quels péchés il a commis.

Peut-être n'a-t-il rien de grave à se reprocher et s'inquiète-t-il sans raison, comme le prêtre. Il est encore possible qu'il soit impressionné par ce lieu étrange. La mort est-elle conforme à ce qu'il croyait ?

« La mort est la même partout, a dit le mari de Zoé. Inattendue. »

Et rien ne correspond à l'idée qu'on s'en fait. Prenons Mona Lisa. Et Neil. Les défunts du navire s'imaginaient autre chose, des portes miroitantes, des anges et des nuages, tous les raffinements apportés au paradis au fil des ans. Apprêtez-vous à une déception.

Et les Égyptiens qui empaquetaient leurs vêtements, leur vin et leurs sandales en prévision du grand voyage ? La mort, même sur le Nil, répondait-elle à leurs attentes ? N'était-ce pas une expérience très différente de celle décrite dans le guide touristique ? Ne continuaient-ils pas de se croire vivants, malgré tous les indices ?

Les doigts du défunt se crispent sur le papyrus et je me demande s'il s'est rendu coupable d'un péché impardonnable. Adultère. Ou meurtre. Je m'interroge sur les circonstances de son trépas.

Les passagers du transatlantique ont été victimes d'une bombe, comme nous. J'essaie de reconstituer ce qui s'est passé. Zoé lisait à voix haute quand la déflagration et la décompression lui ont arraché le livre des mains et que Lissa est tombée dans le vide. Mais je ne peux imaginer une chose

pareille. Rien ne prouve que nous soyons morts en vol. Les terroristes ont peut-être fait sauter l'aéroport d'Athènes, pendant que nous nous occupions de l'enregistrement de nos bagages.

J'envisage une autre possibilité. J'ai pu tuer Lissa puis me suicider, comme dans *Mort sur le Nil*. Lorsque j'ai ouvert mon sac, ce n'était pas pour y prendre le livre de poche mais un revolver acheté à Athènes. J'ai tiré sur Lissa alors qu'elle regardait par le hublot. Neil s'est penché vers elle avec sollicitude, et j'ai levé de nouveau mon arme. C'est alors que le mari de Zoé a tenté de me l'arracher des mains et que le coup est parti. La balle a atteint l'aile, et le carburant qui y était stocké.

Je joue encore à me faire peur. Si j'avais assassiné Lissa, je m'en souviendrais. En outre, même dans un aéroport où la sécurité laisse autant à désirer, je n'aurais pu embarquer avec un pistolet. Par ailleurs, je doute qu'on puisse commettre un crime abominable et l'oublier sitôt après, non ?

Même après avoir été informés de leur sort, les passagers du transatlantique ne pouvaient se souvenir de leur mort. Parce que ce navire était trop réel et banal, sans doute. Et à cause de la bombe. De quoi peut-on se rappeler, lorsqu'on a été réduit en menus morceaux ? Le souffle de l'onde de choc doit emporter avec lui le contenu de la mémoire. Mais si j'avais tué quelqu'un, je le saurais certainement. Et il en irait de même si j'avais été assassinée.

Il y a longtemps que je suis assise sur les marches et le faisceau de la lampe de Zoé n'illumine toujours pas le seuil. Dehors, la nuit a dû tomber et le spectacle *Son et Lumière* a probablement débuté aux Pyramides.

Ici aussi tout s'assombrit. J'ai des difficultés à voir Anubis, la balance et le défunt qui attend le verdict. Le papyrus qu'il tient est couvert de hiéroglyphes et j'espère pour lui que ce sont des charmes qui le protègent et non la liste de ce qui lui est reproché.

Jusqu'à preuve du contraire je ne suis pas une meurtrière, et je sais que je n'ai pas commis d'adultère. Mais il existe d'autres péchés.

L'obscurité sera bientôt totale et je n'ai pas de torche. Je me lève.

« Zoé ! »

Je descends les marches et passe entre des piliers où sont représentés des animaux : cobras, babouins et crocodiles.

« La nuit tombe. »

Et ma voix résonne entre les colonnes.

« Ils vont s'inquiéter pour nous. »

Sur les deux dernières sont gravés des oiseaux aux ailes de grès déployées. Les oiseaux des dieux. Ou des avions.

Je me baisse sous le linteau de la porte suivante.

« Zoé ? Es-tu là ? »

Chapitre VIII : En cas d'imprévu

Elle n'est pas dans la chambre funéraire. Celle-ci est de dimensions plus modestes que l'antichambre et il n'y a aucune fresque sur les parois grossières et au-dessus du seuil de la Salle du Jugement. Le plafond est presque aussi bas que la porte, et je dois baisser la tête pour ne pas me cogner le crâne.

Cette salle est plus sombre que la précédente, mais je constate en dépit de la pénombre que Zoé ne s'y trouve pas. Elle n'est pas non plus dans le sarcophage de Toutânkhamon où sont reproduits des passages du *Livre des Morts*. Il n'y a rien, ici, à l'exception d'une pile de valises dans un recoin, à côté de l'entrée de la Salle du Jugement.

Ce sont nos bagages. Je reconnais ma Samsonite éraflée et les fourre-tout des Japonais. Toujours sanglées sur les chariots, les mallettes bleu marine des hôtes évoquent des captifs attendant d'être immolés.

Un livre est posé sur ma valise et je me dis que c'est le guide touristique, tout en sachant que Zoé ne l'aurait jamais abandonné. Je me hâte d'aller le prendre.

Ce n'est pas *L'Égypte sans problème* mais mon exemplaire de *Mort sur le Nil*. Il est ouvert à la première page. C'est ainsi que Lissa l'a posé à bord du bateau. Je l'ouvre vers la fin et recherche le passage où Hercule Poirot fournit des explications aux événements qui se sont produits, où il résout tous les mystères.

Je ne le trouve pas. Je reviens en arrière, en quête d'un plan. Il y en a toujours un, dans les romans d'Agatha Christie. On y voit qui occupe quelle cabine à bord du navire, les escaliers et les portes et les salles banales qui se succèdent. Je ne le découvre pas non plus. Les pages sont couvertes de colonnes de hiéroglyphes que je ne puis déchiffrer.

Je referme le livre.

« Il est sans objet d'attendre Zoé », me dis-je.

Je regarde la pièce suivante, au-delà du seuil et des bagages. Elle est encore plus basse que celle-ci, et plus obscure.

« Elle a dû aller dans la Salle du Jugement. »

J'approche de la porte et colle le livre contre ma poitrine. Il y a des marches des pierre descendantes. La faible clarté de la chambre mortuaire me révèle celles du sommet. Elles sont abruptes et étroites.

Je tente brièvement de me convaincre que ce ne sera pas si terrible que ça, que je n'ai pas plus de raisons que le prêtre de redouter cette épreuve, que je connais le juge : un évêque souriant en tenue blanche. La miséricorde n'est pas un raffinement d'apparition récente, après tout.

« Je n'ai assassiné personne, dis-je d'une voix que les murs ne répercutent pas. Je n'ai pas commis d'adultère. »

Je me tiens d'une main à l'encadrement de la porte pour ne pas risquer de choir dans l'escalier. De l'autre, je serre le livre contre moi.

« Reculez, créatures maléfiques ! Restez à distance ! Je vous l'ordonne au nom d'Osiris et de Poirot. Ne m'attaquez pas. Mes charmes me protègent. Je connais le chemin. »

Et je descends.

Titre original :

Death on the Nile

Traduit par Jean-Pierre Pugi

OceanofPDF.com

BRÛLER LA LUNE : S.P. Somtow (1993)

La nuit où Bobby Donahue s'est fait descendre, j'ai tout vu. Je l'ai vu pirouetter du haut de la passerelle pour se jeter vers le trafic hurlant. Mais je ne l'ai jamais vu s'écraser sur le trottoir. Personne n'a vu ça. Ni moi, ni la police, ni même les types de la télé dans leur hélicoptère. Je ne l'ai pas vu mourir.

Et c'est comme ça que j'ai su que tout ce que Bobby m'avait raconté, et dont j'avais été témoin, était vrai... Tout : les visions et les révélations, y compris les extraterrestres.

Pas facile d'avoir sa vie derrière soi quand on a vingt-quatre ans, mais au cours de l'été 92, c'est comme ça que j'étais pourtant. À l'époque, je vivais sous un pont avec une demi-douzaine de sans-abris. Tous les premiers mardis du mois, je vendais mon sang, et tous les samedis, je vendais ma sœur. Parce qu'elle avait une sale gueule, elle me rapportait moins que ce que le Dr Sayeed me donnait pour un demi-litre de mon sang, d'un type très rare et donc très recherché. Mais bon, comparé à la merde qu'elle se tapait à la maison, c'était carrément un cadeau que je lui faisais, à la frangine.

Je ne me défonçais plus, mais j'étais encore capable de m'enfiler une bouteille de Jim Beam à moi tout seul, et c'est ce que je faisais généralement le dimanche. Ou alors, j'allais glander au milieu des monuments à Forrest Lawn, loin du vacarme de l'autoroute. Ou je zonais avec les vieux potes du quartier, là-haut vers Sylmar, où habitait ma famille, à qui je n'adressais plus la parole, et quelques amis, qui me donnaient des nouvelles.

Et puis, il y avait les jeunes – ceux qui avaient de l'admiration pour moi –, ceux qui connaissaient l'histoire. Les histoires. La moitié d'entre elles étaient bidon, mais elles contenaient une part de vérité qui les rendait difficiles à renier. Je connaissais Bobby Donahue depuis qu'il avait cinq ans. Sa famille s'était installée avec sa caravane dans le campement qui se trouvait à Hubbard, une dizaine d'années auparavant. Mais il devait bien avoir dans les quatorze ans quand il a commencé à traîner dans la rue avec les autres, la bande de Jackman Avenue. C'était un gamin rêveur, qui passait son temps à lire des bouquins et qui comprenait toujours tout ce que

les gens racontaient à la télé. Je ne sais pas pourquoi il s'est mis aux graffitis. Peut-être à cause de son père qui s'était tiré en Arizona. Ou à cause de sa mère, la pute du quartier. Ou peut-être parce qu'il avait arrêté l'école, où il s'ennuyait ferme. Ou parce que son frère s'était fait sauter la cervelle avec son .38. Putain, j'en sais rien, mais en tout cas, c'était moi qui lui servais de père, de mère et de frère. Pourtant, on ne se voyait qu'une ou deux fois par mois... Enfin, quand les flics ou l'assistante sociale ne lui avaient pas mis le grappin dessus.

Les graffitis, c'était l'obsession de Bobby. Il suffisait de se promener dans la rue pour que, au beau milieu d'une conversation, alors que vous étiez en train de parler d'une pétasse rencontrée la veille, vous vous aperceviez soudain que chacun des piquets de la palissade portait un graffiti, le même sur chaque piquet : *NOVA*, Une nova, c'est le nom qu'on donne à une étoile quand elle explose. Sur le *O* de chaque *nova*, il y avait un petit nuage couleur arc-en-ciel. Alors vous vous disiez : putain, mais d'où ça s'arrache, ça ? C'était un rapide, le Bobby. Toute surface blanche de taille convenable exerçait sur lui un attrait irrésistible. Ses *tags*, il les faisait au marqueur, avec de gros *Posca*, à la bombe, avec de l'acrylique, des pastels, des crayons de couleurs, ou au doigt, et même, au moins une fois, avec son propre sang.

Ce qui explique pourquoi je ne traîne plus trop dans mon ancien quartier, à présent.

Il répétait toujours : « Un jour, je foutrai mon tag sur la *lune*. Putain, tu verras, tout le monde me regardera, quand je serai là-haut. »

Je le revois encore, tel qu'il était la dernière semaine. Plutôt petit pour son âge, il avait des yeux verts et perçants sous une masse de cheveux bruns et ternes, et il se fringuait comme un clochard, avec des trucs trois fois trop grands pour lui. Il sentait le cuir et le tabac. Il approchait de son seizième anniversaire, cette date magique à partir de laquelle on a enfin le droit de conduire, mais plus celui de se conduire en délinquant juvénile, et sa bouille lui permettait encore de payer moitié prix un ticket de cinéma. La seule idée d'avoir seize ans le hérissait, et il traînait pas mal avec moi, prenant le RTD jusqu'à Beverley Hills, pour me tomber dessus, comme par hasard, alors que je sortais de mes toilettes publiques préférées, ou que je me baladais entre les pierres tombales des millionnaires à Forrest Lawn.

Ou quelque part à Hollywood, en train de traîner près du marchand de journaux qui se tenait à Cahuenga. « Hé, vieux, tu me payes un burger ? Ça

fait des mois que j'ai rien bouffé.

— Un burger ? Pourquoi pas...» Je reposai le numéro de *Cuir et Gros Nibards* que je feuilletais en me demandant si le gérant allait ou pas virer Bobby du rayon des magazines de cul. « Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne peux pas rentrer chez toi ?

— Ben non. Mon père fait sa cure de désintoxication, et ma mère s'est tirée chez les femmes battues. Vas-y, un burger, c'est tout. Je te rendrai l'argent, je te jure.

— C'est bon. » Il se trouve que je suis plein de tunes, le Dr Sayeed venant de me payer cash. On marche donc jusqu'au McDonald's de Hollywood Boulevard et là, il s'envoie non pas un, mais trois Big Mac, plus deux grandes frites. Je le regarde engloutir tout ça, et je m'interroge : mais où peut-il mettre toute cette nourriture ?

« Alors, ça y est, t'es allé *tagger* la lune ? » Je pose la question entre une bouchée de Big Mac et une lampée de Coca.

« J'y bosse », répond-il. Et au ton de sa voix, je sais qu'il dit la vérité.

En général, quand il se déplace jusqu'à Hollywood pour me voir, c'est qu'il a un truc derrière la tête, mais je sais aussi qu'il va prendre son temps avant d'arriver au but. J'attends donc. Il me raconte qu'il a « brûlé » tous les environs. « En une seule nuit, j'ai fait Van Nuys, Pacoima, Sun Valley, Studio City, et Reseda. Tu vois l'immeuble de dix étages où il y a Marilyn Monroe sur toute la façade ? Écoute ça, vieux : je me planque dans les chiottes d'un cabinet d'avocats après la fermeture des bureaux, je me faufile sur la façade en suivant la gouttière, je m'accroche par les jambes au piquet d'un drapeau, et je me retrouve la tête en bas, sur la poitrine de Marilyn, putain, suspendu dans le vide, et j'ai écrit NOVA sur le bout de son sein. » Et Bobby d'ajouter : « J'ai usé trois *Posca*, d'ailleurs. Va falloir que j'aille braquer la papeterie.

— Laisse tomber, vieux, je vais t'en acheter, moi. Ce serait dommage que tu te fasses choper pour des putains de marqueurs. » Moi, je savais ce que c'était, la prison. Mais Bobby, non.

« Tu ferais ça pour moi ? Merci, Todds. » Il me lança un regard empreint d'une vénération dont j'étais de moins en moins l'objet, ces temps derniers.

« De mon temps, on n'avait même pas de *Posca*, dis-je. On avait de la peinture de merde, dans des aérosols. Rien de hautement technologique.

— J'adore écouter les vieux comme toi, quand ils se mettent à raconter comment c'était à l'âge de pierre. » Le truc, c'était qu'il plaisantait à peine. À vingt-quatre ans, dans l'esprit des petits jeunes comme Bobby Donahue, on était la relique d'une civilisation ancienne et disparue. « Mais le meilleur, c'est toi, dit-il. Hier soir, je t'ai encore vu là-haut, sur le F de la Wells Fargo Bank, à Victory. Depuis que je suis petit, je vois ce graffiti. Personne ne sait comment tu as fait ça. Et personne n'a réussi à l'effacer, putain, personne. Et tous les panneaux d'autoroute... Celui que t'as foutu derrière *Van Nuys Bld – 3/4 mile...* T'avais des ailes ou quoi, pour écrire ça là-haut sans te faire gauler ? »

Et Bobby d'engloutir alors son burger.

« On avait tous des ailes, à l'âge de pierre », m'exclamai-je en riant.

Puis Bobby baisse la voix. « T'es sûrement en train de gamberger, et tu te demandes pourquoi je suis venu jusqu'à Hollywood pour te voir. Écoute, vieux, j'ai passé la moitié de la nuit à te chercher. C'est important.

— J'ai compris. » Du coin de l'œil, j'observais la scène qui se déroulait au coin de la rue. Deux jeunes mecs étaient en train de tirer une bagnole. Ils n'avaient pas encore assez d'expérience pour savoir que le dodo qui se trouvait à côté d'eux, une pancarte autour du cou disant : TRAVAILLERAIT CONTRE DE LA NOURRITURE, était en fait un flic en civil. La vie est une chienne. « Où veux-tu en venir ? demandai-je.

— C'est les extraterrestres, vieux. Je les ai vus. Et ben, ils veulent te rencontrer, maintenant. »

Bon, d'accord, il est possible que Bobby n'ait pas eu, disons, toute sa tête. Il avait des visions. Pas besoin de crack, sa vie n'était qu'une longue remontée d'acide. Une fois, alors qu'il n'avait pas plus de huit ou neuf ans, il avait quatre flics en civil à ses trousses, prêts à lui passer les menottes, et je le vis par la fenêtre de l'appartement – j'avais encore de la famille, à cette époque. Les yeux fermés, il fonçait à travers la circulation, se jouant des pare-chocs des voitures qui freinaient à mort afin de l'éviter et se télescopaient mutuellement. Mais malgré le chaos qui l'entourait, il était parfaitement calme, concentré, comme ramassé en lui-même. Beau comme une boule de flipper, il fendait l'air, il tourbillonnait, il dansait.

Je me précipitai en bas pour lui ouvrir la porte de notre immeuble. Il s'engouffra dans l'entrée, me laissant accueillir les flics. « Ouais, c'est mon frère, et il doit retourner en classe en février... » Les mensonges, ça ne m'a

jamais posé de problème. Je rejoins Bobby, et là, il me fait : « Les extraterrestres. Ils se sont barrés ?

— C'était la police, Bobby. La police.

— Non, pas *eux*, Todd... *Les autres* ! Ils étaient dans les chiottes quand je suis allé pisser. C'est pour ça que je me suis enfui. »

Des années plus tard, je racontais cette histoire au Dr Margaret Yao, qui est un genre de thérapeute, et qui écrit un livre sur l'art du graffiti. C'est une amie, ou du moins le croit-elle, bien qu'il soit évident que seules les anecdotes susceptibles de figurer dans son roman et ce qu'elle cherche à obtenir de moi l'intéressent.

« Et que faisait Bobby Donahue à l'époque de cette... euh, comment dire, de cette rencontre avec des extraterrestres ?

— Il était en train de brûler le mur des chiottes.

— Vous voulez dire qu'il était en train de réaliser un graffiti ? » Elle consigne soigneusement les mots que je viens d'employer sur une page de son carnet, dans la partie intitulée *Vocabulaire spécialisé*,

« Eh bien, dis-je, quand on brûle un mur, c'est pas comme quand on fait un tag. Une brûlure, c'est plus compliqué. C'est quand on fait, genre, tout un dessin... C'est de l'art, genre. »

Elle griffonne quelque chose sur son calepin. « Ce que je veux dire, reprend-elle, c'est que les visites des extraterrestres sont associées aux graffitis, finalement, n'est-ce pas ? Il exprime peut-être ainsi son aliénation. » La voilà qui s'excite. Elle me sert de sa bière spéciale, une bière chinoise, de la Tsing Tao, comme elle l'appelle. J'adore la façon dont les caractères chinois se lovent sur l'étiquette, déroulant leur tracé délicat, telles de petites vagues. J'aimerais bien écrire le chinois. C'est un super bon plan, le chinois, pour un *tagger*. Je me plonge dans la contemplation des gouttelettes que la condensation a formées sur la canette, et qui déforment les coups de pinceau du calligraphe. Je n'écoute pas vraiment Margaret, qui se lance dans l'une de ses grandes théories. Elle brode des mots de vingt syllabes les uns sur les autres, exactement comme je le faisais lorsque j'inscrivais *Pricer* à l'arrière des panneaux de signalisation, dessinant de grandes lettres qui s'éтираient entre elles à la manière d'un nœud de vipères.

« Vous m'écoutez ? me demande Margaret. Des extraterrestres, venus d'un autre monde... C'est clair, il s'agit de l'aliénation de Bobby en tant qu'individu. Il a grandi en se nourrissant de science-fiction, après une

enfance difficile, pendant laquelle il a été négligé, et il a le besoin désespéré d'étaler le symbole de son propre ego partout dans la ville où il est né... Qu'il évoque des OVNI est tout à fait naturel. Au Moyen Âge, il aurait vu des apparitions de saints et d'anges. Exactement comme Jeanne d'Arc.

— Ouais, dis-je. Vous pourriez me passez cinq dollars ? »

Elle s'interrompt et me regarde comme si j'étais un machin sorti du Muséum d'Histoire naturelle. Ce que je suis, d'ailleurs, pour elle. Tous les soirs. Le Dr Margaret Yao rentre dans sa résidence à Tarzana, où elle occupe un studio, avec piscine, *jacuzzi*, et musique new-age jusque dans les couloirs. Merde.

« Vous êtes un peu juste, en ce moment ? lance-t-elle.

— Ben, j'aimerais bien m'acheter une couverture. L'hiver arrive, et il n'y a pas de chauffage central là où je pieute. Samedi, j'ai repéré une couverture dans la poubelle à côté de la passerelle, mais elle était dans le coin d'un Mexicain. »

Elle me dévisage un instant, et j'ai l'impression que ça la fait mouiller, ce que je lui raconte. Quant à moi, j'ai tellement envie de baiser que je pourrais presque me taper un trou dans le mur des chiottes. Dr Margaret Yao prend un billet de cinq dollars dans son porte-monnaie et le plie en quatre, puis elle pince les lèvres. « Mais parlez-moi encore de Bobby Donahue, insiste-t-elle. Il semble avoir une telle personnalité, quoi, débordant d'énergie, bouillant de cette rage caractéristique de la rue...

— Il n'est plus ici, maintenant, dis-je.

— Il est mort ? » D'un claquement de langue, elle exprime alors une immense compassion, à l'instar de toutes ces bonnes femmes chinoises qui ont fait leurs études à Berkeley, qui vivent à Tarzana, qui écrivent des bouquins sur nous et qui croient qu'elles nous aiment mais qui n'arriveront jamais à nous connaître vraiment.

« J'ai pas dit qu'il était mort, j'ai dit qu'il était parti.

— Ainsi, vous niez donc l'évidence », a-t-elle dit. J'ai essayé d'attraper les cinq dollars, mais ils étaient hors de ma portée. Elle m'a alors lancé le billet, qui a atterri sur ma cuisse.

Donc, « *ils veulent me voir* », et après avoir reposé nos plateaux vides, nous quittons le McDonald's pour reprendre le Hollywood Boulevard, moi dans ma paire de jeans que je n'ai pas lavée depuis des années, lui dans son

pantalon dix fois trop grand, dont les plis appuyés montraient trop bien qu'il sortait de l'Armée du Salut. « T'es défoncé ou quoi ? »

Bobby saute d'étoile en étoile, au rythme hip-hop de la musique que diffuse bruyamment une grosse radio-cassette posée à même le trottoir. Moi, je marche aussi vite que je peux, mais je sais pas pourquoi, je me sens faible, et vieux ; c'est peut-être parce que je viens de donner mon sang, ou peut-être parce que je n'ai plus l'âge de traîner dans la rue comme un gamin. Je le rattrape à peine qu'il est déjà reparti, me laissant en plan, et bien sûr, quand je jette un coup d'œil derrière moi, je me rends compte qu'un NOVA vient d'exploser sur la vitrine d'une librairie.

Nous nous sommes engagés dans une allée, derrière Cherokee, qui se révéla être une impasse. À l'endroit où le passage rejoignait le boulevard, il n'y avait pas grand-chose, à part les habituelles initiales de gangs, et, par-ci, par-là, un nom biffé. Mais plus loin, c'était un vrai fouillis, puis, carrément, la jungle... Lettres et logos s'entremêlaient, s'entrecroisaient, se fondant en un grand étalage abstrait de couleurs. Sans compter les peintures, grandeur nature. Il y en avait une, vraiment super, qui représentait le tabassage de Rodney King par les flics, et Daryl Gates dans sa robe noire de juge, avec des ailes de chauve-souris et des yeux diaboliques, dominant la scène. Il y avait aussi une danse macabre, menée par la Mort, la faux à la main, entraînant à sa suite une procession caracolante de *skaters*, de *taggers*, et autres membres de *gangs*, le tout sur fond de gratte-ciel et d'horizon enflammé. Il y avait un Elvis grandeur nature, costumé en Hamlet, tenant dans une main une guitare et dans l'autre, un crâne. Il y avait une Chevrolet de 1957 dont on apercevait seulement l'arrière qui dépassait d'une dune de sable cernée par les cactus. Toutes ces choses, nous les vîmes à la lueur vague des enseignes lumineuses qui éclairaient le boulevard. Partout, des noms, qui traçaient toute l'histoire du graffiti, des noms comme *Squirt*, *Tryer*, *Phaks*, *Silem*, *Carne*. On aurait dit un mémorial pour le Vietnam, la moitié des *taggers* mentionnés étant morts depuis longtemps, ou, pire encore, noyés dans leurs vices, accros, comme moi.

Très haut, dans le coin le plus difficile à atteindre de ce putain de mur, je me vis. On pouvait encore lire Pricer, dans ce type de lettrage enjolivé que j'avais moi-même inventé, et qui était devenu à présent l'un des styles les plus appréciés. La pollution de l'air et les pluies acides avaient délavé les couleurs, mais je sentis mon cœur se serrer devant cette réminiscence de mon propre passé, et je me demandai si j'en serais un jour libéré.

Je détournai le regard. Quand mes yeux se portèrent à nouveau sur le mur, je vis qu'un NOVA venait de s'y inscrire, juste au-dessus de mon tag. L'ombre de Bobby Donahue se profila en haut de la paroi, et je l'entendis rire. Puis il fut de nouveau à mes côtés, souriant. « Seigneur, lui dis-je, tu me fais flipper, avec ta façon de faire tes tags de merde.

— C'est l'histoire de l'aigle et du rouge-gorge, répliqua-t-il. L'aigle dit qu'il peut voler plus haut que les autres, mais le rouge-gorge se planque sur son dos, genre, et quand l'aigle se retrouve si haut qu'il ne peut même plus battre des ailes, le petit rouge-gorge s'envole et gagne son pari de quelques centimètres.

— Qui t'a raconté ça ? » Je savais que ses parents, et encore moins l'assistante sociale, ne lui auraient jamais appris un truc pareil.

« C'est les extraterrestres qui me l'ont dit », dit-il. Et il montra du doigt le mur qui bouchait le fond de l'impasse, où se tenait une fresque immense, d'au moins trois mètres sur trois, représentant les émeutes de Los Angeles, genre une scène tirée du journal télévisé. Et je vis alors une Porsche noire, garée là, à côté d'un container à ordures. Un sans-abri dormait, adossé à une roue. Les vitres étaient noires et opaques, la plaque d'immatriculation aussi, sans le moindre chiffre, ni la moindre lettre. C'était une vision terrifiante : il était impossible que la voiture ait été garée de cette façon, en travers de l'impasse, avec seulement quelques centimètres séparant les pare-chocs du mur. La Porsche donnait l'impression d'être tombée du ciel. Mais elle n'avait rien d'une soucoupe volante. C'était une voiture, tout simplement.

« Ouais. C'est une bagnole, quoi », fis-je.

La portière s'ouvre et deux hommes apparaissent : Laurel et Hardy, un grand et un gros. Le gros porte un jogging de surfeur et un blouson fluorescent, ainsi qu'une paire de lunettes roses. Le grand est fringué comme un croque-mort. Mais ils ont tous deux une apparence humaine, même s'ils ne vont pas très bien ensemble.

Bobby s'avance vers eux et je le suis. Il a l'air intéressé, et son regard n'a pas le côté *rien à foutre* qu'il a d'habitude. « Hé, je vous présente mon pote, Todd. C'est lui qui signe Pricer, vous en avez déjà entendu parler.

— Sans aucun doute », dit le gros en ôtant ses lunettes. Sous la première paire, une seconde. « Vous êtes une légende vivante, si je comprends bien.

— Une *légende* ! Sûrement pas. Bobby a exagéré, comme d'habitude.

— Ce n'est pas par Bobby que nous avons entendu parler de votre existence », fait le croque-mort, qui a même la voix de l'emploi, une voix

rauque à hérissier le poil. « C'est par, euh, d'autres *canaux*.

— Putain, Todd, ils nous surveillent ! Chaque fois qu'on s'est cru tout seul et qu'on en a profité pour brûler tous les murs qu'on trouvait, suspendu au rebord d'une fenêtre ou accroché à une gouttière, ils étaient là aussi... Ils nous surveillaient, tu sais, comme des anges gardiens, quoi... Ou comme le père qu'on a jamais eu.

— Ou des indics.

— Non. Je t'ai dit. Ce sont des extraterrestres. Ils viennent d'un autre monde, bordel. Ils sont venus à bord d'un putain de vaisseau spatial. Et c'est pour *nous* qu'ils sont ici. Pas de conneries du genre *conduisez-moi à votre chef*. Ils sont venus pour *nous*... Parce que eux aussi, ils ont un tag. »

Mon regard passe de l'un à l'autre. Le double menton du gros est tout tremblotant. Le grand prend la parole : « Il s'exprime avec beaucoup d'ardeur, mais il fait montre d'une certaine tendance à simplifier la situation. Mon compagnon et moi-même avons entamé notre périple il y a de cela déjà longtemps, une éternité, devrai-je dire pour être exact. Votre ami nous qualifie de taggers, ce qui est vrai, dans le sens qu'il nous plaît de laisser derrière nous, dans ces mondes qu'une présence vivante n'a pas encore souillés, dans ces terres mortes pleurant le tumulte des âmes disparues, de petites traces de notre existence... Notre signature, en effet, si vous préférez ce terme, de minuscules bribes d'ADN qui évolueront, dans une éternité future, jusqu'à prendre conscience de leur propre conscience et témoigner, auprès de ceux qui nous suivront, que nous étions là les premiers. »

Il y eut alors un long silence. Bobby est tout sourire, visiblement heureux, s'attendant que j'accepte intégralement l'idée que ces deux nullards en voiture de sport ne sont pas nuls du tout, mais au contraire, genre, le Créateur lui-même. Dieu personnifié. Bobby, je ne sais pas, mais moi, j'ai vécu dans la rue assez longtemps pour reconnaître un rat à l'odeur, et l'attitude de mon petit copain me surprend. Je me demande vraiment à quoi ils l'ont drogué. Pire encore, en lui racontant qu'ils sont Dieu, ils lui ont peut-être donné la foi. *Bobby, Bobby, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ça ne te suffisait pas, d'avoir des parents qui ne t'aimaient pas, d'être pauvre, d'être né dans le mauvais quartier de la ville... Voilà que le seul truc qui t'appartienne vraiment, ce truc en toi qui est à toi et à personne d'autre, et il a fallu qu'un putain de culte à la con vienne te laver la cervelle, à toi et aux autres taggers...* Bobby se rend compte que je suis en colère, contre lui

et contre les autres, et il se met en papotage automatique. C'est sa tactique quand il est nerveux. Il parle de moi, de la légende que je suis censé représenter, toutes ces histoires que les jeunes se racontent quand ils passent la nuit au poste, gardés à vue par les flics, attendant des parents qui ne veulent pas d'eux et ne viendront pas les chercher. « Faut que je vous raconte ce que Todd a fait, une fois », lance-t-il, tandis que les soi-disant extraterrestres se détendaient quelque peu et commençaient même à sourire. « La veille de son seizième anniversaire... Il y a un mur qui longe toute la Californie et, à côté, une route qu'on appelle *Océan-side*. De la chaussée, on voit un muret, assez bas pour qu'il soit possible de s'y asseoir, mais du côté de la plage, la paroi tombe à pic jusqu'à la mer. En bas, c'est du sable, des rochers, et même du béton, là où ils ont construit des boutiques et des chiottes publiques. C'est minuit et c'est la pleine lune, et Todd débarque au volant d'une camionnette qu'il vient de tirer. Alors, comme Spiderman, au-dessus du précipice, il escalade le mur, et il commence à peindre les briques, à la bombe. Il peint toutes les briques, une par une, jusqu'à ce qu'on voie Pricer se former sur le mur. On voit le tag depuis la jetée, il scintille sous la lune, et Todd grimpe au mur, tel Spidey, défiant toutes les lois de cette putain de gravité, accroché à la paroi, speedant dans tous les sens, pour finalement *arracher* le nom aux briques, et c'est le spectacle le plus magnifique que j'aie jamais vu et... »

Je l'interromps. « Tu n'as rien vu du tout, et d'ailleurs, tu n'avais même pas cinq ans à l'époque... »

«... et d'ailleurs », ainsi que je le raconte au Dr Yao dans l'espoir qu'elle me jette quelques dollars pour que je puisse m'acheter quelque chose à fumer, « c'est faux. J'avais une échelle de corde. Son histoire, c'est du mythe. »

Mais, religieusement, elle consigne mes paroles, avant d'ajouter : « Les mythes, Todd, sont sans doute l'expression de la plus profonde des vérités. »

Elle peut dire tout ce qu'elle veut, elle gagne plus d'argent en posant des questions idiotes pendant une heure que je n'en ai jamais gagné dans toute une semaine, sauf quand je dealais de la cocaïne, mais ça, putain, ça ne compte pas.

«... et d'abord c'est vrai, et je l'ai vu, et je m'en souviens très bien : c'était la première fois que je fuguais, et j'avais même pris le RTD jusqu'à Santa Monica, parce qu'on m'avait dit que là-bas, ils ont de meilleures lois sociales en ce qui concerne la protection des enfants. » Sa première fugue, et à cinq ans... Mais les extraterrestres hochèrent la tête et semblèrent avaler les conneries de Bobby. « Je sais, dit Bobby. À cause de la pleine lune, parce que je la regardais et parce que je regardais aussi le nom qui se matérialisait sur le mur de brique, je me suis mis à réfléchir, et je me suis dit que le mur, c'était cool, mais qu'un jour, je mettrai mon tag sur cette putain de lune. »

Le gros en gémissait d'aise. Ce que lui racontait Bobby lui faisait tellement d'effet qu'il donnait l'impression d'avoir carrément un orgasme au beau milieu de l'impasse. Je me dis alors que c'était un pervers. Hé, la nuit n'était peut-être pas complètement foutue, après tout. J'avais des chances de lui fourguer ma sœur, rencard payable de suite, le reste après livraison de la marchandise.

« En plus, dis-je au Dr Yao, ce que Bobby n'a pas dit, c'est qu'à minuit pile, les flics se sont amenés, et pas pour me souhaiter un bon anniversaire. Ils m'ont remonté sur la route, et là, ils m'ont mis le grappin dessus... Pas seulement pour vandalisme, mais pour délit, à cause de la camionnette que j'avais volée. Voilà la raison pour laquelle j'ai arrêté le tag et que je suis devenu une légende.

— Vous êtes allé en prison ? » Sa lèvre supérieure tremble d'émotion. Si je pouvais, je lui sauterais dessus, mais je sais qu'il lui suffît d'appuyer sur le bouton planqué sous son bureau, et adieu ma conditionnelle.

« Ouais, je suis allé en taule », et comme je sais que ça les titille, j'ajoute : « Et puis, vous savez ce que c'est, la prison, quand on est jeune et... enfin, quand on est, genre, plutôt bien fait, ou en tout cas, moins moche que les autres têtes de cul... »

— Oh, mon Dieu », dit-elle, la larme à l'œil. « Ne me dites pas qu'ils vous ont... violé ! »

Je savais que, cette fois, elle allait me lâcher plus de cinq dollars.

« Écoute, Bobby, en ce qui concerne les tags, t'es un génie, mais dans la vie de tous les jours, t'es un sacré connard. » Je lui dis ça parce que nos deux amis ne font pas attention à nous ; ils vont et viennent dans l'impasse,

ils prennent des notes sur tous les graffitis, et ils en photographient même quelques-uns. « Deux types, un gros lard et un maigrichon, même dans une Porsche, c'est pas pareil que E.T. dans une soucoupe volante.

— Tu as tort, Todd, dit Bobby. Regarde ce qui est écrit à l'arrière de la bagnole. Jette un coup d'œil, s'il te plaît.

— Il est écrit Porsche.

— Salaud ! chuchote-t-il, rageur. Porsche, oui. Mais *P-R-O-S-C-H-E*, pour moi, c'est pas la même chose.

— Disons que je suis dyslexique. » S'il continue comme ça, je vais le frapper. Je n'aime pas beaucoup qu'on me rappelle que je ne sais pas très bien lire. « C'est pas ma faute. Où veux-tu en venir ?

— C'est une imitation, crétin. Ils essaient de s'intégrer, ils nous copient presque parfaitement, mais de petits détails leur échappent... Ils ne sont pas très minutieux. Par exemple, ils ne mettent pas de point sur les i, et pas de barre aux t. Hé, quand le gros revient vers nous, mate ses mains. Pas besoin de savoir lire pour faire ça. »

Justement, il s'amenait. Il était en train de fourrer son appareil-photo dans la poche de sa veste. À la main droite, il avait six doigts. Et ça, ça m'a fait peur.

Le sixième doigt, celui qui se trouvait après l'auriculaire, n'en était même pas un. On aurait dit une sorte de griffe. Recouvert d'écaillés. « N'ayez pas peur, dit le gros extraterrestre, comme s'il avait lu mes pensées. Nous n'avons pas l'intention de vous nuire, mais seulement de regarder. Si vous acceptez notre proposition, et je sais que vous serez d'accord, nous saurons vous récompenser... De l'argent, des voyages au-delà de tout ce que vous avez jamais pu imaginer, des gratifications sexuelles de toutes sortes... Nous n'avons pas les pieds dans le même sabot, si je puis dire.

— Y'a seulement deux trucs dans la vie qui me font bander, dit Bobby. Et l'un des deux, c'est un fantasme, quoi.

— Quelles sont ces deux choses ? demande le grand à la triste figure.

— Je veux tagger la lune. Et puis je veux mourir. »

Je me souviens encore de la première tentative de suicide de Bobby. Il avait douze ans. Des types dans une voiture ouvrent le feu dans sa rue, et tuent quatre personnes, dont Smiley, qui ne souriait jamais, en dépit de son nom. Après l'enterrement de Smiley, Bobby rentre chez lui et décide de retenir sa respiration, ce qu'il fait, jusqu'à ce qu'il devienne tout bleu. Son

beau-père lui flanque une raclée, et il est obligé de respirer, puis il éclate en sanglots.

Dr Yao m'entretient de la valeur de la vie humaine et du gaspillage tragique qu'on en fait. Je l'interromps : « Allez donc vous faire foutre, Margaret, comment pouvez-vous me parler de la valeur de la vie, alors que ce sont des gens comme vous qui mettent un prix sur tout ? » Elle contre-attaque : « Je ne parle pas d'argent, mais de valeurs universelles et intangibles... Des valeurs supérieures... » Je riposte : « Si vous étiez comme Bobby, comme moi, vous sauriez qu'il n'existe aucune valeur supérieure à l'argent. Un gamin est capable de vous violer seulement parce que sa bite le démange. Et il vous tuera pour un paquet de dopes. On ne vous apprend pas ça, à Tarzansi, mais si vous vous retrouviez dans la rue, vous pigeriez très vite. La seule valeur, c'est celle qu'on a *pour* quelqu'un. »

Dr Yao bredouille alors quelques mots à propos de mon nihilisme, et je réplique aussi sec. « Mais quand vous vous retrouvez là-haut sur un mur, n'importe lequel, et que le monde entier sait que vous existez, qu'il connaît votre nom, et que ce nom se détache en grosses lettres par-dessus le chaos de la ville... alors, et seulement alors, vous êtes enfin quelqu'un. L'espace d'un instant. Avant qu'on vienne vous emporter derrière les quatre murs d'une cellule où vous pourrirez jusqu'à la fin de vos jours. »

Ça, elle aime. Je commence à croire que je vais pouvoir me la taper, finalement.

Pourtant, ce que veulent les deux extraterrestres, c'est bien plus que regarder ce qui se passe. Ils veulent participer, quoi. Ils veulent que Bobby se lance dans la plus grande expédition de sa vie de tagger, et ils veulent l'enregistrer. Et Bobby ayant beaucoup insisté là-dessus, ils veulent que je les accompagne. J'ai le rôle du vieux commentateur sportif, qui a déjà tout vu et qui sait tout... Ils veulent ma sagesse antique. Après tout, j'ai l'avantage de ma supériorité. J'ai vingt-quatre ans, et j'ai déjà donné. Mais je n'arrive pas à décider si les extraterrestres sont en train de tourner une sorte de documentaire ou s'ils sont simplement une paire de branleurs que notre adrénaline excite.

Bobby va bientôt avoir seize ans et il vaudrait mieux qu'il en finisse avec tout ça. Sinon, ils vont le coincer et l'embarquer au tribunal, où il sera jugé

comme un adulte, et ils le mettront dans une vraie prison. Et là, ils se chargeront d'enculer à jamais tous ses rêves.

Et nous voilà tous les quatre entassés dans la fausse Porsche. À l'intérieur, tout est différent... Beaucoup plus spacieux, pour commencer, parce que comme le gros me l'explique, l'espace s'enroule sur lui-même à la manière des lettres que nous traçons ; dans une pièce, il y en a d'autres, et à l'intérieur d'une salle, d'autres salles. Il y a une pièce qui se transforme en n'importe quel autre endroit de l'univers. Il y a une pièce où des créatures sont conservées dans de grandes éprouvettes emplies de fluide gazeux. Il y a des tableaux de bord et des boutons lumineux qui clignotent, et tous ces machins de science-fiction qu'on voit dans les films. Mais on a l'impression que tout ça n'est pas vraiment là, qu'il ne s'agit que d'une projection de réalité virtuelle, ou quelque chose d'approchant, parce que les images se surimposent parfois bizarrement, les bords devenant flous de façon étrange... On le sent : c'est là seulement pour prouver à Bobby et à moi que ces deux types viennent vraiment d'un autre monde. Pour eux, l'intérieur de la Porsche doit être tout à fait différent, voire *ne pas* être du tout.

De temps en temps, le véhicule est effectivement une voiture de sport qui dévale les rues en pente, trop petite pour quatre passagers. « Où allons-nous ? » demande le gros. Comme pour le tester, Bobby lui lance « Ben, on pourrait aller au sommet de la tour de Capitol Records. » En un instant, la Porsche décolle et nous survolons Hollywood. Je jette un coup d'œil en bas, et je vois tout : les lumières, la saleté, les macs, les touristes, les papiers gras qui volettent dans le vent de Santa Ana telles des herbes sèches dans le désert... Les étoiles, d'où proviennent les extraterrestres, sont à peine visible à travers la brume due à la pollution, mais celles qui sont imprimées sur le trottoir brillent assez fort pour se substituer aux précédentes. Nous nous élevons encore, mais nul ne nous aperçoit. D'ailleurs, même si quelqu'un nous voyait, il lui serait impossible de croire en une quelconque magie : après tout, on est à Hollywood, ville où toutes les voitures volent, c'est bien connu. Nous quadrillons la ville, parfois nous partons en exploration dans les rues transversales. Du fond de son container, un sans-abri lève les yeux vers nous. Vivant plus près de la dure réalité d'un monde cruel, il est peut-être resté sensible aux prodiges, et il s'émerveille de voir passer au-dessus de sa tête une Porsche volante avec, à son bord, une paire d'extraterrestres.

On fonce sur la flèche de la tour de Capitol Records, et Bobby s'extirpe de la voiture, suspendu au bout d'une corde, pour écrire NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA, formant une frise tout autour du sommet du bâtiment. On change de bord, direction l'Observatoire Griffith, et Bobby inscrit sur le dôme un millier de NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA. Descente en piqué sur les lettres géantes de Hollywood, qui s'ornent désormais de NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA. Puis on reprend Mulholland Drive et Bobby se fait les montagnes de Santa Monica, brûlant la végétation à l'aide d'un genre de désintégrateur à laser. NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA. On repart vers le sud, et Bobby marque chacune des tours où sont installées les banques japonaises qui se sont approprié notre ville. Encore plus au sud, et c'est la plage que Bobby tatoue, dardant dans le sable un rayon lumineux qui le vitrifie cent fois, NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA. Les extraterrestres sont comme des fous, ils adorent. Ils ont implanté dans le cerveau de Bobby une espèce de transmetteur qui leur renvoie la joie intense du garçon, cette joie que je ressens aussi, parce que je sais ce que c'est, de hurler son nom en lettres géantes du sommet des gratte-ciel et des ponts. Je sais ce que c'est, de forcer l'attention de cette putain de ville qui n'écoute jamais et qui s'en fout, de la forcer à me regarder et de l'obliger à savoir que j'existe.

Ce soir, ils le savent *tous*. Le croque-mort galactique appuie sur un bouton et l'image d'un écran de télé emplît soudain l'espace. Les ondes sont pleines de nous. Ils disent qu'il s'agit d'un gang. Un méga-gang qui a décidé de frapper la ville partout à la fois. Sur CBS, un expert ès graffitis est en train d'expliquer que NOVA est en fait les initiales d'un groupuscule néonazi, le Nouvel Ordre de la Victorieuse Armée... Ouais, d'accord, on est mort de rire. Sur NBC, ils affirment que plus de cinq cents taggers sont en action. Une ligne téléphonique spéciale est ouverte, dont le numéro apparaît sur l'écran. Même la série télé qui cartonne dans les sondages est déprogrammée en raison de l'actualité. C'est dire l'importance que nous avons prise, nous, les deux zonards bons à rien nés de l'autre côté de la voie ferrée de San Fernando.

Ils nous donnent tout ce qu'on veut, ces deux extraterrestres. À trois heures du matin, Bobby et moi, on s'est envoyé deux litres de bière chacun, et toutes vitres baissées, on pisse dans les rues désertes. À la télé, les experts proposent à présent diverses explications concernant les initiales des gangs urbains, et il y a même un psychiatre qui déblatère sur la jeunesse

aliénée et la violence dans les rues, et sur tout un tas de trucs qu'il ne connaît même pas.

Maintenant, des voitures de police patrouillent dans la ville. Les flics sont à notre recherche. Mais les extraterrestres enveloppent la Porsche volante d'un nuage de pseudo-brouillard, et nous n'apparaissions même plus sur les radars. De toute façon, nous sommes trop rapides pour eux.

Mais vers quatre heures du matin, Bobby en a plein le cul de toute cette merde. « J'appelle pas ça *tagger*, moi, si vous voulez savoir. Y'a aucune excitation, que de la technologie de pointe, pas de *mystère*, pas de *danger*. On va quelque part, je fais mon truc, on appuie sur deux ou trois boutons, et on repart. Allez vous faire foutre, je veux rentrer, maintenant. »

Les extraterrestres échangent un regard perplexe. Le gros s'adresse à moi : « Je ne comprends pas. Je croyais que nous étions en train de lui fournir... la plus grande montée d'adrénaline possible, vous me suivez ? Que pouvons-nous faire ? » Le croque-mort, quant à lui, ouvre la boîte à gants et prend une poignée de gélules, j'ignore ce que c'est, sans doute une sorte d'amphétamines. Bobby se contente de les regarder.

« Vous n'y êtes pas du tout, dis-je. Vous me dites que vous pratiquez vous-mêmes ce genre de choses, et que vous écrivez vos noms sur des planètes, bordel de merde, et que vous utilisez pour ça d'infimes petits bouts d'acides aminés. À vous entendre, nous sommes vos signatures, rampant à la surface d'un monde qui, sans vous, serait resté stérile... Mais vous ne semblez pas vous rendre compte que le fait d'écrire son nom en grosses lettres n'a aucune espèce d'importance. Vous avez laissé agir Bobby, vous l'avez laissé semer le désordre dans toute la ville, et déranger tout le monde, et on a les Blancs et les Noirs à nos trousses, mais ce n'est pas du tout ce qui importe. »

Il faut que vous sachiez que la Porsche est à présent *garée* au sommet du Beverly Center, juste à côté de la grande enseigne du Hard Rock Café, qui clignote inlassablement, rendant le visage de Bobby alternativement blanc comme un spectre et sombre comme la mort. À mi-voix, les extraterrestres tiennent un conciliabule. Ils parlent une langue étrangère, qui ressemble vaguement au japonais... Puis l'un des deux me dit, très sérieusement : « Alors, éclairez-nous, vous qui êtes un sage. »

Ainsi, j'appris quelque chose sur ces deux extraterrestres : ils me respectaient, comme le faisaient les gamins qui m'avaient assailli à l'angle de Jackman Avenue pendant des années, et qui se racontaient indéfiniment

des histoires dont j'étais le héros, au point que j'étais incapable de m'y reconnaître. À vingt-quatre ans, ma vie était derrière moi. Je m'étais déjà brûlé les ailes et le reste, mais je vivais toujours, même si je me contentais de survivre. Ces extraterrestres avaient peut-être des billions d'années, mais ils n'avaient pas encore dépassé le stade où j'en étais. Ils étaient incapables de voir plus loin qu'eux-mêmes. J'avais donc quelque chose à leur apprendre.

Je m'en étonne moi-même, et cette découverte commence à faire sortir de moi-même la mort à laquelle je me suis condamné. Et voilà ce que je leur dis : « Les sociologues et les psychanalystes, ils sont tous persuadés que les gamins se conduisent de cette façon parce que le monde dans lequel ils vivent est insupportable. Leur père les bat, ils s'entre-tuent, ils passent leur temps à se défoncer et ils se pendent dès qu'ils trouvent une corde assez solide. Mais c'est faux. Ils ne font pas de conneries *à cause* de ça, ils font des conneries *malgré* ça. Ils ressemblent au cadavre dont le bras surgit soudain de la terre, pour vous agripper par la cheville lorsque vous vous promenez dans le cimetière. Ils sont morts, complètement et profondément, mais ils n'arrivent pas à dire adieu à la vie.

— Mais que font-ils, alors ? » lance le gros, tandis que Bobby tord ses doigts maigres en attendant ma réponse.

« Tu le laisses faire, vieux, dis-je. Tu le suis à distance convenable, mais tu ne le déposes pas en voiture là où il a décidé de poser son tag, et tu ne viens pas le chercher quand il a fini.

— Mais, dit le gros, et les autorités ? La police de Los Angeles est sur les dents, à présent. Ils sont convaincus qu'ils ont affaire à une véritable armée, le gang NOVA. Que va-t-il se passer, s'ils coincent Bobby ?

— Il y a déjà pensé », dis-je.

Parfois, quand ma sœur a fait une passe, elle ne me donne pas la totalité de l'argent. Elle achète des fleurs et s'en va les déposer sur une tombe, à Forrest Lawn. Ce n'est pas celle de Bobby, mais elle dit que c'est l'intention qui compte.

Elle ne m'adresse plus guère la parole : j'imagine qu'elle croit que je l'ai tué.

Il est quatre heures et demie du matin, et la Porsche, d'un noir de jais, atterrit mollement sur un monticule à Forrest Lawn, comme une casquette de base-ball emportée par une rafale de vent. Bobby sort de la voiture. Il

connaît bien le chemin, nous avons passé suffisamment de temps parmi les morts, à fumer des joints et à penser à ceux de nos amis qui se sont fait descendre et qui n'ont pas les moyens de reposer en paix dans un tel cimetière, à méditer également sur notre mort future, à se demander comment ce sera... La lune est pleine et l'herbe, sombrement argentée. Partout, des tombeaux. L'endroit est paisible, les pierres tombales sont entretenues, tout est propre. Pas comme notre quartier.

Une sorte de temple grec s'élève non loin, je crois savoir qu'il s'agit de la dernière demeure d'un producteur de cinéma. Tandis que nous le regardons faire, Bobby s'approche d'une colonne ionienne et, d'un geste sec et précis de son poignet osseux, il trace NOVA à l'aide d'un Posca. L'image nous est retransmise sur la douzaine d'écrans qui se trouvent à l'intérieur du vaisseau spatial déguisé en Porsche, et nous l'entendons même respirer en Dolby Stéréo. Ses grommellements nous parviennent, amplifiés : « Allez tous vous faire foutre, bande de morts ! » Soudain, le bruit du rotor d'un hélicoptère. On voit les rayons des projecteurs qui balaient l'obscurité, et qui éclairent Bobby, brutalement crucifié dans la lumière. Le hurlement des sirènes et des alarmes. Tout autour de nous. Blancs et Noirs se pressent sans doute, mais on ne les aperçoit pas encore. La courbe du monticule les dérobe probablement à notre vue.

« Allez, les mecs, dis-je, foncez, faut le ramener. » La Porsche avance dans l'herbe, mais Bobby ne fait pas mine de vouloir monter. Au contraire, il se met à courir en direction de l'autoroute.

Nous le suivons, et les voitures de police lui emboîtent également le pas, en se gardant bien de rouler sur le gazon, vous comprenez, c'est Forrest Lawn. Ici, c'est un endroit réservé aux morts qui ont de l'argent. Pas de traces de pneus sur la pelouse des riches, sinon, c'est le tribunal... Bobby, qui court maintenant à toute vitesse, n'est plus qu'une minuscule silhouette. Il saute par-dessus les pierres tombales, s'immobilisant soudain à côté d'un ange de marbre aux ailes déployées, le temps d'un NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA, puis il repart de plus belle... Gros plan sur son visage, suspendu dans l'air devant moi, un visage si serein, une expression si concentrée que j'en ai un frisson de peur.

« Les indicateurs de tension sont au maximum, dit le gros extraterrestre. Je crois que nous allons avoir un enregistrement extraordinaire, finalement.

— Je vous l'avais dit, que je lui ai répondu. Laissez-le faire, vous verrez, il vous donnera tout ce que vous voulez. »

Nous le suivons. Il enjambe un parapet et retombe sur le trottoir de l'autre côté sans cesser de courir. Nous le suivons toujours. Les flics aussi. À Glendale, la circulation est détournée. Quant à l'hélico, c'est celui d'une putain de télé, pas de la police. Bobby parvient à échapper aux projecteurs. Soudain, il a disparu.

« Où est-il... bredouille le croque-mort.

— Le pont », dis-je dans un souffle.

Aucune voiture sur ce tronçon d'autoroute, le trafic ayant été refoulé sur la 5 ou la 101. Un peu plus loin, il y a un échangeur sur lequel se rejoignent toutes les voies de circulation, pour devenir ensuite la 134. Quatorze d'entre elles convergent et divergent ainsi, avec, au-dessus, une rangée de grands panneaux de signalisation verts, où sont indiqués les directions et les kilométrages. Je devine que nous allons y retrouver Bobby. Après avoir évité le barrage de police, la Porsche se mêle au convoi de voitures de flics qui cernent l'échangeur. À quatre pattes, Bobby est penché au-dessus des panneaux, une bombe de peinture verte dans une main, et une de peinture blanche dans l'autre. Avec la verte, il recouvre les inscriptions, et avec la blanche, il écrit NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA.

À l'aide de haut-parleurs, ils lui hurlent des choses. *Rendez-vous, Jetez vos armes*, ce style de conneries. Une équipe de reporters est là aussi, armés de caméras vidéo. Le Santa Ana souffle fort, mais on perçoit quand même le grondement d'un hélico. Des tireurs d'élite ont leur arme pointée sur Bobby. Une ambulance vient d'arriver. Les extraterrestres et moi, on est sortis de la Porsche, mais personne ne nous voit, grâce au brouillard qui nous dissimule toujours. Nos yeux se portent sur Bobby, et sur ce qu'il écrit furieusement.

Sur les panneaux, on ne lit plus aucun chiffre, plus aucun Burbank, pas le moindre Pasadena, Ventura, Los Angeles, Golden State Freeway... Au lieu de tout ça, tous indiquent à présent NOVA NOVA NOVA NOVA NOVA. Toutes les routes mènent à NOVA. Bobby, lui, est perché sur l'un des panneaux, celui qui indiquait la direction de Pasadena Freeway. Il se tient en équilibre, les bras levés vers le ciel. Et là encore, on lit NOVA : le N est formé par un ruban d'acier tordu, le O, par la lune, le V, par ses bras levés, et le A est tracé en noir sur le béton... Toute la ville fait partie de son nom. La lune elle-même. Il est devenu plus grand que le monde entier.

« Qu'est-il en train d'essayer de dire ? demande le gros.

— Il nous dit qui il est, fais-je. C'est le seul langage qu'il puisse parler. Il vit malgré lui, comme je vous l'ai déjà dit. »

Les flics ont dû renoncer à dévier la circulation, parce que soudain, elle reprend. Des semi-remorques, des bus et quelques voitures font leur apparition, inondant l'autoroute, à l'exception de l'îlot constitué par les voitures de police, juste au-dessous de l'endroit où se tient Bobby.

Éclairé par la lune, Bobby Donahue sourit. Son corps frêle est enveloppé par la lueur pâle, et même de là où je me trouve, je vois que ses yeux brillent intensément. Il est debout, tout droit, en équilibre sur la fin de l'enfance, entre innocence et désillusion, et sa grâce et son innocence sont telles que seul un tagger peut les comprendre ; il est satisfait, l'harmonie est totale. Pour la première fois depuis qu'il a surgi en hurlant dans ce monde de souffrance, il s'aime. Il est libre.

Et c'est à ce moment-là qu'ils l'ont abattu.

Aujourd'hui, Margaret Yao tient entre ses mains un exemplaire du *National Enquirer*. J'ignore comment elle s'est débrouillée pour payer son achat à la caisse sans mourir de honte. Elle s'est peut-être déguisée pour aller l'acheter.

À la une, un gros titre : DE NOUVELLES TRACES DE VIE SUR LA LUNE.

Sur la photo, retouchée par ordinateur, on distingue un mot, tracé en lettres d'une centaine de kilomètres de long sur la poussière lunaire... NOVA.

Bobby Donahue n'est jamais tombé. Ma sœur persiste à dire que je l'ai tué et elle ne m'adresse plus la parole. Même à l'école primaire, elle l'aimait bien.

«... Mais, me dit le Dr Yao, vous êtes en train de me dire que... quand on va aller sur la lune... on va trouver, je ne sais pas, moi, des fragments d'ADN... c'est-à-dire quelque chose susceptible d'évoluer un jour en...»

Je lui dis que je ne veux plus coucher dehors. Je lui demande si son lit à Tarzana est assez grand pour deux. Elle sourit bizarrement. Je crois bien qu'elle est amoureuse ; je ne sais pas si c'est de moi, ou tout simplement de ce que je représente.

J'étais recroquevillé sur la banquette arrière de la Porsche, tandis que nous foncions dans la ville endormie. « Où est-il ? dis-je. Qu'avez-vous fait de lui ? »

— Nous lui avons rendu tout les honneurs qui lui étaient dus », répondirent les extraterrestres.

J'ai regardé la comète. Ce n'était pas une comète, sinon elle n'aurait pas troué le brouillard en filant droit sur la lune.

« Je ne comprends pas, ai-je dit. Si vous êtes vraiment d'importants personnages dans la galaxie, pourquoi vous embêtez-vous à nous rendre visite ? »

Ils m'ont répondu. « Disons que nous revenons sur les lieux du crime. Nous aimons à revoir nos créations, de temps en temps.

— Mais... Si vous êtes réellement des putains d'extraterrestres et si vous venez d'une autre planète, pourquoi ne faites-vous pas irruption chez nous sous votre véritable apparence, en exigeant de parler à notre chef, par exemple ? Pourquoi perdez-vous votre temps avec des déchets comme nous ? Pourquoi vous efforcez-vous d'avoir l'air humain et de copier jusqu'à nos voitures de sport ? Vous n'avez donc rien d'autre à faire que nous imiter ? »

Pour la première fois, le gros éclata de rire. J'avais l'impression qu'ils se foutaient de ma gueule en me traitant comme un gosse. C'était bizarre, considérant qu'une heure auparavant, ils s'étaient comportés comme si j'étais un putain de gourou qui connaissait tous les secrets de l'univers.

« Vous avez tout compris à l'envers, Todd, me dit alors le grand en me tapant dans le dos. Nous ne vous imitons pas, au contraire. C'est seulement que...

— ... Nous vous avons faits à notre image », reprit le gros.

Ils me déposèrent à côté de chez moi. Et tandis qu'ils repartaient en direction du soleil levant, une rafale de vent, le vent de Santa Ana, vint me geler le cul.

Titre original :
Tagging the Moon
Traduit par Claude Califano

PROTECTION : Maureen F. McHugh (1992)

Quand le train arrive au camp, je suis complètement paniquée mais j'essaie d'avoir l'air détendu, vous voyez. J'étais censée aller à Green River, un camp de femmes dans le Wyoming, mais il y a eu comme une erreur d'aiguillage et me voilà embarquée pour Protection au Kansas. Un camp dont je n'ai jamais entendu parler – Green River, bien sûr, je connais. Je crois que ça m'a mise en rogne. J'étais censée partir pour ce fameux camp de travail pourri du Wyoming et, à la place, ils m'expédient dans ce bled perdu. Comme si c'était une sorte d'épreuve, vous voyez. Du reste, qu'est-ce que les gens en auront à foutre dans quel camp je finis par échouer ? Voilà que je continue à penser au monde du dehors, alors que je suis en prison. Mais ça, je ne le sais pas encore.

Laissez-moi vous dire, je me considère comme une nana plutôt chatouilleuse. Je me trouve dure. Pendant tout le trajet de Wichita à Protection, je ne fais rien si ce n'est simplement occuper un siège dans le train, côté fenêtre. Personne ne va s'aviser de me déplacer, même s'il y a plein de gens dans le couloir qui se marchent les uns sur les autres. Et cela, parce que je me suis arrangée pour planquer un stylo dans le bas de la couture d'un des trois pantalons que je porte, et qu'ils savent tous que le premier qui s'approche, je le lui fourre dans le bide. De sorte que tout le monde me fiche la paix.

Il n'y a pourtant rien à voir par la fenêtre, sinon toute cette herbe morte de couleur brunâtre. Le voyage dure quelque cinq heures, parce que le train n'avance pas très vite, et le paysage qui défile n'est que prairies arides et, de temps à autre, nous croisons ce qui était une route avant que le Couloir soit frappé par la sécheresse, à l'époque où l'Ouest avait encore des pluies et des fermes. Les gens continuent à se marcher les uns sur les autres parce qu'il faut bien qu'ils aillent aux toilettes. Pour ma part, je crois que je peux me retenir encore pas mal de temps car je sais que, dès l'instant où je me lèverai, quelqu'un va me prendre ma place.

On fait tous bonne impression. Ils nous ont laissé nos vêtements, ce qui m'a quand même étonnée, je pensais qu'ils allaient nous faire porter des combinaisons grises ou des trucs dans ce genre. Mais non, ils se sont

contentés de nous raser la nuque et de nous coller ces implants. J'ignore à quoi ça peut servir. Peut-être pour qu'ils puissent à tout moment nous localiser – merde, ils lisent peut-être dans nos pensées. Et puis, toute personne susceptible d'avoir son métabolisme équilibré s'est vue déstabiliser. Le sort qui nous attend est de devenir un surplus dans un camp de travail, et je crois que cela n'inquiète personne. J'ai des démangeaisons dans la nuque, et ça fait deux semaines que je porte ces vêtements. Je mets tout en trois exemplaires, ça a l'air vraiment idiot et j'ai chaud là-dedans. Ça m'embêtait, vous voyez, on voudrait se faire une allure décontractée, mais quand ils nous ont dit qu'on ne pourrait garder que ce qu'on avait sur nous, je me suis dit que ça pourrait prendre quelque temps avant que je me tire de là-bas. Je veux dire, je vais probablement me faire la malle avant l'hiver, vous voyez. Mais juste au cas où. Et puisque je ne sais pas ce que je vais faire une fois dehors, il vaut mieux, je pense, avoir des vêtements en réserve. Non que les commissaires ne se doutent de rien, ils doivent bien savoir que tout le monde n'a qu'une envie, se tirer d'ici. Et le moment venu, ils ne vont pas me laisser tout bonnement prendre un billet retour en train ; ça risque d'être plutôt long pour rentrer à Cleveland. Il se peut que je doive marcher une partie du chemin » et ça pourrait prendre un bail, et je serais alors peut-être bien contente d'avoir gardé ces fringues.

Voilà donc que nous arrivons à Protection. Ce n'est rien, pas même une palissade, seulement ce quai de béton aussi long que le train, et un chemin de terre et la prairie aride. Le train s'arrête et nous restons assis. Je présume qu'il s'agit de Protection, que pourrait-il y avoir d'autre ici ? Dans quel autre endroit enverrait-on un convoi de détenus ?

Nous attendons un moment, peut-être vingt minutes, entassés dans le train avec la ventilation coupée, et au loin j'aperçois ce panache de fumée brune. Sauf que ce n'est pas de la fumée, c'est de la poussière, et ça vient de la route. Des autobus, par dizaines. Toute une colonne éléphanterresque d'autobus vert foncé traînant leur carcasse le long des collines « ondulées ». Jusqu'ici, j'ignorais ce qu'on entendait par « collines ondulées » ; mais celles-ci évoquent bel et bien des ondulations, recouvertes d'une herbe morte couleur de poussière. Les autobus s'immobilisent sur le chemin ; le premier à l'avant presque collé contre le quai. C'est un bus fonctionnant au gaz, avec une grosse poche de méthane sur le toit, à moitié dégonflée, comme une chose flasque tassée dans une cage. C'est la première fois que j'en vois un, on n'en a pas à Cleveland. Des autobus, sortent des gardes en

treillis, équipés d'une véritable artillerie. Des fusils irradiants, je ne m'attendais pas à ça, je pensais qu'ils auraient des armes à projectiles, mais qu'est-ce que j'y connais ? Les fusils disruptifs font peut-être moins de saletés, c'est pourquoi les flics en ville les utilisent. Quoique ici, dans un camp de travail, qu'est-ce que ça peut bien foutre si on éclabousse le paysage ?

Ils traînent un moment, ouvrent brusquement la porte de notre wagon où trois d'entre eux font irruption, nous criant de ne pas bouger, agitant leurs fusils sous notre nez. Holà, je ne vais pas me sauver, pas avant que je sache ce qui se passe.

« Vous allez sortir sur le quai, sur deux rangs ! Vous comprenez ce que je dis, espèces de trouducus ? nous hurle cette femme. Ça fait cinq ans que je bosse ici, dans ce putain de bled, et peut-être bien que si j'en bute assez du ramassis que vous êtes, ils vont se dire qu'on peut me faire confiance et me transférer quelque part ailleurs. Alors, je ne cherche qu'un prétexte. Maintenant, bougez-vous ! »

Nous commençons donc à évacuer le wagon par flots successifs ; tout le long du quai, il en va de même pour les autres wagons. Quand c'est à mon tour de descendre, un garde me fait signe d'aller dans la file de gauche, et je me garde bien de le contrarier. Il ne semble pas y avoir de différence entre les deux files. Nous sommes tous là, alignés, et il fait chaud, et j'ai besoin d'aller aux toilettes.

Ils nous font rester là, en plein soleil, tandis qu'ils traînent leurs regards menaçants le long du quai. Oui, la trouille me gagne. Je sais ce qui se passe, je sais ce que je ferais en pareille situation. Si j'avais un ramassis de rebuts à surveiller, la première chose que je ferais serait de leur montrer quel pourri je suis. Donc on poireaute, et je me demande ce qu'ils vont nous faire.

Finalement, la gueularde en chef s'arrête devant nos deux files. « Helga », c'est le nom qui me vient à l'esprit.

« Toi. »

Elle pointe ce putain de fusil sur un type dans la file de droite. Une grande perche à l'aspect maigrichon, le genre à ne pas avoir eu de siège dans le train. Il n'a aucune expression sur le visage, presque comme s'il s'attendait à ce qui lui arrive.

« AMÈNE-TOI ! » hurle-t-elle.

Il s'avance en traînant les pieds. Il a des chaînes aux chevilles ; ils font ça uniquement aux psychopathes et aux militants politiques. Ils ne sortiraient pas un psychopathe de la file, sinon pour le rôtir sur place. D'ailleurs, il n'a pas l'air d'un psychopathe, je présume donc que le gars est un politique. Ça ne doit pas non plus les gêner de dessouder un politique.

« Tourne-toi », braille la femme.

Il obéit, de sorte qu'il nous tourne le dos.

« Alors, les trouduc, elle vous plaît, sa coupe de cheveux. Bon, laissez-moi vous dire une chose, le périmètre du camp est électrisé. (Le même discours se répète devant chaque wagon. Je reviens au type, dont les cheveux sont assez longs pour lui couvrir la nuque.) Je vais vous montrer ce qui arrive si vous franchissez le périmètre. »

Elle met la main contre le dos du type et le pousse du quai. Il tombe, paumes ouvertes, et s'aplatit dans la poussière qui entoure le béton.

« MARCHE ! » lui crie la femme.

Je passe sous silence le tas de jurons qu'elle nous a assénés, simplement parce que ce sont toujours à peu près les mêmes qu'elle rabâche. Quoi qu'il en soit, le type se relève péniblement et la regarde.

« Pourquoi je marcherais si de toute façon vous devez me tuer ? » dit-il de cette voix tout à fait normale, naturelle.

Il a peur, ça se voit, et il s'exprime pourtant avec cette belle voix mûre.

Insolent, comme je les aime.

« MARCHE ! » hurle la femme en lui fourrant le canon de son fusil dans la figure, ce qui le fait trébucher en arrière.

Et soudain son corps se raidit. Comme une planche. Tous les muscles de son cou ressortent et ses mains dessinent des griffes, et il s'abat comme un putain d'arbre. Droit. Puis il devient tout mou.

Je regarde ce qui se passe le long du quai. À part un seul qu'ils doivent pousser, il y a tous ces autres étendus dans l'herbe brune. Deux gardes sautent en bas, et je retiens ma respiration, m'attendant qu'ils tombent dans les pommes eux aussi. Mais non, ils prennent juste le type par les bras et les jambes, puis le balancent dans l'autobus.

« Traversez-moi ça à plusieurs fois, et votre putain de cerveau va frire comme un œuf, dit la femme avec un ton de satisfaction. Enfin, pour autant qu'un seul des trouduc que vous êtes a un cerveau. »

On ne remonte dans le bus qu'après que Helga nous a signifié les règlements, ce qui prend une éternité. Quand nous embarquons, personne ne

veut s'asseoir à côté de « Politique ». Mais il est vers l'avant, et je m'y mets aussi. L'autobus me rend malade, plus je suis devant, mieux c'est. Le gars est encore inconscient, la tête contre la vitre, et je dois le bouger pour m'installer. Il a de beaux vêtements, de vraies loques mais beau tissu, chinois ou quelque chose comme ça. Il porte pull-over et pantalon qui, avec la poussière, ont cette couleur marron avec de petites taches de gris. On lui a ôté ses chaînes qu'on a rapportées dans le train. Le type a des doigts vraiment longs. Il y a quelque chose qui me plaît chez lui, peut-être la façon dont il s'est tourné et a parlé à Helga. Je pourrais comprendre s'il était fou ou défoncé, mais non, il était tout ce qu'il y a de plus normal.

Tout le monde me regarde parce que je suis assise à côté de Politique. Tout le monde sait qu'il porte d'ores et déjà la marque de désagréments à venir. J'imagine qu'en montrant que je m'en fous, ça me pose comme une vraie dure, et personne ne devrait venir m'emmerder.

Du reste, quelque chose en lui m'attire réellement. Par conséquent, je considère qu'il est à moi.

Durant le temps où nous roulons vers le camp, il ne retrouve pas vraiment ses esprits. Je dois donc passer son bras autour de mes épaules et pratiquement le porter hors de l'autobus. Je ne suis pas tellement grande. Il a beau être maigre, il fait bien un mètre quatre-vingts, peut-être quatre-vingt-dix, et pèse plus que moi. Il n'est pas complètement inconscient, et je lui fais la conversation. Il a les yeux à peine ouverts.

« Allez, dis-je, marche, tiens-toi sur tes pieds, espèce de con, ou c'est sur moi qu'ils vont se défouler. »

Continuant à le presser, je lui fais descendre les marches et le fais avancer jusqu'aux baraquements. Un bâtiment neuf en béton. Les lits ressemblent étrangement à des étagères en métal. Je flanque le type sur une couchette du bas et en prends une intermédiaire. Je regarde les autres s'affairer avant de m'installer.

La trouille, mec, j'ai la trouille. C'est sûr et certain que je ne voulais pas me retrouver dans un camp mixte. Dans un camp de femmes, je ne risquais pas d'être dépassée en poids par plus de la moitié des détenus. Dans le bus, il y avait environ deux gars pour une fille. Les hommes sont plus costauds ; le seul espoir que j'ai, c'est de me faire une réputation de cinglée, ou alors d'imaginer un truc dont tout le monde a besoin. Me préoccuper de stratégie, voilà qui me donne quelque chose d'autre à faire que de me tourmenter sur mon sort. La seule fois où je m'absente, c'est pour aller au seau. Je n'ai

jamais pissé dans un seau en métal avant cela, c'est une expérience, sans compter que ça fait du bruit. Ils éteignent les lumières avant que je regagne ma couchette, ce qui est aussi fort excitant comme expérience.

Cette nuit-là, je ne dors pas. J'ai envie d'être dans un vrai lit. J'ai envie de me brosser les dents. Je sais que ce n'est pas bien d'avoir ce genre de pensées, parce que, dans les deux années de redressement que j'ai faites quand j'étais mineure, j'ai appris la leçon : on ne pense pas à ce qu'on n'a pas. Et de toute façon, ce n'est pas tellement mieux d'évoquer ces souvenirs. Merde, la plupart du temps, je dormais sur un canapé chez quelqu'un. Ou sur le plancher. Mais ce n'est pas pareil.

Il fait encore nuit quand les lumières se rallument. Helga nous annonce que nous avons une demi-heure avant l'appel, puis le petit déjeuner. J'ignore à quoi doit servir cette foutue demi-heure, la plupart la passent à dormir. Je saute de ma couchette – enfoirés de Marx et Lénine, à pioncer sur une étagère en métal, j'en ai tous les os endoloris – et je jette un œil sur Politique. Il a passé la plus grande partie de la nuit étendu dans la position où il a atterri, une jambe à moitié dehors. À présent, cependant, il est recroquevillé comme s'il avait froid. Il a bougé, j'imagine que c'est bon signe.

« Hé ! dis-je en le secouant doucement. Allons, réveille-loi. »

Pour la première fois, il me vient à l'esprit qu'il a peut-être le cerveau amoché. Helga a laissé entendre qu'il fallait faire ça deux ou trois fois, mais qu'est-ce que j'en sais ? Je ne veux pas qu'il ait le cerveau abîmé. J'ai besoin de lui.

« Allons, dis-je, regarde-moi. Politique, regarde-moi. »

Il gémit et ouvre les yeux. J'insiste :

« Allez, réveille-toi. »

Il se redresse et prend sa tête entre ses longs doigts. Des pattes d'araignée.

« C'est quoi, ton nom ? je demande.

— Paul », répond-il.

Bon, au moins il comprend ce qu'on lui dit.

« Moi, c'est Janee, et on va rester ensemble, O.K., Paul ? »

S'il a le cerveau atteint, je le virerai plus tard.

Il me regarde. Il a affreusement mal au crâne, mais la façon dont il me regarde, comme s'il me jugeait, m'évaluait, je me dis, bon, s'il a le cerveau fêlé, ce type a dû être un génie avant.

« Janee, dit-il d'une voix qui sonne rauque. O.K., Janee. »

Je longe le mur de la chambrée. Dehors, dans la cour, il y a un robinet comme on en voyait autrefois. Je n'ai rien qui puisse servir de récipient, pas même une flasque de gnôle. Néanmoins, j'ouvre la porte – la nuit est claire, les étoiles brillent encore, excepté à l'est – et j'observe les alentours. Le périmètre est très bien éclairé, mais la porte n'étant pas fermée et comme je ne vois personne faire sa ronde, je me faufile jusqu'au robinet.

Il y a des mauvaises herbes tout autour de la base ; quant au reste du sol, c'est sec et craquelé. Le robinet est vachement dur, et il ne s'en écoule qu'un filet d'eau. Je mouille la chemise que je porte sur les deux autres, la trempe abondamment et la rapporte à l'intérieur. Je me glisse sur la couchette de Paul et lui tends la chemise.

« C'est mouillé », dit-il d'un air surpris.

Il s'en frotte le visage, puis la tient contre son front.

« Merci, Janee.

— Je te l'ai dit, on est ensemble.

— Tu ne tiens pas vraiment à être avec moi, réplique-t-il. Je suis un politique.

— Oui, je sais. Je te dirai quand ça me posera un problème. »

Le gars sur la couchette du bas en face de celle de Paul nous observe. Je le regarde droit dans les yeux, puis lui adresse un long sourire, appuyé, provocant. Il détourne les yeux le premier. Petites victoires.

Le camp, c'est l'enfer. C'est aussi simple que ça. Et il paraîtrait que Protection n'est pas aussi moche que Green River, ou du moins c'est ce qui se dit. Je ne vois pas comment ça pourrait être vrai. J'ai tout le temps faim, et trop chaud ou trop froid. J'ai mal partout à dormir sur une étagère. Je comprends pourquoi les lumières restent allumées une demi-heure au petit matin ; comme ça, on reste là, tenaillés par la faim, à appréhender les heures qui viennent. Tous les matins, on se lève et on poireaute une demi-heure avant de sortir pour l'appel. Celui-ci prend vingt minutes quand on est dispensés de sermon, et on a ensuite vingt autres minutes pour le petit déjeuner. Le premier jour, on nous distribue chacun une tasse, un bol et une cuillère. Nous marchons au pas et en rangs jusqu'à la cantine, qui consiste en un toit et c'est tout, pas de murs. Pour le petit déjeuner, on a droit à une mixture qui comprend surtout de l'eau et à un petit pain cuit à la vapeur. Et du café, si on peut appeler ça comme ça. Quand ils versent dans mon bol le

truc censé être de la soupe, ça me fait l'effet d'être une espèce de levure, un bouillon marron, ni plus ni moins. Ça n'a pas beaucoup de goût. Au fond de mon bol, je trouve l'équivalent d'une ou deux cuillerées d'orge ou quelque chose comme ça. Le café, lui, est tellement clair qu'on dirait du thé.

Je regarde ma tasse. Dix ans à me taper ce machin si je ne trouve pas un moyen de franchir ce foutu périmètre. On est le jour un. J'en ai 3650 à tirer, plus deux ou trois avec les années bissextiles.

Paul prend son rata et se dirige vers un des poteaux soutenant le toit ; il s'y appuie, se laisse glisser et s'accroupit. Il n'a pas voulu de café, je ne comprends pas, j'ai le gosier tellement sec que je pourrais en ingurgiter trois litres, et encore j'ai bu de l'eau au robinet ce matin. Il me tend son bol.

« Quoi ? fais-je.

— Je ne peux pas avaler ça, dit-il.

— Il le faut.

— Je vais être malade, explique-t-il. Puis il ajoute, avec ce pâle sourire qu'il a : de toute façon, moi, je l'aime avec du lait et du sucre.

— C'est quoi, ce truc ? je demande.

— Flocons d'avoine. »

Des flocons d'avoine ? Je renifle. Ça pourrait être ça, effectivement. Je prends sa tasse et y verse une partie du liquide.

« Il faut te mettre quelque chose dans l'estomac.

— Je vais vomir, insiste-t-il.

— Bon, tu vas vomir. Peut-être qu'après tu te sentiras mieux.

— Ce n'est pas une gueule de bois », dit-il.

Néanmoins, pendant que j'avale notre petit déjeuner, il boit. Je fourre les pains dans ma poche. Je pourrais les manger mais, à mon avis, il va finir par avoir faim.

Ce premier jour, nous allons à la « fabrique » où on nous montre comment piquer des édredons sur ces vieilles machines à coudre noires avec « Singer » écrit dessus en lettres dorées. Je présume que le nom se veut une référence au bruit qu'elles font, que j'aurais quand même du mal à qualifier de doux chant. Je m'assois près de Paul. On pique les revers, les pans de toile écrue, blanc sale. On est censés en faire trois à l'heure. Je ne connais foutrement rien à la couture, je veux dire, je n'ai pas passé mon temps à ça, vous voyez. Je cochonne donc le premier, grand moment dans ma vie, et le deuxième a une drôle de gueule. Le troisième, cependant, n'est

pas trop mal. Ce n'est pas difficile, tu fais juste ziiip, sur un côté, ziiip, sur le haut, ziiip, ziiip, l'autre côté et le bas. Un grand carré.

Le premier jour, Paul est tellement mal qu'il est veinard de pouvoir en faire un dans l'heure. À partir du troisième jour, on en fait six à l'heure, mais ce premier jour j'arrive à en torcher deux de plus pour Paul. Le problème, c'est de les mettre dans son panier sans se faire attraper. Il me laisse faire sans piper. Son panier est toujours le premier qu'ils vérifient.

Je me trouve plutôt preste à la besogne. Ça ne fait jamais de mal de se savoir bonne à quelque chose. Ce jour-là, toutefois, et le suivant, je ne force pas. Il n'y a aucune raison de travailler plus qu'il ne faut.

Au troisième jour, Paul se débrouille aussi bien que les autres. Les longs doigts d'araignée ne tremblent plus.

Nous travaillons jusqu'à quatorze heures trente, puis une pause de vingt minutes, et on reprend jusqu'à dix-neuf heures. Au moment de déjeuner, je suis tellement vidée que j'ai la tête qui résonne. On reste dans l'aile, avec nos assiettes et nos bols. Le repas, c'est deux petits pains chacun, des haricots sans couleur dans un peu de graisse de porc et du café au goût amer.

Le second jour, Paul suggère que nous ramassions de l'herbe pour la fourrer dans nos couchettes, mais on n'en trouve pas beaucoup dans le camp. C'est le problème avec les politiques, ces types-là sont constamment en train de penser, mais dans la réalité le truc ne marche jamais.

Le troisième jour, ils nous laissent nous mêler aux autres, ceux qui sont ici depuis un certain temps.

Quand Paul et moi nous accroupissons contre notre poteau, je comprends qu'il y a du souci à se faire. Alors que je promène mes regards alentour, je m'aperçois que la plupart des gardes ne sont plus là ; il ne reste qu'un cordon pour protéger les cuisiniers, occupés à tourner le truc nauséabond dont ils se servent pour rincer les chaudrons à même le sol.

« Hé ! » fais-je.

Paul lève les yeux.

Les zombies se dirigent vers nous. Des squelettes ambulants en guenilles terreuses, peut-être cinquante. La première fois, j'ignore tout de ces zombies ; je m'imagine que tout le monde doit ressembler à ça après un certain temps passé dans cet enfer, et j'en ai la nausée. Je projette toujours de me tirer d'ici avant l'hiver, sauf que l'opération consistant à franchir le périmètre pose un réel problème. En plus, je commence à entrevoir qu'il ne

faudra plus compter me rendre tout bonnement à pied jusqu'à Saint Louis pour ensuite prendre un routier.

« Continue à manger », je souffle à Paul.

C'est ce qu'on fait. Quand les autres atteignent la limite de la cantine, je note que les derniers gardes et les cuisiniers sont en train de s'éclipser. Je continue à manger. Le premier des zombies s'approche d'un type qui tient son bol à moitié vide et, sans autre forme de procès, lui balance un coup de pied dans les côtes, avant que deux autres lui tombent dessus et lui piquent sa nourriture.

Ils commencent alors à circuler parmi nous, en sautant sur les gens. Ils ne sautent pas sur tout le monde, si le gars a l'air costaud, ils se contentent de tourner autour. Mec, j'ai un truc à faire. Certains ont des bâtons, et je me dis en moi-même : il faut que je sache où ils ont eu ces bâtons. Les zombies ne font pas beaucoup de bruit. Ou bien ils sont tous cinglés, ou bien ils essaient de flanquer la trouille aux gens. Ça fout les jetons de les voir se promener comme ça parmi nous. J'ai le sentiment que Paul et moi, on fait partie des cibles probables.

Il faut que je trouve quelque chose. Quoi qu'on fasse, on va perdre notre dîner de toute façon. Je pourrais simplement poser mon bol, et peut-être qu'à ce moment-là ils ne nous toucheraient pas, mais ce n'est pas une bonne solution. Tu ne cèdes pas, sinon tu te fais enfoncer. Il faut donc que je passe pour une telle teigne qu'après ça ils n'aient plus envie de se frotter à moi.

Aussi, je plante mon regard sur l'un de ces charognards décharnés qui avance vers moi et je souris. Puis je me mets à hurler et à courir, droit sur lui, simplement en criant aussi fort que je peux, et en le frappant avec mon bol, envoyant voler les haricots. Ce n'était pas exactement ce qu'il avait prévu, il n'était pas préparé à tomber sur une folle, et j'en profite pour le jeter à terre, une main pressée contre sa gorge, et je continue à le frapper au visage avec le bol.

Alors, l'un d'eux me saisit le bras et essaie de m'écarter. Ce sont de vrais squelettes, ces zombies, et moi je suis gonflée à bloc ; autant dire que le type a vraiment du mal, même avec l'autre sous moi qui se débat comme un possédé. Puis voilà Paul qui se met de la partie en tentant d'empoigner celui qui me tire, et un gars du nom de Carlos qui commence à taper sur celui-là même que tire Paul (ce qui est une bonne chose car Paul est zéro pour la bagarre).

Ce doit être à ce moment-là, je pense, que les gardes décident que ça suffit comme ça et qu'ils s'amènent en brandissant la crosse de leur fusil. Je m'en sors avec une lèvre fendue et un œil au beurre noir, et le lendemain matin, tous ceux qui ont pris part à la mêlée doivent faire le pied de grue une heure de plus et sauter le petit déjeuner. Plus le fait qu'on n'est pas censés prendre du retard sur notre quota d'édredons, même si on a manqué quarante minutes. Mais j'ai aussi récupéré un bâton qu'un des zombies a laissé tomber. Et j'ai comme dans l'idée que les gens devraient plutôt me laisser tranquille.

Mon Paul. Mon Paul. Il a de longs doigts d'araignée et la peau si fine qu'on peut voir la tache vert cuivré des fiches neurales à ses poignets. Jamais il ne me questionne sur ce que j'ai bien pu faire pour me retrouver dans un camp de reconditionnement par le travail.

« Tu ne veux pas savoir ? je lui demande, blottie contre lui sur notre couchette.

— Non, dit-il. C'était dehors, on est dedans. »

Il enseignait l'histoire, au collège ou au lycée, je crois. Il est plus âgé que moi, j'ai vingt ans, il a presque la trentaine. Il a vingt ans à tirer, moi dix. Sans moi il n'aurait pas une chance. Il n'a pas la plus petite idée de la façon de se protéger, et c'est un politique, ce qui fait de lui une cible toute trouvée parce que les gardes n'ont rien à fiche de ce qui peut arriver à un politique. Personne n'ose plus s'en prendre à lui, parce qu'ils savent tous que Janee est fêlée. Parfois, si je suis bien consciencieuse dans mon travail, je peux décrocher un petit pain en rabiote et je le partage avec lui. Je me pose des questions sur sa vie avant le camp.

« Avais-tu une amie ? je demande. Où vivais-tu ? Comment était ton appartement ? (Il vient de Pennsylvanie, je crois.) Avais-tu des frères et sœurs ?

— C'était dehors, Janee. Ici, ça n'a aucune importance. »

Quand il dit des trucs comme ça, je me croirais à une de nos séances d'instruction politique. Nos anciennes vies sont au-dehors ; aujourd'hui, au camp, nous avons une chance de nous bâtir de nouvelles existences.

On a des séances d'instruction politique deux ou trois fois par semaine. Les douze règles sont peintes sur le mur de la chambrée.

Règle n°1.

*Nous ne sommes pas assez forts par nous-mêmes,
nous devons nous en remettre à un pouvoir supérieur à nous.*

Un pouvoir supérieur à nous, c'est la société, naturellement. Lors de la première séance, on a droit à la leçon, comme quoi nous sommes tous des inadaptés et que nous refusons de l'admettre. Et la première chose que nous devons faire, c'est d'admettre cette réalité. On doit donc se mettre tous autour de la salle, et chacun doit se lever pour décliner son prénom et dire quel est son problème.

Rien que de très banal pour les deux ou trois premiers qui se présentent. Du genre : « Je m'appelle Derrick et je suis un voleur. »

Mais après, ça devient un concours. Le type se lève, et on retient son souffle pour l'écouter révéler quel vilain crime il a commis. Si le type dit qu'il est un voleur, un maquereau ou qu'il est ici pour voies de fait, personne ne bronche. Et puis, il y a ce gars qui se lève, un type à l'air tout à fait normal, pas très grand, et qui dit :

« Je m'appelle Vincent, pas Vinny, *Vincent*. Je suis un terroriste. »

Tout le monde se tient coi. Alors que le type est censé se rasseoir, il a une espèce de sourire et il ajoute :

« J'ai détourné un autobus et j'ai buté le chauffeur.

— Ça suffit », intervient Natalie.

C'est une détenue, comme nous, mais ça fait des années qu'elle est ici et, à ce titre, c'est elle qui dirige le groupe de discussion. Elle sait que Vincent ne cherche qu'à nous mettre des bâtons dans les roues, et elle inscrit une petite note dans le carnet qu'elle a avec elle.

Certains se lèvent, énoncent leur crime à toute allure et se rassoient. Une femme, entre autres, elle est ici pour prostitution, mais on voit bien qu'elle n'a rien d'une dure. Ce n'est peut-être qu'une fille qui dérange dans la ville de province où elle vit, une fille qui gêne quelqu'un. Elle se lève et elle pleure. Et elle dit de cette toute petite voix, très, très vite : « Jem'appelleNancyetjesuisuneprostituée ». et elle se rassoit.

Mais Natalie la fait se relever – et la fille est là qui pleure – et lui fait répéter, plus lentement. Personne ne comprend ce qu'elle dit, tellement la peur lui met des sanglots dans la gorge. C'est tout simplement dégueulasse de l'obliger à se lever, un petit bout de chair blanche comme ça, car elle sait, la petite fille, et elle ne se trompe pas, qu'une fois les lumières éteintes elle va avoir tous ces types sur le dos.

Et moi, pendant ce temps, je pense à ma réputation. Je suis détenue pour de simples vols et voies de fait, ce qui ne va guère impressionner la galerie. Et j'ai une réputation à défendre, qui me tient à l'écart des emmerdes.

Paul n'a pas à se lever et à dire quoi que ce soit. Les politiques sont interdits de parole en instruction politique pendant les deux premières années, ce qui est encore un bien curieux règlement. On aurait tendance à penser qu'ils en ont davantage besoin que nous.

Donc je réfléchis, tandis que mon tour se rapproche de plus en plus, jusqu'au moment où, finalement, je dois me lever. Je me lève et reste plantée là plusieurs secondes, à me demander si j'ai vraiment envie d'endurer ça, et juste avant que Natalie ouvre la bouche, parce que je vois qu'elle va le faire, je dis :

« Je m'appelle Janee, et mon problème c'est que je suis coincée dans ce foutu camp. »

Et je me rassois.

Ma sortie déclenche un tas de rires, et même deux ou trois sifflets, pendant que je reste imperturbable, ni sourire ni quoi que ce soit. Catalano, le garde, retourne son fusil et commence à s'avancer vers moi. Aussi, je me relève et déclare :

« Je suis *ici* pour vol et voie de fait. »

Ce qui laisse sous-entendre qu'il pourrait y avoir d'autres trucs qu'ils n'ont jamais découverts. Et puis je me rassois, et Natalie gribouille sur son carnet.

Le lendemain matin, à l'appel, Vincent et moi devons faire le poireau quarante minutes de plus. La sentence griffonnée par cette chère Natalie. Heureusement, Paul dégote un petit pain supplémentaire au déjeuner et me refile le sien plus l'extra. Je suis vraiment fière de lui, il apprend, lui aussi. Un petit peu.

Durant la pause, il me raconte que le cours de politique est basé sur les Alcooliques anonymes.

« Arrête ton char, je rétorque. Les Alcooliques anonymes, ça n'a rien à voir avec la politique.

— Non. Ça a à voir avec le changement de comportement. Ils utilisent la plupart des règles connues, en les modifiant peut-être un peu. Règle n°1, s'en remettre à un pouvoir supérieur à nous, voilà qui vient en droite ligne des A.A. Sauf que, traditionnellement, le pouvoir supérieur à nous, c'était Dieu, pas la société.

— Je savais qu'ils parlaient de la société », dis-je.

Il me croit sans doute idiote, et je ne le suis pas. J'en sais beaucoup plus sur la manière de rester en vie qu'un fichu prof d'histoire. Mais il ne prête aucune attention à ce que je dis.

« Ça a bien foiré hier soir, balance-t-il. Toi et Vincent. »

Il me décoche un grand sourire. Moi qui le pensais incapable de comprendre ce que je faisais – il n'a rien dit la veille quand on s'est glissés dans notre couchette – mais oui, il comprend. D'après lui, ce n'est pas grave.

Il faut que je trouve un moyen de mettre les bouts. Chaque fois que j'aborde le sujet, je vois Paul secouer la tête.

« Comment comptes-tu franchir le périmètre ? demande-t-il.

— Je suis entrée, dis-je.

— Vas-tu attendre un prochain convoi de détenus en espérant tout bonnement te glisser au milieu ? »

Il marque un point. J'ignore si le périmètre est désactivé quand les prisonniers entrent.

« Je peux tester, je suggère.

— Pour te faire griller la cervelle ?

— Non. Je pousse un des zombies. »

Il rit, et pourtant je suis très sérieuse. Les zombies, ça leur est bien égal ce qui peut arriver à l'un d'eux. Tout leur est égal. Je peux bien en abîmer un, les autres vont rester là sans broncher.

J'attends donc. Le seul problème, c'est qu'il n'est pas dans les habitudes de la maison d'afficher le calendrier des arrivées. La première fois qu'il nous vient de nouveaux détenus, on est à l'intérieur, occupés à piquer nos écredons. On sort déjeuner, et tiens, des nouveaux. De sorte qu'on est obligés de poireauter parce qu'il nous est interdit de nous mêler à eux. Et on reste là en plein vent, tremblant de froid, tandis que les autres ballots, qui ont l'air encore plus ballots avec leurs nuques rasées de frais, reçoivent leurs rations.

Mais voilà, on est au début octobre, il me semble, et on fait la pause dehors. Et quelqu'un dit :

« Regardez. »

Il y a deux des gros autobus verts qui s'amènent vers le périmètre. Je me lève aussitôt, scrute les alentours. Ai-je le temps d'arriver jusqu'à un des

zombies avant que le périmètre soit à nouveau bouclé ? Ils errent à proximité de leur atelier. Je ne peux même pas en imaginer un seul au travail. La plupart d'entre eux sont dans le groupe six qui, officiellement, est le groupe réservé aux irrécupérables. Il y a de la marge entre le six et nous, on est le trente-six.

Je ne vois pas comment je pourrais en approcher un et revenir. Je reporte mon attention sur le périmètre. Le premier bus ralentit, puis accélère et franchit le passage. Il y a plein de gardes et de fusils irradiants sur le chemin, mais rien entre le périmètre et nous. Si je tentais le coup ? À en croire Helga, il faudrait deux ou trois décharges avant que les dommages deviennent permanents.

Et là, il y a ce gars du groupe trente-trois qui prend sa décision avant moi, qui se met à courir vers le périmètre, à l'opposé des bus et des gardes. Je tourne la tête vers les gardes, m'attendant qu'ils ouvrent le feu. Les irradiants ne sont pas très précis quand la cible est trop éloignée ; le type pourrait encore réussir son coup.

Mais les gardes ne bronchent pas. Je sais tout de suite à quoi m'en tenir. J'aurais dû deviner, ils surveilleraient tout le périmètre si celui-ci était totalement désactivé. On s'assoit, les regards tournés vers le type. Il atteint le périmètre ; c'est juste des piquets blancs avec un fil à hauteur de cheville, histoire de marquer la limite. Le type saute par-dessus le fil et tombe à terre. On le voit se convulser dans l'herbe, juste après le fil.

Les gardes ne se pressent pas. Au bout d'un moment, il y en a deux qui finissent par quitter le chemin pour traverser l'enclos et marcher jusqu'au type.

Il est l'heure pour nous d'être rappelés à l'intérieur pour aller coudre quelques édredons de plus. Cependant, les haut-parleurs restent muets, juste ce bourdonnement qui indique qu'ils sont allumés. Je jette un œil sur Natalie qui est censée nous rappeler à l'intérieur ; elle regarde ses pieds.

Bon, c'est parti pour la leçon. Ils vont faire griller le type, je présume.

Les gardes avancent comme si de rien n'était. Le périmètre de sécurité, eux, ça ne les touche pas. Ils empoignent le type par les bras et le balancent en travers du fil. Et ils repartent en l'abandonnant là.

« Qu'est-ce qu'ils... », je commence à dire.

Mais je sais.

« Ils le laissent griller », dit Paul.

C'est exactement ça.

« Est-ce qu'il sent quelque chose ? » je demande.

Durant quelques secondes, Paul ne dit rien. Puis :

« Non, répond-il. Sans doute que non. »

Nous restons assis là un long moment, Natalie les yeux toujours rivés à ses pieds, certains d'entre nous contemplant le spectacle. De temps à autre, le type est agité de soubresauts qui durent quelques secondes, puis ça s'arrête. Finalement, on retourne travailler jusqu'à l'heure du dîner, et lorsqu'on ressort pour la soupe, le pauvre bougre n'est plus là.

Ce n'est pas ça qui va m'arrêter, vous voyez. Il y a toujours un moyen. Une fois sortie de Protection, tout ce que j'ai à faire, c'est de gagner Saint Louis, puis je trouve un routier et je suis à Cleveland en un rien de temps. À Cleveland, je connais des gens qui me cacheront.

On entre, on peut sortir.

Je commence toutefois à entrevoir que ce ne sera pas avant l'hiver et je ne suis pas tellement sûre de mes chances de pouvoir gagner Saint Louis pendant l'hiver. Par ailleurs, si je passe l'hiver à Protection, mes cheveux auront commencé à bien repousser et j'aurais moins l'air d'une fichue évadée. Côté fringues, ce sera pire que maintenant, mais je pourrais peut-être, le printemps prochain, piquer celles d'un nouvel arrivant. Et en plus, je peux mettre l'hiver à profit pour observer et échafauder un plan d'évasion.

En tout cas, si je dois passer l'hiver ici, il faut que je commence à jouer la partie différemment. Je dois jouer davantage avec le système, marquer des points avec les gardes et les échelons supérieurs, vous voyez. Quand j'étais en maison de redressement, ils faisaient tout un plat de l'instruction politique. Aussi, je m'efforce d'être attentive.

Ce qu'il y a, c'est que tout ce baratin sur l'idéologie, l'infrastructure et toutes ces conneries, me passe droit au-dessus de la tête. Et Natalie qui n'arrête pas de me poser des questions du genre : « Pourquoi sommes-nous à Protection ?

— Parce qu'on a foutu la merde », je réponds.

Natalie secoue la tête et demande à quelqu'un d'autre, et tous répondent avec un de ces slogans à propos de la société et de l'i-na-dap-ta-tion bourgeoise. Et moi, je regarde Paul et je roule les yeux. Je n'arrive pas à retenir ces trucs-là. Je veux dire, ce ne sont que des mots qui ne signifient rien. Je ne m'explique pas comment on peut avoir envie de se plonger dans

la politique alors que tout ça n'a apparemment aucune signification. Peut-être que si j'avais terminé le lycée ce me serait plus facile.

Premièrement, je n'arrive pas à comprendre ce qu'il y a de si terrible dans le capitalisme. Avant, quand l'Amérique avait le capitalisme, nous étions riches et puissants. Maintenant, non. Alors, ne vaut-il pas mieux le capitalisme ?

Un soir, j'attends que les lumières soient éteintes et je pose la question à Paul. Il rit et me dit :

« Ce n'est pas aussi simple, Janee.

— Et pourquoi pas ? je chuchote.

— Parce que nous avons perdu notre puissance alors même que nous étions capitalistes. As-tu entendu parler de la Seconde Crise ? »

Plus ou moins.

« Quand New York coupait l'électricité le soir ? »

Je regardais cette émission, *Stormtime* ça s'appelait, c'était très populaire, avec ce beau gars, Sam Basarico. Il y avait toujours des coupures d'électricité, et les gens étaient obligés de se rendre à l'hôpital en plein milieu de la nuit sinon ils mouraient, et Sam Basarico était là pour tirer les docteurs hors du lit.

« Oui, dit Paul.

— Et alors ?

— Alors, quoi ?

— Qu'est-ce qui cloche dans le capitalisme ? »

Il soupire. Un moment, je me demande s'il n'en serait pas un. Mais il répond :

« Ce n'est pas un système juste.

— C'est stupide », je réplique.

La vie n'est pas juste. Il n'y a que les enfants pour exiger la justice en ce monde.

« Je suis fatigué, dit Paul. Dormons.

— Non », je rétorque.

Et je me mets à lui faire des avances, à me tortiller contre lui, à jouer avec lui. Et quand il commence à devenir tout excité, je demande :

« Tu veux dormir ?

— Bon Dieu ! Janee ! » murmure-t-il.

On baise donc un moment dans le noir. Je devrais faire gaffe de ne pas tomber enceinte. Je me demande ce qu'ils font quand on est enceinte. En

tout cas, je n'ai pas eu mes règles depuis que je suis au camp, ce qui est quand même bizarre. Peut-être l'implant.

« O.K., dis-je. Maintenant, parle-moi du capitalisme et de ce qui ne marche pas là-dedans.

— Demain.

— Non », fais-je.

Et le type sur l'étagère au-dessus marmonne :

« Hé ! vous deux ! Vous allez la fermer ! »

On se tient donc tranquilles un moment, puis je m'approche très près de l'oreille de Paul – il est en train de s'endormir et je suis fatiguée moi aussi, mais on ne peut pas laisser tomber pareil sujet – et je murmure :

« Allez, parle-moi du capitalisme.

— Si on parle politique, je vais avoir des ennuis et tu vas avoir des ennuis.

— Mais si je ne sais pas répondre comme il faut en instruction politique, je vais de toute façon avoir des ennuis. »

Il a comme un rire. Je le sens aux secousses de son corps, même s'il ne fait aucun bruit.

« D'accord, chuchote-t-il. Mais demain. Dormons. »

Donc, il commence par me demander ce que je sais du capitalisme.

« Les gens étaient riches, et il y avait beaucoup de corruption et beaucoup de crimes, dis-je. Et maintenant, nous avons le socialisme, et les gens sont pauvres et il y a beaucoup de corruption et beaucoup de crimes. »

Il rit. Tout ce que je dis de la politique le fait rire.

« Tu ne me trouves pas tellement intelligente. Tout ça parce que je ne suis pas instruite.

— Tu n'es pas idiote, Janee. Simplement, tu n'as jamais eu beaucoup de chance. »

Je ne sais que répondre à ça, aussi je me tais. Je veux dire, c'est une insulte ou quoi ? Il me parle donc du capitalisme, et des gens qui font de l'argent. Il me raconte comment les gens devaient payer un loyer pour les lieux qu'ils occupaient. Ça a l'air assez dingue. Les gens devaient payer aussi pour l'eau. Tout se vendait.

Je lui demande de m'expliquer comment le capitalisme a pu être la cause du réchauffement de la planète, et j'ai droit à un exposé complet. Que les gens ne voulaient pas se priver des biens matériels parce que, dès lors qu'on arrête de consommer, le capitalisme ne fonctionne plus. Alors, la

technologie et la pollution ont entraîné le réchauffement de la terre et, aujourd'hui, c'est tout le Couloir, Texas, Kansas, Oklahoma, Idaho et tous ces États à vocation agricole, qui souffrent d'un manque de pluies. Avant, Protection était une communauté agricole. Maintenant, il n'y tombe plus une goutte d'eau.

Ce qui explique pas mal de choses sur les inconvénients du capitalisme. J'ai idée que les gens savaient que tout ça allait arriver, mais qu'ils n'avaient aucune envie de renoncer aux voitures à essence, et le gouvernement ne faisait rien pour les y contraindre. C'est ainsi que des gens comme moi doivent aujourd'hui en subir les conséquences.

Sauf que rien de tout ça ne nous aide beaucoup en instruction politique.

« À quelle classe appartiens-tu ? me demande Natalie.

— Au prolétariat », je réponds.

Ça, je le sais. Je m'en souviens de l'époque où j'étais encore au lycée.

Faux encore une fois. Aucun d'entre nous ne sait à quelle classe il appartient. Soupier de Natalie. Nous sommes des « éléments criminels ». Exact. Ça, j'aurais dû le savoir.

On a un poêle dans le baraquement. Et la nuit, il fait vraiment froid. Je continue à espérer qu'ils vont commencer à chauffer la place un petit peu. Il a fait si froid qu'une nuit l'eau a gelé. Nous qui cousons des édredons à longueur de journée, on ne peut même pas en rapporter un dans la chambrée le soir.

« Hé ! je leur sors pendant la séance. Une des grandes différences entre le capitalisme et le socialisme, c'est bien que, à l'époque du capitalisme, les gens devaient payer pour des trucs comme l'endroit où ils vivaient, l'eau, le chauffage et tout ça ?

— Oui, dit Natalie.

— Alors, si on est dans un système socialiste, comment ça se fait qu'on n'ait pas de chauffage ? »

Natalie pince la bouche. Ça fait comme un trait sur son visage. Paul regarde ses mains. J'ai encore foutu la merde. Et je ne sais même pas où je me suis plantée.

Finalement, Natalie crache son venin :

« Ma fille, je te le dis, tu as un sacré caractère. Tu devrais songer à le travailler. »

Ma vie durant, les gens m'ont parlé de mon fichu caractère. Il me semble, bien des fois, que mon ca-rac-tère aura été la seule chose à

s'interposer entre moi et le monde qui cherchait à m'écraser. Il me semble, ici à Protection, que mon ca-rac-tère est à peu près tout ce qui me reste.

J'ai tout le temps froid. Ici, au Kansas, le vent n'arrête pas de souffler. Il fait soleil, mais le ciel est bleu pâle et bien lointain. Natalie dit que vers janvier on aura des tourbillons de poussière.

Quand s'allument les lumières au matin, personne ne se donne la peine de se lever. Je reste collée contre Paul, cherchant un peu de chaleur. On a deux couvertures vu qu'on est deux, mais vraiment trop petites pour couvrir deux personnes, même quand je suis blottie contre lui. Il y a quand même des parties qui dépassent. Moi, ce sont mes jambes et mes pieds qui sont froids, lui, c'est son derrière. Néanmoins, ça va.

Quand on va à la fabrique, on prend nos couvertures avec nous, tout emmitouflés à l'intérieur comme des Indiens. En se débrouillant bien, on peut, une partie du temps où on coud un édredon, l'avoir sur ses genoux. Sauf que s'ils nous attrapent à faire ça, on a droit à un bon savon. Comme la pauvre Nancy qui s'attire des ennuis parce que, quand elle en a fini un, au lieu de le mettre dans son panier, elle le garde sur ses genoux.

Pendant deux ou trois mois, on fait des édredons. Ce n'est pas tellement difficile. On est censés en faire douze à l'heure, un toutes les cinq minutes. On plie un petit peu, quelques épingles, puis zip, zip, zip, zip, quatre coutures et on passe au suivant. Quand on n'a plus de fil, on doit faire signe à Natalie qui nous en apporte. Si tu n'atteins pas ton quota de douze à l'heure, tu dois subir la détention. C'est pourquoi j'en fais quatorze ou quinze la première heure, juste au cas où j'aurais un problème, et puis douze par heure le reste de la journée. Avec le froid qui nous saisit les mains, la besogne n'est pas facile. Si on fait une erreur, la pièce défectueuse est mise au compte de ce qu'ils appellent les « pertes ». J'ai posé la question à Natalie : est-ce qu'on ne pourrait pas garder une « perte » ou deux pour nous ? Elle a dit qu'à ce moment-là on verrait des gens sans scrupules loucher exprès leurs édredons rien que pour les garder.

Oui, moi, c'est ce que je ferais.

Puis, un matin, Corbin, qui est avec Natalie un de nos chefs de groupe, nous annonce qu'il va y avoir un changement. Corbin n'a pas de dents sur le devant. Au début, je pensais qu'il était très vieux, puis j'ai découvert qu'il n'avait que trente-six ans. Mais ça fait quatorze ans qu'il est dans des

camps de travail. Ça, plus ses lèvres enfoncées parce qu'il lui manque ses dents, ce doit être ça qui lui donne cet air de vieillard.

Il nous explique que, dehors, il y a le rationnement, comme c'est le cas habituellement en hiver. C'est la première fois depuis longtemps que quelqu'un parle du dehors. Ça paraît si lointain, le dehors. Il me semble que le rationnement n'existait pas avant la Seconde Crise. Mais quand même, si on arrivait à exploiter le Couloir, j'imagine qu'il y aurait beaucoup moins de problèmes de nourriture.

À partir d'aujourd'hui, nous dit Corbin, si nous faisons cent vingt édretons par jour, nous aurons des rations normales. À plus de cent quatre-vingts, on aura droit à un supplément. Moins de cent vingt, demi-rations.

Je pense pouvoir arriver aux cent quatre-vingts. Je veux dire, jusqu'à maintenant je n'ai jamais vraiment forcé. Il me faut en faire dix-huit à l'heure. La première heure, j'en torche dix-neuf. Le truc salopé, mais dix-neuf, et en tout cas assez bons pour passer, pas des pertes, vous voyez. Mon vieux, je pense avoir trouvé le biais et je savoure déjà ma ration supplémentaire. Et puis, dans l'heure qui suit, j'en loupe deux et je finis avec quinze seulement. La troisième heure, j'arrive à treize, et quand je m'attelle au quatorzième, le fil se bloque, emmêlé dans la bobine et tout le toutim, et je dois faire gaffe à ne pas casser l'aiguille. Si je casse mon aiguille, ils vont me retenir dix édretons, parce que les aiguilles, ça coûte cher. Je termine la journée avec cent cinquante-quatre. Merde alors ! le type de Détroit, le grand costaud qui a buté un mec avec le couvercle d'une poubelle en métal, il en a cent quatre-vingt-deux. Ses doigts, c'est de la bouillie. Quand je vais aussi vite, j'ai toujours peur de finir par me coudre la main.

L'autre, Nesly, il n'en a fait que cent quatorze. C'est un empoté, il va très doucement et il en salope pas mal. Au dîner, Chris a droit à deux pains de plus, et je suis assez déçue, je croyais qu'il aurait plus que ça. Nesly, lui, n'obtient qu'une demi-ration de haricots.

On en discute à notre séance d'instruction politique. D'abord, le titre de la leçon du jour : « De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins. » Natalie organise alors un groupe de discussion, et on débat de la chose entre nous.

Nesly dit, avec un air désespéré :

« Je trouve ça injuste. Je travaille le plus fort que je peux. »

Oui, peut-être, je n'en sais rien. Je n'aime pas Nesly. C'est un de ces types dont on sait au premier regard que ce sont des ratés. Pas très grand et pas de personnalité, aucune fierté. Et il se plaint tout le temps.

« Réfléchis-y un moment, Nesly, dit Natalie. Les gens comme Chris travaillent plus dur, ils ont besoin de plus de nourriture. La société, c'est comme une machine. Quelqu'un comme Chris, c'est la garantie de procurer des couvertures à davantage de gens. C'est pour le bien de la société si, à quantité de nourriture donnée, elle va en priorité à des gens comme Chris, parce qu'il est plus efficace. »

J'en vois qui hochent la tête. En un sens, je peux comprendre.

En réalité, je m'en fiche. J'aurais plus chaud sur la couchette, avec Paul, et c'est là que j'ai envie d'être. Je suis tout le temps fatiguée, à force d'avoir froid. J'ai l'impression que je m'endors et que, brusquement, la lumière revient.

Je ferme à nouveau les yeux, refusant de me donner la peine de me lever. J'entends Paul me dire :

« Tu veux toujours t'instruire question politique ?

— Non, je réponds », et puis, par habitude, parce qu'il fait quelque chose que je veux qu'il fasse, je dis : « Oui, je crois. »

Mais il ne me parle que de choses qui n'ont aucun sens. À commencer par :

« C'est quoi, le féodalisme ?

— C'est mal », je dis, en pensant que, dans une demi-heure, je vais devoir sortir dans le froid pour l'appel du matin. À cette heure, les étoiles sont encore là et il fait encore noir.

« Pourquoi est-ce mal ? »

Bon Dieu, je n'en sais fichtre rien. Je ne sais même pas vraiment ce qu'est le féodalisme, sinon que ça a quelque chose à voir avec les rois et les reines.

Ce matin, donc, il me parle des serfs, qui étaient comme des esclaves, parce qu'il y avait seulement quelques personnes qui possédaient la terre, et tous les autres devaient travailler pour ces gens-là. Et parce que, si tu ne travaillais pas pour quelqu'un, tu étais condamné à mourir de faim. Tu aurais fait n'importe quoi pour pouvoir travailler pour un de ces riches seigneurs, au salaire qu'ils voulaient bien te donner.

Je crois que je comprends.

« Les gens comme nous, dis-je, on est comme les serfs, parce qu'on est piégés. Et eux, ils nous limitent au strict nécessaire : un peu de nourriture.

— Exact, fait Paul, content de ma réponse. (Alléluia ! Janee a enfin dit quelque chose de bien.) La seule différence, ajoute-t-il, c'est que l'économie féodale est basée sur la terre. Puisque la richesse ce n'est pas tellement l'argent mais la terre, les gens ne peuvent pas vraiment acheter et vendre. Je veux dire, tu ne peux pas transporter un hectare de terrain dans ta poche, tu vois ? »

Je ris, parce que c'est ce que je suis censée faire, mais il me fait l'effet d'un foutu prof.

« Maintenant, une usine, ça coûte cher, poursuit-il. Tu vois comment les animaux et les gens évoluent ?

— Le truc que l'homme descend du singe ?

— Quelque chose dans ce genre. Disons que, d'abord, il y a les sociétés primitives, comme les Indiens. Puis les sociétés féodales, qui sont plus organisées. Et après ça, les gens commencent à s'échanger de l'argent, ils achètent des machines et bâtissent des édifices, et tu as les usines. Mais pour démarrer une usine, il te faut beaucoup d'argent, tu as besoin d'un capital. Et voilà pourquoi les gens qui ont des usines sont appelés des capitalistes. »

O.K. C'est ainsi que je me retrouve dehors, pour l'appel, à remuer dans ma tête, pendant que je me caille les miches, tous ces trucs sur les ouvriers et les serfs. Et sur les camps de travail. Selon Paul, il faut faire une différence, parce que la terre et l'argent, ce n'est pas la même chose. Moi, je pense qu'en réalité c'est pareil. Il me semble que si la société doit évoluer, ce devrait être dans le sens d'une amélioration pour tout le monde, pas seulement ceux qui sont au pouvoir, d'accord ? Je veux dire, les Indiens avaient bien mieux que moi pigé le principe.

« Où vivais-tu en Pennsylvanie ? » je demande à Paul.

Il ne répond pas. J'insiste :

« Vivais-tu dans une grande ville, comme Philadelphie ou Pittsburgh ? »

Il ne me prête aucune attention.

« Peut-être une petite ville, comme Allentown ? »

Tout le monde a entendu parler d'Allentown, c'est un célèbre champ de bataille dans l'histoire de la lutte des classes. Tout comme cette bourgade du Kentucky où il y a eu la grève des mineurs.

« Avais-tu une copine ?

— C'était dehors, finit-il par répondre.

— Veux-tu savoir si j'avais un copain ? je demande.

— Je n'en doute pas un instant.

— Tu n'en sais rien. Tu essaies de faire comme si tu t'en fichais. La vérité, c'est que tu ne sais rien à mon sujet. Peut-être que j'ai assassiné mon copain à coups de hache. »

Ça m'énerve, il ne veut rien me dire. Il ne veut rien entendre non plus sur moi. Je veux dire, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de toujours remettre ça sur le tapis, mais c'est idiot de prétendre que nous n'avions pas du tout d'existence au-dehors. Moi, je pense qu'il avait une copine. Marié, peut-être. Parfois, les gens divorcent quand l'autre est envoyé dans un camp de travail. C'est une bonne raison pour divorcer.

« C'est quoi, le grand mystère ? je demande. Pourquoi ne veux-tu pas en parler ?

— Ce n'est plus du tout la même personne, répond-il. Ce n'est plus du tout la même réalité.

— Pourquoi ne parles-tu jamais de politique ? Je veux dire, si tu es ici, c'est à cause de la politique.

— Je parle de politique, dit-il, l'air agacé. Je t'apprends des trucs, non ?

— Oui, mais jamais des trucs subversifs. On parle seulement de féodalisme. Même Natalie n'en a rien à foutre du féodalisme. Je ne sais toujours pas ce qu'il faut répondre quand elle me pose des questions.

— Ce n'est pas un truc qu'on peut expliquer comme ça, en une nuit.

— Je suis même d'avis que tu te goures. Tu dis que le féodalisme, c'était mieux que les Indiens, et le capitalisme, mieux que le féodalisme. Mais c'est faux. Pour des gens comme moi, c'est kif-kif, on se fait toujours baiser. Sauf peut-être pour les Indiens. Je serais mieux lotie si j'étais une Indienne.

— Justement, dit-il, exaspéré. Le féodalisme et le capitalisme exploitent les gens comme toi et moi. »

Exploitent. Voilà un truc qui revient tout le temps sur le tapis. L'exploitation des travailleurs. J'ai l'impression d'avoir tout à coup une autre pièce du puzzle.

« Alors, Janee, demande Paul, comment changerais-tu les choses ? »

Je réfléchis.

« Je ferais en sorte que... Je veux dire, il faut que les gens continuent à travailler, d'accord ? Sinon, on n'aurait rien à manger. Mais je donnerais plus aux gens comme moi, je m'assurerais que les gens aient de quoi manger et tout ça. Je ne permettrais pas que certains individus possèdent beaucoup et n'aient pas à travailler. Et je ne laisserais pas les gens faire des choses idiotes. Tu sais, coudre des couvertures à longueur de journée, ce n'est pas marrant.

— Mais comment vas-tu avoir des usines si personne n'a assez d'argent pour les construire ? »

Un point pour lui. Je veux dire, si tout le monde est à peu près sur le même pied, personne n'a beaucoup d'argent. J'essaie de réfléchir à la question de savoir qui va construire les usines. J'y suis. Ça m'est venu tout d'un coup.

« Le gouvernement. Le gouvernement peut les construire.

— Pourquoi le gouvernement ?

— Parce qu'ils ont l'argent.

— Mais alors, le gouvernement s'avère être comme les capitalistes. Il exploite les gens. »

C'est bien là où on en est rendu, mais je ne le dis pas.

« Réfléchis-y, Janee », ajoute-t-il.

C'est ça. Il connaît la réponse, mais il veut que je trouve, petit con jouant à ses petits jeux de con d'enseignant.

Sans moi, le pauvre bougre serait dans une vraie merde. Je sais qu'il me croit idiot, je le vois à la façon dont il me parle. Quand c'est de politique, il me parle lentement, il fait bien attention et il me pose des questions dont il connaît déjà les réponses, et moi je suis là à essayer de deviner la bonne réponse alors qu'il pourrait tout simplement me la dire et alors je saurais. Et pourquoi ne veut-il rien me dire sur lui ? Pourquoi ne veut-il rien savoir de moi ? Parce que je ne compte pas vraiment, voilà pourquoi. Ça ne sert à rien de m'apprendre quoi que ce soit parce que je suis seulement cette vieille gourde de Janee.

« Écoute, je lui dis, quelle différence ça peut faire ? Pourquoi diable ne peux-tu pas me dire où tu vivais ? Pourquoi tenir ça secret, bon Dieu ?

— Et quelle différence ça fait où je vivais ? » répond-il.

Il est d'une humeur massacrant. Quand il est comme ça, je suis censée le laisser tranquille ; il reste assis et ne dit pas un mot. Quoi, il s'imagine être le seul dont l'existence est foutue en l'air ?

« Parfait, dis-je. Tu ne veux pas me parler ? Je ne veux pas te parler non plus. »

Et je ne lui parle pas. Je le laisse là où il est et, dès ce moment, je me mets à l'ignorer. Je prends ma couverture et je vais dormir dans la couchette près de la porte, même si elle est plus froide. Je veux dire, je flanque Nesly dehors, l'envoie coucher dans celle du milieu et lui pique la sienne, celle du bas. Je ne vais pas laisser ce con de Nesly dormir plus confortablement que moi, même pour embêter Paul. Cette couchette, c'est merdique au possible. Il y a un courant d'air qui vient de la porte et je n'ai qu'une seule couverture ; je suis obligée de dormir recroquevillée dans le coin en m'ingéniant à fourrer toute ma petite personne sous cette ridicule couverture verte.

Paul ne dit rien. Cette façon qu'il a, l'air de toujours s'attendre que les emmerdes arrivent, comme s'il avait toujours pensé que je le plaquerais. Le lendemain matin, personne ne vient vraiment l'embêter. Moi non plus, personne ne vient m'embêter ; mais c'est que, moi, les gens ne viennent pas m'embêter. Et la journée se passe ainsi, sans qu'on se parle. Je vais même jusqu'à faire asseoir Nesly à ma Singer, à côté de celle de Paul. Je vois les autres qui observent, qui essaient de savoir jusqu'à quel point je n'en ai rien à foutre. Si c'est Paul qui s'est tiré de lui-même.

À l'heure du déjeuner, il se met dans la file. Il est devant Marisa, qui est une fille bien. Voilà que Roy et Sal s'amènent, coupent la file et se plantent devant Marisa, ce qui la rend des plus nerveuses jusqu'à ce qu'ils commencent à bousculer Paul, et elle comprend que ce n'est pas elle la cible visée. Elle tourne la tête vers moi, je la vois mais je fais comme si je ne regardais pas. Paul se retourne, se demandant ce qui se passe ; il dit quelque chose, et Sal et Roy se mettent à rire. C'est comme ça qu'il arrive aux haricots ; on le sert, les deux autres aussi, et je continue à faire comme si je ne regardais pas, alors que Sal et Roy sont appuyés contre lui. Je n'entends pas ce qu'ils disent mais je devine. Ils sont là-bas près des chaudrons, où le froid maintient cette vapeur qui s'exhale comme de la fumée.

Et Paul ne sait pas quoi faire, il a les épaules rentrées à hauteur des oreilles, les coudes au corps, et on peut voir Roy et Sal qui le brusquent. Mais il tient ses haricots et secoue la tête. Sal lui tire son assiette, que Paul ne veut pas lâcher, et on croirait assister à un spectacle de lutte à la corde. Sal a l'air un peu idiot, et Paul en appelle à un des gardes, ce qui est une

erreur, parce que le garde en question c'est celui qu'on appelle Arkansas, le type qui n'en a rien à foutre tant qu'il n'est pas obligé d'intervenir. Le genre petit et sec avec une grosse pomme d'Adam, perdu dans ce ridicule uniforme vert qui lui va encore plus mal qu'aux autres. Paul dit toujours qu'Arkansas est un échantillon parfait de ce que peut donner la répétition à l'excès de croisements consanguins.

Arkansas fait le sourd et feint d'ignorer ce qui se passe. Après, ce que je sais, c'est que Sal envoie valser l'assiette de haricots sur le visage et la chemise de Paul. Sal et Roy se tiennent les côtes, et moi, si je ne trouve pas ça aussi marrant que de piquer les haricots de Paul, j'estime que c'est quand même mieux que rien. Surtout avec Paul qui hurle à Arkansas :

« Tu as vu ça ! Tu vas les laisser faire ça ! »

Arkansas retourne son fusil, avec la crosse en acier vers l'extérieur, comme s'il allait frapper quelqu'un. Il plisse les yeux et crache, de cette voix apathique :

« Politique, tu fous le bordel ?

— Je ne faisais rien...

— Je n'aime pas les emmerdes », prévient Arkansas.

Et Paul doit se rappeler que la chasse est ouverte en permanence quand tu es un politique, parce que après ça il ne dit plus rien.

Moi, je fais comme si je n'avais rien remarqué. Ce con me trouve idiote, qu'il croupisse dans ses certitudes.

Les choses sont vraiment différentes quand je ne suis pas avec Paul. Je crois que j'observe davantage ce qu'il y a autour de moi. Non qu'il y ait grand-chose à voir. Le Kansas n'est que cette plaine ondulée, terne et aride, avec ce ciel bleu clair qui paraît si lointain. Les baraquements, alignés, sont bas et longs ; et s'ils ont été de couleur verte à une époque, aujourd'hui la couche de peinture est partie, laissant une teinte plus sombre, dans les tons du pays. La seule couleur existante est le vert foncé des uniformes, qui tous portent sur les poches l'estampille *U.S. People's Army*.

Je ne me sens pas tellement fière. Ça allait quand j'étais occupée à observer tous ceux du groupe trente-six et à me tracasser pour Paul, mais maintenant je me sens si confuse. En plus, j'ai ce truc affreux à l'estomac, tout le temps. Chaque fois que je regarde au-delà du fil qui marque le périmètre, et que je vois le Kansas, aride et vide, c'est comme si mon estomac essayait de m'engloutir. Je *sais* que je vais me tirer d'ici au

printemps, il va se passer quelque chose, il le faut, je ne peux pas rester ici, je vais crever, je vais vraiment crever ici.

Il y en a qui meurent. Aucun du groupe trente-six, mais ça arrive dans d'autres groupes, comme le six, celui des zombies. Le matin, ils fourrent le cadavre dans un sac vert, et on voit les gardes qui les balancent dans un camion pendant qu'on fait la queue pour le petit déjeuner. Il me vient soudain à l'esprit que ça dure depuis qu'il a commencé à faire froid. Je les regardais et c'était comme si je ne voyais rien.

L'idée commence à me trotter dans la tête de m'enfuir en courant. Juste ça, courir. Tenter le coup, tout simplement. Le périmètre n'est peut-être pas activé en permanence. On ne s'en approche jamais. Peut-être coupent-ils le jus. Et dans le cas contraire, je ne m'en apercevrai pas. Une décharge, et terminé. Et puis les gardes te laissent là ; et Paul qui te croyait insensible, il aurait dû savoir, lui qui a eu l'occasion d'en tâter.

Folles pensées, qui me terrifient, mais c'est tellement tentant. Comme si, au fond de moi, je ne croyais pas vraiment qu'il allait se passer quelque chose.

Lors de la séance d'instruction politique, Natalie distribue à chacun une tablette, du papier et un crayon gros et court. Même Paul y a droit. C'est tout un changement, ce qui me rend nerveuse. Je n'aime pas le changement. Le changement, c'est mauvais. La première pensée qui me vient, c'est que nous allons passer un test, et je sais fort bien qu'il n'y a aucune chance que je le réussisse. Et je commence déjà à m'inquiéter de ce qu'ils vont me faire si je suis recalée. Me couper mes rations ? Je fais des efforts, je fais mon possible. Mais c'est ce que Nesly dit toujours. Alors, serrant mon crayon dans ma main, j'attends de voir ce que va dire Natalie.

Et Natalie dit :

« Nous devons savoir comment vous progressez dans votre autocritique. Vous allez s'il vous plaît vous raconter par écrit. Vous pouvez écrire tout ce que vous voulez, mais nous contrôlerons pour voir ce que vous avez omis. Tout le monde comprend ? »

Non, je ne comprends pas. Je n'écris pas très bien. Je veux dire, je n'ai même pas terminé le lycée. Je ne sais pas ce qu'ils attendent. Mais les autres restent muets, alors ce n'est pas moi qui vais dire quelque chose. Aussi je regarde ma feuille. Je lève ensuite les yeux et promène mon regard autour de la pièce. Je vois les douze règles d'autocritique sur le mur. Tout ce baratin sur « un jour à la fois » et l'abnégation et toutes ces conneries. J'en

vois deux ou trois qui écrivent, mais beaucoup font comme moi, ils restent assis là sans rien faire.

Paul me regarde, et quand je le regarde, il secoue la tête. Non.

Je fronce les sourcils. « Non » quoi ? Mais si je continue à le regarder, Natalie va s'en apercevoir et on aura tous les deux des ennuis.

Je reviens donc sur ma feuille. J'essaie d'écrire quelque chose.

Je m'apèle Janee Scott. Je sui une voleuse et y ai agréssé quelq'un. Je sui...

Je ne sais pas comment écrire « inadaptée », Alors je change ma phrase.

... un éléman criminel.

Ça non plus, ça ne s'écrit pas comme ça. Aussi je transforme le « a » en « e » ; « élément, ça a l'air d'être mieux. Et maintenant, je suis censée faire quoi ?

Natalie a dit qu'on serait contrôlés pour les trucs qu'on a omis. En ce cas, je devrais peut-être parler de mon arrestation. Je me mets donc à raconter l'histoire de la femme que j'ai tabassée pour lui piquer son sac à main.

Je volais dans les épiceries, aussi. En hiver, c'était facile. Je me suis fait prendre deux ou trois fois et j'ai passé quelques nuits en prison. Je ferais donc mieux de raconter ça aussi. Comme je ne sais pas écrire le mot épicerie, j'écris « magasin ».

Et je finis par :

Je regrète pour mes crimes et pour le mal que j'ai fait a la sossieté.

Je n'ai pas écrit grand-chose, même pas une demi-page. Certains écrivent encore. Il y en a qui ont déjà presque rempli une page. Je me demande ce que je suis censée encore trouver. Natalie a dit qu'on aurait des ennuis si on laissait des choses de côté. Mais j'ignore quel genre de choses.

Que pourrais-je raconter d'autre ? Faudrait-il que je parle des choses que j'ai faites au camp ? La bagarre avec les zombies ? La fois où j'ai dit en instruction politique que mon problème était que j'étais dans un camp de travail ?

Il y en a aussi qui posent des questions à Natalie. Ils attendent qu'elle regarde vers eux et ils lèvent alors la main, et elle vient. J'attends donc moi aussi, et dès qu'elle me regarde, je lève la main et je me sens idiote. Natalie sait déjà que je suis idiote, qu'est-ce que ça change ?

« Sommes-nous censés parler des choses qu'on a faites au camp ? je demande à voix basse.

— Tout ce que vous avez envie de raconter », répond Natalie.

D'autres lèvent la main et elle va vers eux.

Je ne sais pas quoi faire. Pourtant, elle a bien dit qu'on aurait des ennuis pour tout ce qu'on laisserait de côté. J'essaie donc de réfléchir à la façon dont je pourrais raconter ce que j'ai fait à Protection.

J'ai mauv   caractère. Je me sui batu avec des gens du gr. 6 parce qu'ils voulu   me prendre mes aricos. Et aussi, a notre cour, je dis que mon problème est que je sui dans un can de travail, mai mon problème est que je sui une voleuse et j'ai agr  ss   la personne au magasin et j'ai vol   de la nourriture. Quan j'ai vol   de la nourriture, j'ai fait du mal a la sossieté.

Je trouve la dernière phrase plutôt bien. Mais quand je crois avoir fait quelque chose de bien en instruction politique, je me goure toujours.

Après la séance, Sal commence à asticoter Paul. Il lui annonce qu'il va le virer de sa couchette. Sal occupe une couchette du bas, et c'est celle de Paul qui l'intéresse ; alors, il lui force la main, c'est aussi simple que ça. Je me dis que si Sal doit prendre la couchette de Paul, moi je vais prendre celle de Sal. Et pendant que celui-ci provoque Paul, j'empoigne ma couverture et la jette sur la couchette.

Paul va s'amener, la croyant libre. Je vais lui dire d'aller voir du côté de la porte.    vrai dire je vais peut-être le laisser s'y mettre, peut-être pas,   a dépend. S'il continue à se défiler et qu'il préfère aller ruminer sa honte près de la porte, il peut geler sur place, pour ce que j'en ai à foutre.

Et d'ailleurs, c'est ce qui va arriver, parce qu'il est tellement grand que sa couverture n'y suffit pas, et quand il se recroqueville, on dirait qu'il a toujours les genoux qui dépassent. En plus, il fait partie des maigres, comme c'est souvent le cas chez les types dont la taille dépasse la moyenne, et il est encore plus maigre maintenant. On est tous encore plus maigres aujourd'hui. Il va finir que ce ne sera qu'un sac d'os, à l'image de ses longs

doigts, une loque humaine coincée là avec Nesly. Et l'autre taré va se coller à lui, et Paul n'aura pas le bon sens de lui dire d'aller se faire foutre.

Il va s'apitoyer sur le pauvre Nesly, se montrer gentil, parce que Paul est comme ça. C'est quelqu'un de bien. Même si parfois ça me rend dingue, c'est peut-être la raison entre autres pour laquelle il ne veut rien savoir de moi avant le camp, comme s'il préférerait ne penser que des choses bien à mon sujet, ou un truc comme ça. Ou ce n'est peut-être pas ça du tout, c'est difficile de savoir ce qu'il pense. Il faudrait qu'il soit drôlement bête pour penser des choses bien sur moi. Mais ce que je sais, si personne ne s'occupe de lui, sa gentillesse va le fourrer dans de beaux draps.

Et puis, brusquement, j'ai tous ces trucs à la fois dans ma tête. Par exemple, si Paul devenait comme un de ces zombies, s'il cessait de faire attention à lui. Je me pose la question : est-ce que ça pourrait arriver ? Quoique je le voie bien, tout décharné et l'œil vide, sec comme un bout de bois et puant la pisse, d'abord et surtout parce qu'il est déjà maigre. Et en même temps, je continue à penser au Kansas là dehors, tout terne, et nous si petits, et je me demande si je ne vais pas finir zombie, parce que, occupée que j'étais à m'inquiéter pour Paul, je ne m'inquiétais pas du sort qui nous attendait, nous, les futurs zombies ; je ne m'inquiétais pas de tenter ma chance à travers le périmètre. C'est comme mon cousin disait à propos de son gosse, quand tu as un bébé, tu n'as pas une chance de savoir à quel point tu es paumé parce que tu dois penser au lait, aux couches et toutes ces conneries, et le bébé, lui, continue simplement de t'aimer.

Aussi, sans même le vouloir, je saute de la couchette de Sal, je prends ma couverture et je vais voir ce qui se passe.

Et ce qui se passe, c'est ceci : Paul a mon bâton, celui que j'ai piqué aux zombies et que je gardais caché dans le bâti de notre couchette, et il n'a pas tellement l'air de savoir quoi faire avec. Sal, lui, ne sait pas trop comment le prendre à revers, vu qu'il n'y a guère de place entre les couchettes, vous voyez. Et Eddy, qui occupe la couchette du bas en face de la nôtre, et Marisa, qui a celle au-dessus d'Eddy, sont tous les deux en train de gueuler comme des fous, de dire à Sal de laisser tomber parce que si Paul commence à agiter son bâton dans ce petit espace, les gens pourraient recevoir des coups sur la tête.

Alors, je m'avance et lance :

« Sal, retourne à ta couchette.

— Reste en dehors de ça », réplique-t-il.

Comme Paul ne dit rien, feignant l'indifférence je passe devant Sal. Le con me balance un coup de coude et me pousse sur la couchette. Je me relève, m'empare du bâton de Paul et, comme si je maniais une épée, j'en plante un coup dans le ventre de Sal. Puis je me mets à lui en assener plusieurs autres, paf ! paf ! paf !, pas vraiment pour lui faire mal mais rapides, pour l'empêcher d'attraper le bâton. Et lui, les mains levées pour me tenir éloignée, il continue à reculer jusqu'à ce qu'il soit sorti des couchettes, et là je dis :

« Écoute, joue encore une fois au con avec moi, et je te le fourre dans les dents. »

C'est comme ça qu'on traite avec la racaille.

Après ça, je reviens m'asseoir sur la couchette, me penche et remets le bâton à sa place dans le bâti.

Paul reste là un moment sans piper mot. Je lève les yeux vers lui et dis :

« Quoi ? »

Il a un drôle de petit sourire sur la face, mais il se borne à demander, avec cette sagesse qui le caractérise :

« Tu es de retour ou tu veux seulement la couchette ?

— À deux on a plus chaud, je réponds. Et j'ai bien vu que tu craquais.

— O.K. », dit-il, et il se rassoit.

J'entends Eddy grogner un « Et merde ! » avant de se retourner sur sa couchette et de nous ignorer. Marisa observe par-dessus le bord de la sienne. Marisa est avec Kirk, je me demande bien où il était pendant tout ce temps.

« Janee », dit Paul d'une voix très calme.

Je le regarde, curieuse, mais vraiment curieuse de voir ce qu'il va dire. Je me sens un peu bizarre, et peut-être un peu déconcertée, juste à la façon dont il a prononcé mon nom.

« Qu'est-ce que tu as écrit ? » demande-t-il.

Durant un moment, je ne le suis pas, parce que ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais. Puis je comprends qu'il veut parler de ce test ridicule à la séance d'instruction politique. Et sans réfléchir, je tourne la tête vers le mur où sont écrites les douze règles, même si on ne peut pas les voir de la couchette.

Il m'énervé. Je viens de lui sauver la mise et il recommence à jouer les profs.

« C'est pas tes oignons, je crache.

— Janee...», dit-il.

Et il me prend par les épaules et écarte les cheveux de mon visage, gentil et tout, un truc qu'il n'avait jamais fait. Pas comme la baise, non, gentil, rien que pour moi, Janee.

« C'est important, qu'est-ce que tu as écrit ? »

Je hausse les épaules et je réponds :

« Simplement que j'étais une voleuse et que je m'étais battue avec les gars du groupe six, et puis la fois où j'ai dit que mon problème était que j'étais dans un camp de travail. »

Il hoche la tête.

« Bien. Quand ils te le redonneront, écris juste la même chose, simplement avec d'autres mots.

— Pourquoi devraient-ils me le redonner ?

— C'est un truc qu'ils font », dit-il.

Il est vraiment tendu, vraiment inquiet. Je ne vois pas où est le problème. Je sais qu'il est ébranlé par l'histoire avec Sal, il ne comprend pas que les Sal de ce monde passent leur temps à se chercher des gens pour leur dire ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas faire.

« Hé ! dis-je. Te tracasse pas pour ça. Allez, assieds-toi là avec moi. Il fait plutôt frisquet dans cette écurie. (L'expression m'amène un sourire.) C'est ma mère qui disait ça : "Ferme la porte, il fait plutôt frisquet dans cette écurie." »

Il sourit lui aussi, du bout des lèvres.

« Les mères disent des trucs comme ça. La mienne disait : "Ferme la porte, tu n'as pas été élevé dans une écurie."

— C'est un truc qui doit se dire en Pennsylvanie, je hasarde, même si je l'ai déjà entendu avant, les gens disent ça à Cleveland.

— Oui. Sans doute un truc de Harrisburg.

— Tu sais quoi ? dis-je, toute calme. Autant tu peux être un parfait emmerdeur, autant il y a des moments où tu peux être très bien.

— Janee, il faut que tu sois très prudente. Je ne sais pas pourquoi tu m'as adopté, mais tu ne veux pas vraiment que je te dise des trucs. Tu crois que tu veux, mais je commence à te raconter ma vie et puis je vais te parler de certains trucs, des trucs que je pense et auxquels je crois, et toi, tu vas passer le reste de ta vie dans un camp de travail. Tout ce que tu as à faire, c'est leur redire ce qu'ils te disent, O.K. ? »

Il a l'air triste, comme s'il était seul. Et alors, moi aussi, je suis seule. Je suis tout le temps seule ici.

« La plupart du temps, ils ne racontent que des conneries », dis-je.

Et je sens monter la colère, contre Paul, contre tout ça, j'ai tout le temps froid, et faim, et merde !

« Je n'ai pas dit qu'il fallait les croire », souffle-t-il.

Ils finissent par allumer les petits radiateurs électriques dans la fabrique, surtout parce qu'il fait tellement froid qu'on a les doigts raides et que cela diminue le rendement. La pièce n'est pas plus chaude pour autant, mais au moins je ne vois plus mes bouffées de respiration.

Je voudrais me sentir au chaud au-dedans de moi, ça devient une obsession. J'ai les jambes bleues de froid, et pour la plupart des autres c'est la même chose. Sans parler des engelures. Ça fait mal, affreusement mal. Je me lève le matin et, rien que pour bouger les jambes, j'ai mal. Et quand je suis debout là dehors pour l'appel, il y a le vent qui balaie en rafales les collines ondulées du Kansas, et mes jambes me font tellement souffrir que j'en ai les larmes aux yeux. Puis, on traîne ses guiboles engourdis de froid jusqu'à la popote et on emporte son petit déjeuner dans la fabrique. Paul et moi nous asseyons l'un à côté de l'autre contre le mur, une couverture autour de nos épaules, l'autre en travers de nos jambes, et nous mangeons.

Je n'ai toujours pas atteint les cent quatre-vingts édredons. Un jour, j'arrive à cent soixante-dix-sept, et Corbin annonce qu'il est l'heure d'arrêter. Je suis si furieuse que j'en pleurerais. Je n'ai jamais vraiment compris le sens de la formule, mais je me sens pleurer à chaudes larmes. J'ai envie de taper sur quelque chose. Nesly ne va pas bien du tout. Il tousse sans arrêt. Il tousse et il crache. Il est sur demi-rations parce que son rendement est trop bas. Je me rends compte des moments où je perds ma concentration, c'est quand j'entends Nesly là derrière cracher ses poumons.

Je couds des édredons. La plupart du temps, je fais ça mécaniquement, zip, zip, zip, zip. Je réfléchis à des tas de choses. Je réfléchis à ce que m'a sorti Paul, qu'il fallait que je dise ce qu'ils veulent m'entendre dire. Et je réfléchis aussi à ça, savoir ce qu'ils veulent m'entendre dire. Je réfléchis à la question qu'il m'a posée, quand j'ai dit qu'il me semblait que c'étaient les Indiens qui avaient le mieux saisi le principe, et que les ouvriers d'usine, les serfs et les gens comme moi, tout ça, étions à peu près sur la même longueur d'onde.

Je continue à réfléchir, enfin j'essaie, à ce qui pourrait améliorer le sort des gens. Tout le monde doit travailler, sinon on n'aurait rien. Même les Indiens devaient chasser ou quelque chose comme ça. C'est comme les édredons, il y a beaucoup de choses dans un édredon. Il y a la bourre de coton au milieu, il faut bien que quelqu'un la fasse, et puis il faut quelqu'un pour la mettre au milieu de l'édredon. Quelqu'un comme nous pour faire la partie unie, là où ils mettent la bourre, et, quelque part, il y a quelqu'un qui doit assembler les petits morceaux de tissu et confectionner la partie du dessus. Quelquefois, j'essaie d'imaginer à quoi vont ressembler les revers que je fais quand il y aura la partie du dessus. Est-ce que ce sera le genre avec les carrés ? Celui avec les étoiles ? Les éventails, les soleils... ? Ce ne sont pas les modèles qui manquent.

Je m'appliquerais davantage si je pouvais faire d'autres choses, comme la partie du dessus. Si je devais bâtir une nouvelle société, je ferais faire aux gens des choses diversifiées, pas toujours les mêmes trucs. Comme ça, le même type ne resterait pas collé toute la journée au truc que personne ne veut faire.

Un jour, pendant la pause, je parle à Paul de mon idée.

« C'est une bonne idée, dit-il. Mais qui établirait le programme ? »

Je hausse les épaules et réponds :

« Peut-être que tout le monde pourrait en discuter. Comme un consensus. »

À nos séances politiques, on a parlé du consensus, quand tout le monde arrive à un accord. Ça veut dire que, lorsque vous vous savez en minorité, vous cédez, parce que vous savez que vous n'allez pas gagner. D'abord vous discutez, et chacun écoute ce que les autres ont à dire sur la question, puis, quand vous votez, ce n'est pas vraiment un vote, vous « consentez ». Si une seule personne dit non, alors vous devez en parler jusqu'à ce que tout le monde soit d'accord. Mais on ne doit dire « non » que si on est convaincu qu'il le faut. En fait, tout le monde doit faire confiance à tout le monde, vous devez prendre une décision. Vous pouvez ne pas être d'accord, mais ce désaccord est-il suffisamment important pour tout bloquer ?

« Du socialisme à la quaker », dit Paul.

Pendant un instant, je pense qu'il se moque, mais non. Il sort parfois des trucs qui donnent l'impression qu'il plaisante, des trucs auxquels les autres ne trouvent rien de drôle.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? je demande.

— Les quakers étaient une secte religieuse qui pratiquait certaines techniques socialistes.

— La religion est antisocialiste », dis-je.

Ce que tout le monde sait. L'opium du peuple et tout ça.

« Beaucoup de sectes chrétiennes ont fait une expérience de vie communautaire. Et certains des moyens qu'ils ont trouvés sont très pratiques, par exemple le consensus. Et le socialisme utilise beaucoup de... »

Il s'interrompt.

« De quoi ? » dis-je.

Il secoue la tête.

« Ainsi, tu utiliserais le consensus pour établir ton programme. Je pense que c'est une bonne idée. As-tu trouvé comment bâtir tes usines ? »

Il change de sujet, parce que dire que le socialisme est comme la religion, c'est une ânerie.

« Non, je réponds. J'y travaille encore. »

Et puis il nous faut retourner au boulot. Ce qu'il y a d'agréable, néanmoins, dans le fait de retourner au boulot après la pause de quatorze heures trente, c'est qu'il ne reste que quatre heures avant le dîner. Je réfléchis à ce que Paul a dit, que le socialisme était comme la religion. Ce qui est très, très bizarre, car tout le monde sait que la religion n'est que superstition.

Cependant, je ne reviens pas là-dessus. Simplement, je note ça dans un coin de mon cerveau. Et je me remets à penser à ma fabrique d'édredons.

Le dîner consiste en une espèce de ragoût avec des boulettes de pâte, on n'a pas toujours des haricots. J'aperçois dans mon bol un morceau de viande grasse, que je garde pour la fin. Je trouve ça tellement bon, le gras. Ça a l'air écœurant, mais c'est bon. Je crois que je pourrais en manger sans rien d'autre. Quand j'ai fini, même si j'ai encore faim, je garde mon petit pain, parce que Paul et moi, c'est comme un rituel, on mange ça juste avant d'aller au lit. Il y en a, c'est leur pain du matin, ils le gardent toute la journée.

Le lendemain, Corbin annonce que Nesly est dispensé de travail.

Nesly rétorque qu'il veut travailler, que ça va, alors qu'il est vraiment malade et qu'il n'arrive même pas à quatre-vingts édredons par jour. Il est vachement maigre. On voit ses côtes qui pointent sous sa poitrine ; ses poignets, on dirait des bâtons, et il a la peau toute sèche et squameuse. Et il

perd ses cheveux. Parfois, quand je jette un coup d'œil vers lui, je le vois qui ne coud même pas ; il a juste la tête posée sur sa table, les yeux tantôt fermés, tantôt ouverts.

Nous savons tous pourquoi il veut aller travailler. S'il ne va pas travailler, il sera sur les rations d'infirmerie.

Corbin dit qu'il devrait rester et se reposer, et c'est comme si Nesly s'en fichait. Comme les zombies.

Nesly va mourir.

Pendant qu'on coud, de temps à autre j'entends quelqu'un tousser – il y en a beaucoup qui toussent – et je me dis : Ce n'est pas Nesly. Nesly va mourir.

Rien que je puisse faire.

Dans ma société, Nesly ne serait pas sur demi-rations. Pas dès l'instant où tout le monde sentirait qu'il fait vraiment ce qu'il peut. J'imagine ce qu'on pourrait faire dans le groupe trente-six. Si chacun donnait une cuillerée de sa ration à Nesly, ça ferait trente et une cuillerées. Ce serait pas mal, ajouté à sa demi-ration ; il ne crèverait pas de faim. Si tout le monde fait ça, le principe se généralise et plus personne n'est obligé d'en mettre un coup. Non pas que je croie que les gens accepteraient, pas pour Nesly.

Quoi qu'il en soit, je n'en parle à personne. Ils trouveraient que j'ai ramolli du cerveau.

Natalie nous redonne les tablettes et les crayons. J'ai toujours le stylo caché dans la couture de mon pantalon ; il y est depuis que je l'ai fourré là quand ils nous ont dit qu'on ne pouvait emporter que ce qu'on avait sur nous. Je n'y ai même plus repensé. Parfois, Paul jouait avec à travers le tissu ; maintenant, on ne fait plus rien d'autre que dormir. Je jette un coup d'œil vers Paul, il paraît inquiet, ce qui me rend des plus nerveuses.

Mais simplement, Natalie nous distribue les feuilles de papier sur lesquelles nous avons écrit la fois d'avant. Je relis vaguement la mienne. Ça a l'air vraiment idiot.

« Vous avez tous omis des choses que nous savons sur vous, déclare Natalie. Aussi, veuillez s'il vous plaît expliquer plus en détail. Dites-nous-en davantage sur vous-même et ce qu'il en est de votre autocritique. »

Mon autocritique ? Je lève les yeux vers les douze règles, reviens à ma tablette. Elle est en plastique tout ce qu'il y a de plus grossier, bosselée avec plein d'éraflures, si bien que, quand j'écris, mon crayon se prend dans les

sillons. Que savent-ils de ce que je n'ai pas dit ? La maison de redressement ?

J'ai été en maison de redressement parce que j'ai volé un paqué de player et des chips. J'ai eu une chance de me corrigé a Brigum House mai je ne l'ai pas fai. La sossieté a du dépansé de l'argent pour me nourrir et me donné des vêtements et quan je sui sorti de Brigum House j'ai recomanssé les mêmes mauvaises choses.

Maintenant, je sais que je fais ce qui est bien. À Brigham House, ils nous parlaient toujours de notre dette envers la société. Et ici, ils nous en parlent aussi. En un certain sens, nous sommes comme Nesly, nous ne faisons jamais nos quotas, et c'est donc la société qui aujourd'hui doit payer pour nous, comme la cuillerée que chacun donnerait.

Maintenant je sui ici...

Je voudrais écrire « à Protection », mais je ne sais pas trop comment ça s'écrit.

... et la sossieté me donne de la nourriture et doi construire un can pour que je travaille dur et que je fasse bocou d'édredon pour ranboursé a la sossieté, Quan je rentrerai ché moi, je devrai être un manbre productif de la sossieté. Le sossialisme veu dire tout le monde ensemble dan la sossieté.

Je souligne la partie sur « tout le monde ensemble ». Je comprends ce que Natalie a essayé de nous enseigner, que le socialisme signifie que tout le monde partage. La façon de construire l'usine, c'était de partager. Que si tout le monde donnait un petit peu, comme si on donnait tous une cuillerée de nourriture à Nesly, personne ne s'apercevrait de ce petit peu qui lui manque, mais tous les « petit peu » mis ensemble ça ferait beaucoup, et on pourrait construire une usine. J'avais compris ça, moi toute seule. J'ai une folle envie de le dire à quelqu'un, à Natalie, ou à Paul.

Paul est là, les yeux baissés sur sa tablette. Natalie est en train de répondre à une question. Elle regarde vers Paul, puis s'avance jusqu'à lui et dit : « Tu ne vas rien ajouter d'autre ? » Avec un haussement d'épaules, Paul répond : « J'ai ajouté quelque chose. » Natalie vient à côté de lui et

elle lit. « *"Chaque jour, j'ai omis de renouveler mon engagement envers la révolution"*, récite-t-elle d'une drôle de voix. Est-ce tout ce que tu trouves à ajouter, Paul ?

— C'est tout », dit Paul.

D'un petit geste vif, Natalie ouvre son carnet. « Et Kevin Hanrahan ? » Paul dit, comme s'il n'en avait rien à fiche : « Quoi, Kevin Hanrahan, Natalie ?

— Pourquoi ne nous parles-tu pas de lui ? »

Paul se penche sur sa tablette. On est tous là à l'observer. D'habitude, Natalie ne prête aucune attention à Paul ; elle ne lui dit jamais rien. Les politiques ne sont pas autorisés à dire quoi que ce soit pendant les deux premières années.

Elle lit ce qu'il a écrit : « *Natalie m'a demandé de parler de Kevin Hanrahan, Kevin Hanrahan était un de mes étudiants il y a six ans de cela. Après qu'il a quitté mon cours, je n'ai plus eu de contacts avec lui.* »

Natalie secoue la tête. Natalie a un air méchant. Ça me rappelle nos premières séances, quand elle faisait lever Nancy pour que celle-ci dise qu'elle était une prostituée. Je me demande ce qu'a fait Natalie pour être envoyée dans un camp de travail. Je veux dire, Natalie m'a toujours paru être le genre de personne qu'on plaindrait plutôt volontiers. Une pauvre cruche. Jusqu'ici, elle ne m'a jamais fait peur.

« Paul, insiste-t-elle. N'y a-t-il pas eu une lettre ? »

Paul reste muet. Puis il dit :

« Je ne me souviens pas d'une lettre.

— Tu caches quelque chose, accuse Natalie. Tu te rends compte, en nous cachant quelque chose, que tu nous fais du mal. Et tu fais du mal à Kevin Hanrahan.

— Peut-être que quand Degraff... (la gardienne que j'appelle Helga)... s'est servie de moi pour sa démonstration sur le périmètre, ça m'a endommagé le cerveau, Natalie. »

Il prononce son nom sur un ton sarcastique, très poli vous voyez, ce qu'il n'est pas.

« Ici, ce n'est pas un camp pour détenus politiques, déclare Natalie. Ici, c'est tranquille. Tu ne veux pas te retrouver dans un endroit comme Rushville.

— Pourquoi ne vas-tu pas aider les gamins à faire leurs compositions ? » dit Paul.

Et cette fois, le ton n'a rien de sarcastique. C'est le ton de quelqu'un à qui tout est égal.

Mais ce n'est qu'une attitude parce que, lorsque nous grimpons sur notre couchette, Paul tremble de partout. Il est tout tendu et terrifié. Et je ne sais pas quoi faire, alors je ne fais rien. Et au bout d'un moment, le sommeil le prend.

Deux jours après, ils emmènent Nesly à l'infirmerie, il n'arrive plus à marcher et il marmonne sans arrêt, il parle, il parle, mais il ne sait pas ce qu'il raconte et personne n'est capable de le comprendre.

« On aurait pu faire quelque chose », je dis à Paul.

Celui-ci hausse les épaules.

« Il n'y avait rien que tu puisses faire, Janee.

— Non, je lance sur un ton rageur. Pas moi. Nous. Nous tous, le groupe trente-six. »

Alors je lui explique le truc, si chacun d'entre nous lui avait donné une cuillerée de sa ration. Et je finis en disant :

« C'est ça, le socialisme. Voilà comment tu construis l'usine. »

Il hoche la tête.

« Et alors, à qui appartient l'usine ? »

À qui appartient l'usine ?

« Aux gens qui y travaillent, je suppose. (Je réfléchis un instant.) Non, à tout le monde, parce que tout le monde a donné une cuillerée. C'est l'usine de tout le monde. »

Il a un grand sourire et il lâche :

« C'est exact. C'est ça, Janee. C'est ça, le socialisme.

— Oui, je dis. Et les gens qui travaillent là décident eux-mêmes de la façon de faire le boulot. Ils usent du consensus pour établir le programme, et tout le monde se relaie aux postes de travail. Enfin, sauf pour les travaux que certains ne peuvent pas faire. Comme, tu vois, s'il faut réparer une machine à coudre, je ne sais pas faire ça. Mais tout le reste, les gens s'échangent les boulots. Comme ça, personne n'est obligé de tout le temps se coltiner les trucs ennuyeux.

— Et il n'y a pas de patrons.

— Sauf que ça ne marche pas comme ça », je dis.

Du moins pas que je sache. Je ne connais pas d'endroit où ce serait comme ça. Je veux dire, on est censé être socialiste, *même* à Cleveland, et

c'est sûr et certain que Cleveland n'est pas comme ça.

« Non, dit Paul. Ça ne marche pas.

— Pourquoi ? »

Il hausse les épaules, baisse les yeux au sol.

« Je ne sais pas », répond-il.

Mais je ne le crois pas. Il connaît la réponse. Il pourrait me dire pourquoi ça ne marche pas. C'est une des choses dont il refuse de parler, comme ce truc à propos de la religion.

On est là dans la fabrique, en train d'avaler notre petit déjeuner, et voilà Corbin qui s'amène.

« Corbin n'est pas un détenu », dit Paul.

C'est stupide.

« Quoi, tu crois que c'est un garde camouflé ?

— Non. Corbin était en prison, condamné à dix ans. C'est Chick, du groupe trente et un, qui me l'a dit. »

Ça n'a aucun sens. Pourquoi diable quelqu'un voudrait-il rester ici après avoir tiré son temps, à moins d'être siphonné ? Corbin nous a même dit qu'il a fait son temps dans sept camps de travail différents, jusqu'au Colorado, où on ne trouve pas une goutte d'eau. Corbin est un peu bizarre. L'été, il ne porte pas de chaussures ; comme ça, il épargne aux gens le coût du cuir. Corbin est un fêlé de première !

Il nous fait aller à nos machines à coudre et nous informe alors que le directeur du camp a demandé que nous fassions montre d'unité, d'un certain état d'esprit.

« Aujourd'hui, l'occasion nous est donnée de montrer au reste du camp que le groupe trente-six ne se relâche pas. (Autrement dit, on nous suggère un bon coup de collier.) Si vous faites en temps normal cent vingt écredons, essayez d'en faire cent soixante. Si vous en faites cent soixante, essayez d'en faire deux cents. (Puis la grande nouvelle.) Vous aurez un supplément de haricots à 14 h 30, à cause de votre surcroît d'efforts. Mais pensez à ça, si vous gagnez ce supplément de haricots, la chose pourrait bien se répéter plus souvent. »

Putain ! Pour un supplément de haricots, j'en ferais cinq cents.

Dans la première heure, j'en fais dix-neuf, ce qui est formidable, sauf que j'ai terriblement mal aux épaules parce que je travaille avec le bout de l'aiguille juste à côté de mes doigts en poussant le tissu le plus fort que je peux, avec la trouille de me planter l'aiguille dans les doigts.

La deuxième heure, j'en fais vingt, c'est-à-dire plus que je n'en ai jamais fait en une heure de temps. Je me sens transpirer. Je veux dire, il gèle dans ce foutu atelier et pourtant je suis en nage, tellement je me concentre. La troisième heure, j'en bousille deux à la file et j'arrive seulement à seize. Je me dis que je peux encore atteindre les cent quatre-vingts. C'est le chiffre journalier de Chris, qui n'est qu'un stupide tocard de Détroit. Quand vient la pause, à 14 h 30, j'en ai fait cent quatorze, ce qui est mon record personnel. Paul en a cent six, ce qui n'est pas mal pour lui. Corbin nous fait compter nos édredons, puis nous allons chercher nos haricots.

Des haricots à 14 h 30, c'est merveilleux. Je n'arrive pas à croire qu'on va à nouveau en avoir à 19 h 30.

« On a des haricots à dîner, c'est bien ça ? je demande à Corbin.

— Oui, dit-il. Vous en avez. »

Mais il est en train de parler à d'autres chefs de groupe.

À peine a-t-on goûté à nos haricots que Corbin nous presse de retourner à l'atelier.

« Le groupe quatorze fait une moyenne de dix-sept à l'heure annonce-t-il.

Il nous fait alors énumérer nos quantités. Chris a fait cent vingt-sept édredons. Treize de plus que moi. Deux de plus que moi à l'heure. Mais je me suis bien débrouillée. Pas la plus rapide, mais pas la plus lente non plus. Je suis dans les cinq premiers. Le plus lent, c'est Roy, avec seulement quatre-vingt-onze.

Tout le monde se tait quand Roy indique son chiffre. Chacun est en train de se dire qu'il va faire baisser la moyenne du groupe.

« On s'arrêtera pour dîner, mais on reprendra après. Comme ça, tout le monde a une chance d'atteindre son quota. »

Nous retournons au travail. D'ordinaire, les quatre heures entre 14 h 30 et le dîner traînent en longueur, mais aujourd'hui ça file à une vitesse ! Au dîner, Corbin nous fait compter à nouveau. J'en ai fait cent quatre-vingt-cinq, mon record. On est nombreux à avoir battu notre record.

C'est Marisa qui propose :

« Peut-être qu'on devrait prendre juste dix minutes pour dîner et retourner ensuite au travail. Comme ça, on aurait plus de temps jusqu'à l'extinction des feux à dix heures. »

Corbin hoche la tête et dit que c'est à nous de décider. Aussi nous votons, et c'est oui, quoique certains soient contre. Je pense au consensus.

Mais, un, si on attend d'avoir un consensus, ça va prendre trop de temps ; deux, il y a trop de gens dans le groupe qui ne comprennent pas le principe du consensus. Des égoïstes.

Toujours est-il qu'on avale notre ration en vitesse – normalement, je prends mon temps, je mange très lentement, pour faire durer – et qu'on s'empresse de retourner à l'atelier. D'autres groupes font de même. Ça fait bizarre de se retrouver dans la fabrique avec les lampes allumées. D'autant que ma table n'est pas bien éclairée et que je ne vois pas très bien, ce qui m'oblige à aller plus lentement. Je suis drôlement fatiguée. Je suis si fatiguée que j'ai du mal à distinguer. Je n'arrive pas à fixer mon regard sur ce que je fais.

Je me fatigue plus vite. Et quand j'essaie de démêler mes cheveux avec mes doigts, il y en a qui viennent avec. Je suis incapable de me concentrer sur le travail. Je ne cesse de penser à Cleveland, au bus qui descend la I-90 après le boulevard Martin Luther King, et puis, juste avant Dead Man's Curve, tu aperçois le lac. Et les rocs. Parfois, l'eau est vachement claire. D'autres fois, quand il y a eu une tempête, elle est toute marron.

Je me mets alors à verser quelques larmes, ce qui est ridicule, je détestais l'autobus. Je ne le prenais que lorsque le rapide était en panne – ce qui arrivait assez souvent. Et je devais alors rester debout parce que tous ceux qui pensaient prendre le rapide étaient là, dans le bus.

Finalement, on s'arrête. Je n'ai fait que trente-neuf édredons, ce qui porte mon total à deux cent vingt-quatre. Je ne me revois même pas tomber sur ma couchette.

Le lendemain matin, on est quelques-uns à recevoir des petits pains supplémentaires, parce qu'on a dépassé les cent quatre-vingts édredons. Et après le travail, on a un supplément de haricots, bien que mon rendement soit en chute libre. Je n'ai pas encore récupéré du coup de collier de la veille.

On a aussi la séance d'instruction politique. J'imagine que je vais être bonne à rien, peut-être m'asseoir au fond et dormir.

Mais Natalie me repère à l'arrière.

« Janee, dit-elle illico, qu'as-tu retenu de tout cela ? »

Toutes les questions sont des questions pièges. Et j'ai toujours faux, de toute façon.

« Que nous travaillons mieux avec des récompenses au bout, je réponds. (Natalie a ce petit sourire qui lui vient chaque fois qu'elle va éreinter la

théorie de tel ou tel.) Et ça montre que nous avons besoin de mieux analyser nos propres motivations », j'ajoute, très vite, parce qu'on a toujours avantage à parler vite.

Je commence tout juste à comprendre pourquoi nous sommes censés analyser.

Et soudain, c'est comme si j'avais la bonne réponse. Le capitalisme est égoïste ; notre problème, c'est que nous sommes encore égoïstes. Ce qu'il faut faire, c'est être moins égoïstes, sinon le socialisme ne marchera jamais.

« Si nous étions vraiment socialistes, je poursuis, nous travaillerions pour le bien de tous, autrement dit la société. Mais nous avons gardé la façon de penser d'autrefois, la façon, euh, capitaliste, et nous travaillons pour des récompenses. »

Natalie a l'air surprise. Elle tourne alors la tête vers Paul, qui a les yeux rivés sur ses longs doigts et refuse de me regarder, même si on pourrait penser qu'il devrait être content que j'aie fini par leur donner la réponse qu'ils voulaient. Natalie croit que c'est lui qui m'a indiqué quoi dire. Je continue mon laïus :

« J'ai beaucoup réfléchi à ça. Je pense que le socialisme est réellement une bonne idée, vous voyez, tout le monde qui partage, et tout le monde égal et tout. Mais ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi ce n'est pas comme ça au-dehors. »

(Natalie fronce les sourcils. J'ai fait une gaffe.)

« Ce que je veux dire, c'est que le socialisme dit que si on avait, mettons, une vraie fabrique d'édredons, elle serait à tout le monde, d'accord ? Et les gens qui feraient les édredons, ils voudraient bien s'échanger les postes de travail ; comme ça, tantôt tu te tapes le boulot ennuyeux, tantôt, par contre, tu tombes sur le truc plus intéressant, comme mettre le dessus, les étoiles et tout ça. Et tout le monde voterait, comme on a fait hier soir pour revenir travailler après le dîner pour atteindre notre quota. Mais dehors, les choses ne marchent pas comme ça, il y a des patrons et les gens n'échangent pas leurs postes. En un sens, on est plus socialistes qu'ils ne le sont au-dehors. »

Natalie a l'air vraiment surprise.

« Eh bien, Janee, dit-elle, la différence, c'est que, ici à l'intérieur, l'autoanalyse est une vraie réalité, et le travail collectif également.

— Peut-être alors que tout le monde devrait faire comme nous. Quoique j'aie l'air de suggérer que tout le monde devrait aller dans un camp de

travail, et ce n'est pas ce que je veux dire. Mais si je n'étais pas venue ici, je n'aurais jamais compris ça. »

Natalie note quelque chose dans son carnet et je m'attends à me faire démolir. Quand elle lève les yeux, c'est pour déclarer :

« Janee, quand tu es arrivée ici, tu avais une attitude très négative, très égocentrique. Je veux que tu saches que je suis étonnée et impressionnée par les progrès que tu as accomplis. »

Et elle m'adresse ensuite un sourire.

Certains font un signe d'approbation alors que d'autres, comme Paul, gardent les yeux fixés sur leurs mains. Roy me regarde, avec sur le visage une expression de haine jurée.

Au lit, après l'extinction des feux, Paul me demande :

« Pourquoi as-tu dit ça ?

— Parce que j'ai fini par comprendre, après ce que tu m'as expliqué. »

J'imagine qu'il va à tout le moins dire quelque chose de gentil, mais il se contente de soupirer.

« Je l'ai compris toute seule, je souligne.

— Je sais.

— C'est toi qui m'as dit de leur dire ce qu'ils voulaient entendre », je lui fais remarquer.

Même si je ne disais pas ça uniquement parce que c'est ce qu'ils voulaient m'entendre dire.

Il ne répond pas. Parfois, je ne le comprends pas du tout.

Le lendemain soir, au dîner, j'ai droit à deux gros morceaux de pain supplémentaires. Je dois faire une drôle de tête car Ears, un des cuisiniers, m'explique :

« Ordre du directeur du camp, Janee. »

Après le dîner, c'est Natalie qui me dit :

« J'ai fait un rapport mentionnant tes progrès en autoanalyse et en autoéducation. »

Un moment, je me dis que je lui suis redevable. Puis je vois la chose autrement : le fait d'avoir quelqu'un de son groupe qui fasse des progrès, voilà qui la désigne comme un bon chef. On est donc sans doute à égalité. Je veux donner un pain à Paul.

« Tu l'as gagné, me dit-il.

— Tu te comportes comme si j'avais fait quelque chose de mal. C'est toi qui m'as conseillé de leur dire ce qu'ils voulaient entendre. C'est toi qui

m'as dit de réfléchir à cela. Les choses iraient mieux si tout le monde était socialiste, *n'est-ce pas ?*

— Oui, répond-il uniquement pour ne pas me contrarier.

— Tu ne crois pas au socialisme.

— Janee..., dit-il avant de s'interrompre un instant. Janee, tu ne parles plus jamais de t'évader.

— Mais si, je rétorque. J'y pense toujours. Mais je ne peux rien faire avant le printemps. (À la façon dont je dis ça, ça fait un peu pleurnichard, même à mes oreilles.) Tu ne me parles jamais. Tu me trouves stupide. Ce truc, je l'ai compris toute seule. *Personne* ne me l'a dit.

— Je ne te trouve pas stupide.

— Foutaises ! Regardez-vous, monsieur le prof. Vous vous prenez encore pour quelqu'un de spécial, un *intellectuel*. Eh bien, sans moi, vous seriez fait bouffer tout cru par des types comme Sal. Et je comprends des choses aussi. Et je comprends que tu es ici pour une bonne raison et que toi, ce n'est pas du tout parce que tu as buté un brave passant avec le couvercle d'une poubelle. Seulement voilà, tu ne veux pas en parler. Pourquoi est-ce que tu ne parles jamais de ça, hein ? De quoi as-tu peur ? À moins que tu nous prennes tous pour des tarés, incapables de comprendre. »

Pendant tout ce temps, il secoue la tête. Il est là, debout, et il secoue la tête, non, non, non, non.

« J'ai écrit un ou deux articles sur les tendances socialistes en Amérique avant la révolution, me raconte-t-il. J'y parlais des tentatives qui ont été faites pour constituer des utopies chrétiennes conformément à la ligne socialiste. Je n'ai pas suivi la ligne du parti.

— Ah oui ? Comment ça se fait alors, quand je dis quelque chose comme hier soir en instruction politique, que tu agisses comme si je t'avais déçu du tout au tout ?

— Tu ne m'as pas déçu.

— Conneries, mec. Ça fait deux mois que je couche dans ton pieu, je commence à bien te connaître, même si je n'emploie pas de grands mots pour dire ce que je pense.

— Ton vocabulaire, je m'en fiche. Janee, Janee. Tu es forte et tu es intelligente. Tu as compris ce qu'ils veulent, j'en suis ravi. Mais quand tu dis que le camp de travail t'a aidé à devenir un meilleur citoyen, ça, ça me reste en travers.

— Je n'ai jamais dit ça. »

Il déforme. Il entortille. Regarde à la télé, ils font tous ça, les politiques.

« Si, tu l'as dit en instruction politique. À ton avis, pourquoi as-tu gagné tous ces bons points avec le directeur du camp sinon pour ta fervente apologie de la rééducation ?

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! J'ai dit que je ne voulais pas que tout le monde se retrouve dans des camps de travail !

— Mais si tu n'étais jamais allée dans un camp de travail, tu n'aurais jamais étudié le socialisme !

— Et alors ? Oui, j'ai peut-être dit ça. Oui, c'est vrai. Peut-être qu'il me fallait venir dans un endroit comme ici, où j'étais *tenue* d'apprendre le socialisme, autrement je ne m'y serais jamais intéressée.

— Et alors quoi, la société tout entière doit en passer par la rééducation ? Mes études portaient là-dessus ; au XIX^e siècle, les gens voulaient constituer des communautés socialistes, avec le désir avoué de renoncer à tout. Pas une de ces communautés n'a marché. Pas *une seule*. Elles se sont toutes éteintes après quelques années. La Communauté Oneida, les Shakers⁽¹⁾, toutes.

— Alors tu ne me crois pas », dis-je.

Et cela me fait peur. J'ignore pourquoi, mais ça me fait peur. Parce que, qu'arriverait-il si jamais il avait raison, si tout ça n'était que mensonges ?

Il secoue la tête.

« Je ne crois pas en la rééducation. Je ne sais pas, je ne sais pas ce que je crois. Mais je sais une chose, je veux dire, regarde-toi, Janee la pragmatique, Janee la dure, petite Janee qui savait voir dans ce foutu système ce qu'il est en réalité, de l'exploitation ! Et aujourd'hui, tu parles de rééduquer la société tout entière !

— Je ne comprends même pas de quoi tu parles. Tu as dit que nous évoluions. D'abord les Indiens, puis le féodalisme, ensuite le capitalisme, maintenant le socialisme. Nous avons encore toutes ces idées capitalistes dans la tête, comment allons-nous nous en débarrasser ? »

Et tout d'un coup, je me mets à pleurer, moi qui ne pleure jamais. Je veux dire, parfois, au camp, j'ai envie de pleurer, mais je ne pleure jamais. D'ailleurs, je ne sais même pas pourquoi je pleure, sauf que, c'est bien vrai, je pleure. Je veux le socialisme, je veux que les choses s'améliorent. Je veux rentrer chez moi. Paul me serre dans ses bras.

« J'ai tellement peur, lui dis-je. J'ai tellement peur qu'on y passe tous, comme Nesly. »

À la séance d'instruction politique, Natalie a encore les tablettes mais, cette fois, ils ne sont que quelques-uns à devoir écrire. Les autres, on peut faire ce qu'on veut. Paul fait partie des premiers. Moi, je reste allongée sur la couchette, enveloppée dans les deux couvertures et dans les brumes du sommeil. J'attends.

Un peu plus tard, à moitié endormie, je me mets à rêver. C'est un truc qui m'arrive quand je suis en train de coudre, et quelquefois aussi au moment de la pause. Je ne suis pas vraiment dans un sommeil profond, tout juste somnolente. Il ne se passe jamais rien dans mon rêve. Parfois, je rêve que je suis au travail. En tout cas, c'est toujours dans le camp et, généralement, je ne fais que des trucs qui sont réels. Cette fois-ci, je rêve au matin, quand il a sa couleur bleue. À l'heure du petit déjeuner, tandis qu'on fait la queue, lorsque le soleil se lève à peine et qu'une partie du ciel est noire et qu'il fait encore nuit à l'ouest, le Kansas vire au bleu, comme l'eau, comme l'air.

C'est vraiment beau quand ça se produit. Je n'avais jamais imaginé qu'un endroit pouvait être bleu. Le lac, oui, le ciel, mais des collines. Le bleu n'est pas une couleur solide, c'est une couleur d'air, une couleur d'eau. Si un truc aussi grand que le Kansas peut devenir tout bleu, alors je peux tout aussi bien disparaître. Il ne se passe jamais rien dans mes rêves. Le Kansas est bleu et j'ai la sensation que je pourrais disparaître dans le décor.

J'émerge, oppressée par l'angoisse.

Alors je me lève, enveloppée dans mes couvertures, et m'assois sur le béton au pied des couchettes d'où je peux voir le fond de la chambrée où se déroule la séance d'instruction politique. J'aperçois Paul, il n'écrit pas. Je vois Natalie quand elle passe dans la partie qui ne m'est pas masquée par les couchettes.

Elle finit par s'arrêter devant Paul, et je l'entends qui lui demande :

« C'est tout ? »

Il ne répond pas.

« Tu fais de l'obstruction, lui dit-elle.

— Tu veux que je dénonce des gens », réplique-t-il.

Elle secoue la tête.

« Non, nous n'avons pas besoin que tu dénonces des gens, nous sommes déjà au courant. Nous essayons de t'aider. (Et comme il reste muet, elle

poursuit :) Toi, tout seul, avec ta personnalité des plus narcissiques, si tu dis que tout le monde se trompe, c'est toi qui as raison. »

Il est tout seul à penser ce qu'il pense. Natalie, Corbin, des tas de gens, croient au socialisme. Pourquoi Paul devrait-il avoir raison et tous les autres tort ?

Finalement, il revient et s'étend sur la couchette, tout tendu et tremblant.

Il est glacé quand je me blottis contre lui. Mais on arrange au mieux les couvertures et je replonge aussitôt. Je sombre dans le sommeil, comme je m'engloutirais dans l'eau. Et le Kansas est tout bleu. Bleu pastel, sans contours. Dans mon rêve, il n'y a personne, et il ne se passe rien. Juste le Kansas, s'éloignant vers le levant, bleu.

Au matin, quand nous prenons nos rations, le Kansas est bleu.

À l'heure de la pause, je m'assois là où je peux m'adosser au mur et, quand je ferme les yeux, le Kansas est bleu.

Donc je travaille. Et je mange. Et je poursuis mon autocritique. Maintenant, en instruction politique, on témoigne. Ce qui veut dire que les gens se lèvent et ils disent leur nom et ce qu'ils ont fait de mal. Moi, par exemple, quand je témoignerai, je vais dire : « Je m'appelle Janee Scott et je suis une voleuse et une criminelle. » Et on doit alors raconter notre vie.

Ce n'est pas comme à la première séance, quand on se levait et qu'on se présentait ; maintenant, ce sont seulement ceux qui veulent. Il peut arriver qu'il y en ait un qui se lève pour témoigner et que Natalie lui dise : « Non, tu n'es pas prêt. »

Je pense que je ne suis pas prête. Et puis, un jour, Natalie me dit :

« Janee, pourquoi ne nous racontes-tu pas ton histoire ? »

Elle dit ça de cette façon aimable qu'elle emploie avec moi, maintenant, quand elle me parle. Vachement aimable. Alors je me lève et déclare :

« Je m'appelle Janee Scott et je suis une voleuse et une criminelle. Je suis née à Lorraine, dans l'Ohio, mais ma mère a déménagé à Cleveland quand j'étais toute petite. »

Je raconte ma vie. Je suis là, devant les autres, et je parle. Ma voix ne veut plus s'arrêter. Je raconte les trucs que j'ai faits, et combien j'étais malheureuse parfois, comment il m'arrivait de haïr des gens qui n'étaient que des personnes ordinaires, et je me mets à pleurer. Entre autres, je ne m'étais jamais rendu compte à quel point j'avais envie de ressembler aux gens qu'on voyait à la télévision. Je parle de la femme que j'ai agressée, je raconte comment je n'ai pas pensé un seul instant à ce qu'elle pourrait

ressentir, et je continue à pleurer. C'est affreux, mais ça fait du bien. Et le groupe comprend, personne ne dit rien, chacun se contente d'écouter, on est tous unis.

Et quand j'ai terminé, je suis tellement fatiguée, mais je me sens si légère, si vide. Je me sens purifiée. Paul me regarde. Je crois qu'il ne comprendra jamais le sentiment que j'éprouve.

Cette nuit-là, je ne rêve pas au Kansas tout bleu.

L'été au Kansas est presque aussi terrible que l'hiver. Il fait tellement chaud dans la fabrique que les gens défaillent. Mais quand on se réveille, il fait déjà clair, et je n'ai plus cette sensation que je vais me noyer dans le bleu au moment du petit déjeuner.

La chaleur dure depuis quelque temps, on est peut-être en juillet. Un matin, Natalie dit :

« Paul, rassemble tes affaires et ne va pas à la fabrique aujourd'hui. »

Je sais ce qui se passe : il est transféré. Je prends ses deux mains dans les miennes.

« Ils transfèrent les politiques », explique Natalie. Paul hoche la tête. La tristesse se lit sur son visage creusé. Il a les cheveux longs et on dirait un squelette.

« Natalie, dis-je. J'aimerais lui couper les cheveux pour que le groupe trente-six fasse bonne impression là où il est transféré. »

Elle sait fort bien que je veux juste lui dire au revoir, mais elle fait signe que oui. Corbin me laisse prendre une paire de ciseaux et je commence à couper les cheveux de Paul.

On ne se dit pas grand-chose. Même si je ne suis pas très douée comme coiffeuse, il est plus joli à voir quand j'ai fini. Je vais même jusqu'à lui tailler la barbe. Je ne sais pas quoi dire. Je ne cesse de penser à nos séances d'instruction politique. Parfois, j'ai l'impression qu'il me regarde, cette façon qu'il a, comme s'il était déçu. Mais la plupart du temps, quand je le regarde, il a les yeux baissés sur ses mains et un air triste, c'est tout.

Je lui porte sa couverture, même s'il est capable de la porter lui-même. Dehors, il y a d'autres gens qui attendent, d'autres politiques d'autres groupes, tous rassemblés. Il me touche l'épaule, puis le visage, de ses longs doigts d'araignée.

« Fais attention à toi, O.K. ? je lui dis.

— Choisis un peu mieux la prochaine fois, O.K. ? il répond. Pas de politiques.

— Tu vas te trouver quelqu'un pour veiller sur toi », je lui assure.

Puis je dois retourner à la fabrique. C'est drôle, je me sens soulagée. Il n'y a plus personne pour me surveiller.

Mais cette nuit-là, j'ai du mal à trouver le sommeil. Et quand il vient enfin, je rêve du Kansas bleu, et Paul est dans mon rêve. Une silhouette, juste une, qui émerge du bleu, difficile à discerner.

Mais je sais que c'est Paul. Qui d'autre pourrait-ce être ?

Titre original :

Protection

Traduit par Pierre K. Rey

OceanofPDF.com

LE VIRAGE DE L'HOMME MORT : Terry Bisson (1994)

1

« Tu ne voudrais jamais croire ce que je vais te raconter, dit Hal.

— C'est bien possible.

— Mais je vais te le raconter quand même.

— C'est fort probable.

— Il existe bel et bien un autre monde.

— C'est fort possible.

— Arrête de faire l'andouille, Camilla. Si tu pouvais me voir à l'autre bout du téléphone, tu comprendrais que je ne plaisante pas. Un autre monde ! Parallèle à celui-ci.

— Comme Lechuguilla, dis-je. Comme les Ruwenzori.

— Non. Vraiment différent.

— Comme la lune ?

— La lune fait partie de notre monde. Ce dont je te parle est plus fort, plus étonnant. Habille-toi, je passe te chercher.

— La lune ne fait *pas* partie de notre monde. Et je ne circule pas dans mon appartement toute nue. Et je suis en train de regarder *Les mystères de l'univers*, alors à moins que tu ne parviennes à te taire jusqu'à la fin de l'émission, ce dont je doute, inutile d'arriver avant neuf heures. »

Hal était mon meilleur ami, et l'est toujours ; depuis l'école primaire et par intermittence ensuite. Onze années après la remise des diplômes, nous étions les seuls de notre classe à être encore célibataires. Du moins parmi ceux qui étaient restés à peu près normaux.

Hal alla étudier à l'université de Frankfort (Kentucky) et se fit dealer. Je travaillais au KwikPik et regardais *Les mystères de l'univers*.

Ha, ha.

Hal n'arriva qu'à 9 h 07 et me trouva assise sur les marches du Belle Meade Arms, où je l'attendais en fumant une cigarette. Mon dernier copain ne voulait pas que je fume dans l'appartement et, après que je me fus débarrassée de lui (et de l'appartement), je gardai cette habitude. La nuit de juillet était chaude, et je pus entendre arriver la Cavalier de Hal à deux rues

de là. La transmission faisait un drôle de bruit. La Chevrolet Cavalier est sans doute la voiture la plus bancal jamais construite, et j'en sais quelque chose : mon ex bossait pour un vendeur de voitures.

Mais assez parlé de mon ex.

« *Il existe un autre monde*, fis-je en imitant la voix de Robert Stack présentant *Les mystères de l'univers*.

— Attends de l'avoir vu, rétorqua Hal. Rira bien qui rira le dernier.

— Où faut-il aller ? En Patagonie ? Au Tibesti ? Sur le Machu Picchu ? »

Nous connaissions tous les coins intéressants. Quand nous étions gamins, nous nous échangeions nos collections de *National Géographie*. Je cherchais le monde d'Oz. Hal cherchait l'endroit où il pourrait retrouver son père. Nous n'avons trouvé ni l'un ni l'autre.

« Ce n'est ni la lune, ni Lechuguilla ; ni Machu Picchu. C'est quelque chose de tout à fait différent.

— Où est-ce que tu en as entendu parler ?

— Je n'en ai pas entendu parler, je l'ai trouvé. *J'y suis allé*. Camilla, tout cela est très sérieux. Je suis le seul qui sache où il se trouve. Ce n'est même pas un endroit précis. C'est un autre monde.

— Je croyais qu'il était bien réel. Viens, monte. On va faire un tour. »

Nous avons suivi la route 19 jusqu'au Virage de l'Homme Mort. C'est une grande courbe en épingle près de Caddy Bluff, surplombant la rivière Kentucky. Mais plus personne ne s'y tue. Dans le temps, avant qu'on ne construise une autoroute, on dit qu'il y avait des gens qui vivaient de ce qu'ils pouvaient arracher aux voitures accidentées, du moins tout ce qui ne tombait pas directement dans la rivière.

« Chaque fois que je viens ici, je pense à Wascomb », dis-je.

J'étais encore au lycée lorsque Johnny Wascomb aborda le Virage de l'Homme Mort à quatre-vingt-douze kilomètres heure. Pour autant que je sache, ce record restait inégalé. Ironie du sort, il ne s'est pas tué au volant, mais dans un accident lorsqu'il était dans l'armée. C'était le seul mort que j'aie connu.

« C'est marrant que tu parles de Wascomb, remarqua Hal. J'étais en train de voir si je pouvais attaquer la courbe aussi vite que lui lorsque c'est arrivé.

— Lorsque quoi est arrivé ?

— Tu vas voir. »

Hal traversa le virage, se dirigeant vers la colline, puis emprunta un ancien chemin de bûcherons.

« C'est pas une histoire à la Stephen King ? fis-je, inquiète.

— Mais non, Camilla. Je ne fais que virer. »

Hal recula sur la route et contourna le virage. En descendant, nous étions à l'extérieur de la courbe ; c'est ce qui en faisait le Virage de l'Homme Mort.

« En revenant de Frankfort, je passe par ici deux fois par semaine. J'ai essayé d'aborder la courbe à quatre-vingts, quatre-vingt-trois, quatre-vingt-six, en augmentant de trois en trois kilomètres heure, comme l'a fait Wascomb.

— Je ne savais pas qu'il avait procédé ainsi.

— Si. Il était du genre scientifique.

— Il est passé à quatre-vingt-douze avec une GTO, pas une Cavalier toute pourrie.

— Je suis à peine à quatre-vingts. Regarde ce qui m'est arrivé à quatre-vingt-trois. »

Hal aborda la courbe à cette vitesse précise. De ma position, on se serait cru à soixante. Les piquets de signalisation passaient dans le halo des phares pour disparaître aussitôt. La courbe se refermait lentement, mais Hal ne ralentit pas. Au tiers du chemin, les grands arbres s'éclaircirent et je sus que nous étions face à la falaise.

Les pneus crissèrent, mais assez peu. Les piquets défilaient, tous à la même distance l'un de l'autre, et vu notre vitesse constante, on aurait dit que tout était immobile. Le câble tendu entre eux ondulait comme une mer agitée ; puis la vague parut s'entrouvrir et, soudain, le monde se retourna comme une chaussette, et nous nous sommes retrouvés dans une chambre.

Plus de voiture. Rien qu'une chambre aux murs blancs. Nous étions assis l'un à côté de l'autre sur une sorte de banc. Je sentis la présence de Hal sur ma droite, mais ne le vis que lorsqu'il se leva.

J'en fis autant. Il se tourna et moi aussi. Devant nous, il y avait un mur. Non, une fenêtre. Au-delà, je pouvais voir tout un moutonnement de collines, blanches mais sombres comme de la neige reflétant la clarté lunaire. Puis Hal se retourna à nouveau et je fis de même. Un autre mur. Je voulais voir à travers, mais Hal se retira. Nous nous sommes retirés. Je vis des étoiles et la chambre blanche disparut. Ce que je croyais être des étoiles n'était que des feuilles dans la lumière des phares. Derrière le pare-brise. Le

monde s'était retourné à nouveau et nous étions revenus dans la voiture, immobilisée en bas de la colline, là où la 19 croise la route de la rivière. Je reconnus le panneau indicateur percé de balles.

Hal était à nouveau à ma gauche et non à ma droite. Il me regardait.

« Alors ? dit-il.

— Alors ? C'était quoi, ça ?

— Tu l'as vu, toi aussi, pas vrai ?

— Je l'ai vu. J'étais là. Nous y étions tous les deux.

— Où étions-nous ? fit Hal, inquisiteur, comme un avocat ou un flic. À quoi ressemblait ce monde ? Comment était-ce pour *toi* ?

— Une... chambre blanche. Comme une salle d'attente.

— Alors c'est bien vrai. »

Il passa la vitesse de la Cavalier et vira sur la route de la rivière pour se diriger vers la ville.

« Il fallait que je sache qu'il existait bel et bien. J'espérais presque que tu n'aies rien vu du tout. Et maintenant, je ne sais pas quoi faire. »

2

Le lendemain, Hal vint me prendre au KwikPik après le travail. Avec vingt minutes de retard. Je m'assis et l'attendis.

« Désolé pour le retard, Camilla, me dit-il. Je voulais en parler à mon professeur. » Nous savions de quoi il s'agissait « Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il n'a pas eu le temps : il fallait qu'il s'en aille. Il a deux emplois. Il a dit qu'il pouvait y avoir un rapport avec la succession des poteaux blancs sous la lumière des phares. Ouais, ben, je l'avais déjà compris. Ma théorie à moi, c'est qu'ils créent une résonance et ouvrent une porte donnant sur un autre univers. »

Hal lit de la science-fiction. Je n'ai jamais pu m'y mettre.

Nous avons emprunté la 19.

« J'ai réessayé, plus ou moins vite, dit Hal. Avec la radio, etc. Ça ne marche qu'à quatre-vingt-trois kilomètres heure, seulement avec cette Cavalier, et de nuit exclusivement. La nuit dernière, c'était mon troisième voyage. Il fallait que je t'emmène avec moi pour me prouver que ce n'était pas une hallucination. » Hal attaqua le chemin de bûcherons.

« Un instant ! lançai-je. Comment sait-on qu'on trouvera toujours un moyen de revenir ?

— L'un des murs nous ramène ici. Tu n'as qu'à passer à travers. On ne peut plus simple. En faisant ça, tu brises le sort ou quelque chose dans ce style.

— Un sort. Pas très scientifique, tout ça. Et si on reste coincés ?

— Tu es restée coincée dans ce monde toute ta vie, Camilla.

— Ce n'est pas pareil et tu le sais très bien. D'abord, celui-là est plus grand.

— Tu te dégonfles ?

— Et toi ? »

Et voilà ; nous avons souri tous les deux. Comment pouvait-on renoncer à explorer un autre monde ?

Hal revint sur la route et partit vers la falaise.

« Dois-je attacher ma ceinture ?

— Je n'en sais rien. Je n'y ai jamais pensé. »

J'attachai ma ceinture.

Soixante-dix-sept. Quatre-vingts. Quatre-vingt-trois (on se serait toujours cru à soixante). Les pneus crissaient à peine. La transmission couinait.

« Comment savoir si ton compteur de vitesse est juste ? demandai-je.

— Peu importe. Tu n'as jamais entendu parler de la relativité ? Ne bouge pas. Regarde droit devant toi. »

Je fixai le cabochon de réservoir, un petit cavalier chromé, en collant avec un chapeau à plumes sur la tête. Deux petites fesses, comme des raisins. Les poteaux défilèrent, créant cette impression de vague, le câble se mit à onduler, et cette fois-ci, je vis le monde se retourner comme une chaussette. Et nous nous sommes retrouvés là, dans la chambre blanche.

C'était plus facile que d'entrer dans un cinéma. Ou d'en sortir. Tant que je ne regardais pas fixement le décor, il n'y avait rien. Puis tout parut se dessiner. Je baissai les yeux et vis le banc, blanc. Le sol, blanc. Je regardai mes mains et mes pieds. Je ressemblais à un personnage de jeu vidéo, ou de dessin animé. J'étais plate et n'existais que lorsque je bougeais. Lorsque j'immobilisai ma main, elle disparut. Mais si je la faisais bouger ou la regardais avec attention, elle était là.

J'essayai de faire rouler ma langue dans ma bouche. Il n'y avait rien là-dedans. Pas de salive. Pas de dents.

Mais je pouvais parler. Je regardai Hal et dis :

« Nous y voilà. »

Je n'aurais pas pu dire d'où venaient ces mots. Hal les répéta :

« Nous y voilà.

— Regardons autour de nous.

— D'accord. »

La lumière évoquait celle du KwikPik. Plus je fixais les choses, plus elles devenaient normales. Mais jamais vraiment « normales ». La chambre blanche n'était pas vraiment blanche. Je pouvais voir à travers les murs pour apercevoir les collines, ondulant à l'infini.

« Regarde ces collines, dis-je.

— Je crois que ce sont des nuages », fit Hal.

Je me tournai vers lui et, soudain, la peur me prit. Dans un rêve, on ne dévisage jamais les gens. J'espérais que tout cela s'avérerait n'être qu'un rêve. Raté.

« Nous y voilà », répéta Hal.

Il toucha le banc derrière nous. Moi aussi. Maintenant, je faisais la même chose que lui. Le banc paraissait normal. Mais pas « normalement » normal.

« Il est temps de repartir, dit Hal.

— Pas encore. »

Je me retournai et il en fit autant. On aurait dit que l'un d'entre nous décidait de ce que nous faisions tous les deux, et mon tour était revenu.

Nous nous retrouvions face à un autre mur. Maintenant que je le regardais, je pouvais voir au travers. Il y avait une infinité de chambres, comme autant de reflets. Sauf qu'elles ne devenaient pas de plus en plus petites. Toutes étaient vides, excepté la première.

« Il y a quelqu'un là-bas », dit Hal.

La personne dans l'autre pièce se tourna vers nous.

Je me sentis tomber en arrière, alors même que je ne pouvais pas bouger. Nous devions avoir traversé le mur, parce que nous nous trouvions face au panneau stop, dans la voiture. Trous de balles, ceintures de sécurité, la totale.

« Comment est-on revenus ici ? demandai-je.

— J'ai fait un pas en arrière. J'ai dû paniquer.

— Tu aurais du attendre que je sois prête !

— Camilla, pourquoi se disputer ? Tu as vu ce que j'ai vu ? Tu as vu ?

— Bien sûr. Mais n'en parlons pas. Assez de théories. Retournons-y.

— Demain soir.

— Non. Ce soir. Tout de suite. »

Nous avons viré de bord, sommes retournés vers le haut de la colline et avons tourné pour aborder le Virage de l'Homme Mort. C'était comme de rentrer (ou sortir) d'un cinéma. De plus en plus facile. Cette fois-ci, je me levai et Hal en fit autant, et je me tournai vers le mur (à notre droite) et il était là, là où nous l'avions laissé, nous regardant depuis l'autre chambre.

« Wascomb ? » chuchota Hal.

3

« Harold », répondit Wascomb.

Ce n'était ni une question ni un salut. Il ne semblait même pas étonné de nous voir.

« Camilla est là, elle aussi.

— Camilla comment ?

— Une amie...

— Laisse tomber », dis-je.

J'étais assise à côté de lui à l'école. Il était sorti avec ma cousine, Ruth Ann, lorsqu'il était en terminale.

« Où es-tu ? » demanda Wascomb.

Tout comme Hal, tout comme moi, il n'était là que si on lui prêtait attention. Pas de détails. Mais lorsqu'il parlait, sa voix résonnait dans ma tête comme un souvenir.

« Nous sommes au même endroit que toi, répondit Hal. Quoi qu'il soit. Où sommes-nous ?

— Sais pas. Je suis mort.

— Je sais. Désolé.

— Je ne me souviens pas de la façon dont je suis mort. Je devrais me la rappeler ?

— Dans une explosion.

— Tu étais dans la Navy, continuai-je. Tu as perdu la vie sur le pont d'envol du porte-avions *Kitty Hawk*.

— Tu es la cousine de Ruth Ann, reprit-il. Tamara. Je t'ai toujours trouvée mignonne.

— Camilla. »

Mais je lui pardonnais. Wascomb n'était pas très détaillé. Juste assez pour que l'on sache avec qui on parlait. Mais il semblait plus solide que Hal

ou moi. J'avais l'impression qu'en tendant la main, je pourrais traverser le mur et le toucher.

Mais je ne voulais pas tendre la main.

« Vous êtes tous morts ?

— Non, dit Hal. Nous sommes... en visite. Nous sommes venus en voiture. Si l'on veut.

— Je sais. Le Virage de l'Homme Mort. Je l'ai découvert lorsque j'étais gamin. On le prend à une certaine vitesse, de nuit, et on se retrouve ici. Depuis que je suis là, vous êtes les seuls à l'avoir trouvé. Cela fait des éternités que je suis là. Vous êtes toujours des gamins ?

— De cœur.

— Je suis à l'université, renchérit Hal.

— Au moins, vous n'êtes pas morts. C'est la fin de tout.

— Mais non ! m'écriai-je. Tu étais mort, et te voilà.

— Je suis toujours mort et c'est toujours la fin de tout.

— Mais cela signifie qu'il y a une vie après la mort !

— Si l'on veut, admit Wascomb. Mais ça n'est pas grand-chose. Peut-être est-ce réservé aux gens qui prennent un virage de nuit à une vitesse donnée. Je crois que les poteaux éclairés par les phares créent un effet stroboscopique qui te transfère dans un autre univers. J'ai étudié l'électronique quand j'étais dans la Navy.

— À quelle vitesse es-tu passé ? demanda Hal.

— Quatre-vingt-onze. Dans ma GTO. Je voulais amener Ruth Ann. Mais j'ai vendu ma GTO. C'était déjà une voiture de collection. Cela fait combien de temps ?

— Dix ans.

— Combien doit-elle valoir aujourd'hui ? Ruth Ann sait que je suis mort ?

— Cela fait dix ans, dit Hal. Elle est mariée et heureuse.

— Comment le sais-tu ? » demandai-je.

En fait, Ruth Ann était en plein divorce, mais je ne voyais pas l'utilité d'en parler.

« Je n'aurais jamais dû vendre cette GTO, dit Wascomb. Cela n'a jamais marché avec une autre voiture. Comment y es-tu arrivé ?

— Une Cavalier.

— Cavalier ?

— C'est une sorte de Chevrolet.

— Et elle marche bien ?
— Je n'y crois pas ! dis-je. Même mort, tu continues à parler de bagnoles.
— À vrai dire, en général, je ne parle de rien du tout. C'est vraiment comme si j'étais mort. En légèrement mieux peut-être. Je n'aurais jamais cru revenir ici – enfin, après ma mort. De quoi suis-je mort, au fait ?
— Une explosion de chaudière, dis-je. Le *Kitty Hawk*. Tu étais en pleine Méditerranée.
— C'est quoi, la Méditerranée ?
— Il est temps de partir, intervint Hal. C'était... bien de te revoir.
— Vous voyez ? Vous, vous n'êtes pas morts. Vous pouvez entrer et repartir. Moi, je suis coincé ici. Je pense que j'y resterai à jamais. Vous reviendrez me voir ?
— Bien sûr. »
Simple formule de politesse. Tout comme Hal, j'étais prête à partir.
« Et amenez Ruth Ann.
— Quoi ? »
Nous nous sommes retournés tous les deux. « Elle est mariée, Wascomb.
— Je croyais qu'elle était en plein divorce.
— J'ai dit ça, moi ?
— Tu allais le dire.
— Elle te croit mort, Wascomb.
— Je suis mort. C'est pour ça que je veux la voir. Je ne vois jamais personne. »

4

Le lendemain, Ruth Ann eut la surprise de me trouver à sa porte.
« Et si tu me faisais entrer ? » dis-je.
Il faut préciser que j'avais les cheveux courts et portais un blouson de moto. Ruth Ann est exactement le contraire.
Et pourtant, j'étais sa cousine et elle devait me faire entrer. Les liens du sang. Elle m'apporta une canette de thé glacé et la posa sur la table.
« Tu viens me parler de tante Betty ? » me demanda-t-elle.
Ma mère, sa tante, est un peu alcoolique.
« Non, de Wascomb, mais pas ici. Je suis venue voir si tu accepterais... de venir faire un tour.

— Johnny Wascomb ? Camilla, tu as fumé ou quoi ? »

Je fumais une cigarette, que j'écrasai.

« C'est à propos de Wascomb et cela te concerne aussi. Il t'a laissé... un message. »

Son visage pâlit.

« Une lettre ? »

— Un message, pas une lettre. »

Elle parut soulagée.

« Tu sais qu'il a continué de m'écrire lorsqu'il était dans la Navy. Je ne lui ai jamais répondu. Johnny Wascomb. Mais qu'est-ce qu'il pouvait avoir à me dire ? Peu importe. Ne me dis rien. Je te suis. »

« J'en ai parlé avec mon prof, dit Hal lorsqu'il vint me rejoindre au KwikPik. Il pense qu'il s'agit d'un univers artificiel créé par l'effet stroboscopique des poteaux. C'est très rare.

— J'espère bien. »

Je me voyais mal changer d'univers à chaque fois que je prenais un virage.

« Il dit que, si tout nous semble mal dégrossi, c'est que nos esprits sont formatés pour fonctionner dans cet univers. Quoi qu'ils voient, ils doivent en faire une version de celui-ci. Même s'il est très différent. Tu crois que Ruth Ann va venir ? »

À neuf heures six, elle arriva dans sa Volvo. Elle me fit signe de m'approcher de la vitre.

« Qu'est-ce qu'il fait là ? »

— Il est dans le coup, répondis-je.

— Il ne faut pas qu'on me voie avec lui. C'est une sorte de dealer, n'est-ce pas ? »

Ervin, son mari, était sénateur d'État. (Pas *le* sénateur de l'État, *un* sénateur d'État.)

« C'était, mentis-je. D'ailleurs, je croyais que tu allais divorcer. Et puis, tu n'as pas le choix. J'ai promis que tu viendrais.

— Promis à qui ? »

— Ne me force pas à te le dire. C'est bien trop dingue. Monte à l'avant. »

Nous nous sommes fourrés dans la Cavalier.

« Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus, remarqua Hal. J'imagine qu'on n'évolue plus dans les mêmes cercles.

— Je ne sais pas, dit Ruth Ann, je ne tourne pas en rond. »

J'avais oublié à quel point Ruth Ann peut se montrer odieuse.

Hal aborda la 19 vers le Virage de l'Homme Mort. J'aurais dû préparer Ruth Ann à ce qui allait arriver, mais je ne savais pas par où commencer. Et elle ne m'en laissa pas le temps.

« Explique-moi ce qui se passe, Camilla, dit-elle alors que nous escaladions la colline. Tout de suite, ou je descends. »

J'avais oublié à quel point elle pouvait se montrer autoritaire.

Hal passa sur le chemin de bûcherons.

« La nuit dernière, attaquaï-je, nous avons parlé à Wascomb. Je sais, ça a l'air dingue.

— C'est pas une histoire à la Stephen King ? En ce cas, je descends tout de suite. »

Hal se pencha et ouvrit sa portière.

« Je t'en prie ! Je te préviens, Camilla, elle va tout gâcher. »

Je me penchai à mon tour pour fermer la portière.

« Suffit. Ce n'est pas du Stephen King. Plutôt... une histoire d'amour. »

Ce qui lui cloua le bec. Hal recula et vira.

« Le véritable amour, précisai-je. Celui qui dure par-delà la mort.

— Ben voyons. »

Au regard que Hal me jeta dans le rétro, je compris que j'étais peut-être allée un peu trop loin.

« Attache ta ceinture », concluai-je.

Hal descendit la colline en prenant de la vitesse. Ruth Ann repartit à l'attaque :

« Le Virage de l'Homme Mort ? Vous essayez de me fiche la frousse, tous les deux ?

— Ruth Ann...

— Si tu crois jouer les sportifs, c'est triste pour toi. Johnny Wascomb a attaqué ce virage à plus de cent, et plein de fois.

— Tais-toi, Ruth Ann, lançai-je. Contente-toi de regarder le bouchon de réservoir. Le cavalier.

— C'était quatre-vingt-douze », fit Hal. Marmonna Hal.

Vint la vague, cette sinusoïde de piquets ondulants, puis le monde se retourna comme une chaussette et nous nous sommes retrouvés là, dans la

chambre blanche. J'aurais poussé un soupir de soulagement si j'avais pu respirer. Si cela ne clouait pas le bec de Ruth Ann, son cas était désespéré.

« Où sommes-nous ? demanda Ruth Ann.

— Dans un autre monde, répondit Hal.

— C'est comme dans cette histoire sur la Navy et cet accident qu'ils ont étouffé ? »

Je me levai et entraînai Hal et Ruth Ann à ma suite. Je savais qu'ils feraient comme moi. À travers le mur, nous pouvions voir une infinité de collines.

« À qui appartient tout ça ? » demanda Ruth Ann.

Je me tournai et, à nouveau, ils en firent autant. Nous nous sommes retrouvés face au mur et aux autres chambres. Wascomb était là, et on aurait dit qu'il nous attendait.

« Mon Dieu ! Johnny, c'est vraiment toi ?

— Pas vraiment. Je suis mort. Qui es-tu ?

— C'est moi !

— Tu nous as demandé de te l'amener, dis-je.

— Qui a dit quoi ?

— Tu nous as demandé de te l'amener, répéta Hal. Tu ne t'en souviens pas ?

— Comme je vous l'ai expliqué, je suis mort. J'ai du mal à me rappeler quoi que ce soit. Non, ce n'est pas difficile. Je n'y arrive plus, c'est tout.

— Tu veux qu'on s'en aille ? fit Hal, plein d'espoir. Nous pouvons l'emmener avec nous.

— L'emmener où ?

— Arrête, Johnny ! » hurla Ruth Ann.

Son cri parut secouer l'univers entier.

« Ruth Ann ? dit Wascomb. Je voulais t'amener ici, mais j'ai vendu ma GTO. Tu t'es fâchée parce que j'ai montré aux potes ton soutien-gorge dans la boîte à gants. Pourquoi ai-je bien pu vendre cette bagnole ?

— Johnny, tu es vraiment mort ? Lors des funérailles, le cercueil était fermé. Je n'ai pas répondu à tes lettres, excuse-moi.

— Quelles lettres ?

— Tu m'en envoyais une par jour. Ça a duré des semaines entières. Ou une par semaine pendant des mois ? Tu t'en souviens ?

— Je me rappelle la façon dont j'arrivais à dégrafer ton soutien-gorge d'une seule main. Mais je n'arrive pas à me souvenir de *toi*. Tout ce dont je

me souviens, c'est d'être mort. Une fois que tu es ici, c'est pour toujours. Je pense.

— Partons, dit Hal.

Je ne pouvais qu'acquiescer. Lui et moi nous nous sommes tournés vers l'autre mur. Ruth Ann fit de même. Le ciel était noir et néanmoins brillant, comme un négatif. Les collines étaient blanches, mais sombres.

« Qu'est-il arrivé à Johnny ? demanda Ruth Ann.

— Je ne sais pas », mentis-je.

Je regardai Hal, et il se pencha vers le banc, mais c'était un mur au travers duquel nous sommes passés, dans des ténèbres qui s'avérèrent être des feuilles et des arbres, et nous nous sommes retrouvés face au panneau stop. Troué de balles.

« Je veux rentrer chez moi tout de suite », dit Ann, et de la façon dont elle parlait, je ne pus dire si elle était en colère ou pas.

5

Le lendemain était un dimanche ; le jour où je travaille douze heures d'affilée. Lorsque j'arrivai au KwikPik, à sept heures du matin, Hal m'y attendait, la mine soucieuse.

« Je te l'avais bien dit : elle est cinglée. Qu'est-ce qu'elle va faire, d'après toi ?

— Ruth Ann ? Rien du tout.

— Tu veux rire ? Quand on l'a ramenée, elle sanglotait. Elle est entrée chez elle comme une zombie. Tu crois que son mari va s'apercevoir de quelque chose ? Il pourrait me faire virer de la fac.

— De toute façon, ils sont en plein divorce. Et comment peux-tu te faire virer alors que tu ne suis qu'une UV ?

— Deux. »

Dans l'état où il était, raisonner ne servirait à rien. Je préfèrai changer de sujet.

« Au fait, tu as parlé à ton prof ?

— Oui, je te l'ai dit. Il pense à un univers de poche. C'est comme des bulles, des prolongations de l'univers principal.

— L'univers principal ?

— Il s'est fait porter pâle à son autre boulot pour pouvoir venir avec nous ce soir.

— Ce soir ?

— Il ne veut pas attendre. Il craint que le microunivers ne disparaisse ou quelque chose comme ça. Il veut voir de lui-même ce qu'il en est. Ça me vaudra peut-être des points en plus.

— Ce type est prof de quoi ? Je croyais que tu étais en éco.

— Son cours s'intitule Stratégies non spatiales. À la base, c'est un cours de marketing, mais il y ajoute un peu de physique parce qu'il l'avait prise en seconde matière. Il veut tourner une vidéo.

— Te retourne pas. »

Ruth Ann venait d'arriver, au plutôt son mari venait de l'amener dans leur belle Volvo 740 Turbo Intercooler toute neuve. Quoi que puisse être un Intercooler, ça en jetait.

« Ruth Ann descend de voiture, continuai-je. Vu comme elle est fringuée, ils doivent se rendre à l'église. Elle s'approche de la porte.

— Mais c'est Camilla, fit-elle. Et toi, là. On ne peut donc pas se débarrasser de vous ? J'ai dit à Ervin que j'allais acheter des cigarettes. »

Et sur ce, elle fondit en larmes.

« Bon sang, Ruth Ann, qu'est-ce qu'il y a ? »

Ervin, de derrière son volant, me fit un signe amical et j'en fis autant. C'est un politicien. Ils saluent tout le monde.

« Tu oses me demander ce qu'il y a ? Alors que, hier soir, j'ai parlé au seul type que j'aie jamais vraiment aimé ? Je l'ai trouvé là, au pays où l'amour ne meurt jamais.

— On dirait une chanson à la radio », remarquai-je.

Et ce n'était pas un compliment.

« Ce n'est qu'un micro-univers, remarqua Hal.

— Et il se trouve qu'y vit un type qui se trouve être mon premier amour.

— Je te signale que tu l'as plaqué, fis-je. Et de plus, Ruth Ann, il est mort. »

Sur ce, elle fondit à nouveau en larmes. Cette fois-ci, elle laissa tomber son porte-monnaie. Hal se pencha pour le ramasser, comme le gentleman qu'il est.

« Je t'avais bien dit qu'elle était cinglée, marmonna-t-il.

— C'est de moi qu'il parle ? Camilla, il ne faut pas qu'Ervin me voie pleurer. Fais comme si on riait. Fais-lui un sourire. Comme ça. »

Et, tout en me donnant ces ordres, elle ne cessait de pleurer. Hal lui rendit sa monnaie.

« Quand y retournons-nous ? Ce soir ?

— On n’y retourne plus, répondit Hal. La Navy interdit l’accès.

— Hal, laisse-moi m’en occuper », repris-je.

Et il s’en alla sans même dire bonjour à Ervin. Ils vivaient dans deux mondes distincts. Ruth Ann alluma une cigarette.

« Il est interdit de fumer dans le magasin, remarquai-je, mais elle m’ignora.

— Où est Johnny, Camilla ? Comment peut-on y retourner ? »

Je lui expliquai de mon mieux la théorie du microunivers.

« C’est comme un monde artificiel. Apparemment, si tu y es allé une fois, tu y restes ou tu y retournes après ta mort. Quelque chose comme ça. Wascomb est le seul habitant. On peut dire que cet univers lui appartient.

— Alors est-ce qu’à notre mort, nous irons là-bas, nous aussi ?

— Je ne sais pas, dis-je (et j’espérais bien que non). On y entre par le Virage de l’Homme Mort.

— Non. La nuit dernière, j’ai essayé avec la Volvo, à différentes vitesses.

— Après qu’on t’a ramenée ?

— Bien sûr. J’y suis retournée. Je voulais être seule avec Johnny. J’ai essayé dans les deux directions. En bas, en haut.

— Cela ne marche qu’avec certaines voitures. À cause des phares et, sans doute, des bruits. La Cavalier de Hal a la direction qui couine. Pour la GTO de Wascomb, je ne sais pas.

— Moi si. Camilla, je ne l’ai jamais dit à personne, mais j’ai laissé ma virginité dans cette voiture. »

Je ne savais que dire. Ce n’était pas un secret. Ceux à qui Wascomb n’en avait pas parlé avaient certainement deviné par eux-mêmes.

« Hal me louerait-il sa Cavalier ? Je peux la lui acheter. J’ai mes propres fonds.

— C’est dingue.

— Camilla, il ne t’est jamais arrivé de plaquer quelqu’un, puis de vouloir qu’il revienne ? Réponds-moi. Tu n’as jamais pensé que tu donnerais n’importe quoi pour...

— Ruth Ann, Wascomb est mort.

— Tu veux vraiment me faire hurler ? Si tu crois que j’y regarderai à deux fois parce que nous sommes dans un magasin...

— C’est bon, c’est bon. Hal vient me chercher à huit heures. Si tu es là, nous trouverons bien un compromis. »

« Qu'est-ce qu'elle fout là ? demanda Hal.

— C'est lui, ton professeur ? » rétorquai-je.

Un énorme type engoncé dans une Geo Métro venait de s'arrêter derrière la Cavalier. Son visage avait quelque chose de familier.

« Viens, je vais te présenter. Professeur (un nom que j'ai oublié), voici ma collègue, Camilla Perry.

— Et c'est ma cousine Ruth Ann Perry qui est assise dans la Volvo, renchéris-je.

— Elle ne vient pas avec nous. Il n'y a pas la place pour quatre.

— Hal, elle est tout autant impliquée que moi. Après tout, ce monde appartient à Wascomb, et il a demandé à la voir.

— Le monde de Wascomb ? fit-il, soudain furieux.

— Si c'est le monde de Wascomb, comment se fait-il que seul ma voiture arrive à y rentrer ? »

Ruth Ann sortit de la Volvo. Elle portait un blouson en jean. Je dois admettre que, quoi qu'elle porte, elle restait élégante.

« Pas de place pour quatre ? fit le professeur. Vous parlez de la voiture ou de cet univers ? En théorie, un micro-univers peut contenir un nombre infini de personnes. Le tout, c'est d'y entrer. »

Son problème, c'était surtout d'entrer dans la Cavalier. Il jeta un regard torve au siège arrière.

« Ruth Ann et moi monterons à l'arrière », dis-je.

Il s'installa donc à l'avant, à côté de Hal. Nous avons attaqué la 19.

« Hal vous a-t-il expliqué ma théorie du microunivers ? demanda le professeur.

— Vous pouvez nous la redire, répondit Ruth Ann.

— D'après moi, il y a des formes stroboscopiques accidentelles générées par des schémas interférentiels visuels et auditifs et qui poussent comme des bubons à partir de cet univers. Elles ont la taille d'un ballon de basket.

— Maintenant, je sais où je vous ai vu. Vous n'étiez pas directeur du terrain de golf près de Oldham Road ?

— Je le suis toujours. »

Mon ex était dingue de golf. Ses clubs sont toujours sous mon lit. Mais assez parlé de lui.

« Si cet univers est de la taille d'un ballon de foot, dit Ruth Ann, comment allons-nous y rentrer ?

— D'un ballon de basket. Et ce n'est que vu de l'extérieur. À l'intérieur, il est bien assez grand pour contenir ce qui s'y trouve. Vu de l'extérieur, notre univers est lui aussi de la taille d'un ballon de basket. En admettant qu'on puisse le voir de l'extérieur. C'est là le nœud du problème : comment sortir d'un univers sans rentrer immédiatement dans un autre ? Vous me suivez ?

— Non.

— D'après le professeur, tout est de la taille d'un ballon de basket », dit Hal.

Ce qui fait de lui l'être le plus gros de toute la création, pensai-je.

Nous escaladions la colline.

« Pourquoi mets-tu du rouge à lèvres ? demandai-je à Ruth Ann. Et pourquoi est-ce que vous la filmez ? ajoutai-je à l'adresse du professeur.

— Je mets tout sur vidéo, répondit-il. Ceci est une expérience scientifique. Il faut que je garde une trace de tout ce qui s'est passé. »

Il s'était retourné sur son siège, caméscope en batterie. Ruth Ann se peignait. Hal vira sur le chemin de bûcherons. Sous les arbres, il faisait très sombre.

« Pourquoi s'arrête-t-on ? demanda le professeur. Est-ce une histoire à la Stephen King ?

— Je commence à le croire », marmonna Hal.

Il était furieux d'avoir dû emmener Ruth Ann, je le savais.

« Nous y voilà. »

Le professeur se retourna et filma à travers le pare-brise. Nous avons pris le virage à quatre-vingt-trois. Les poteaux défilaient à toute allure. Ruth Ann se mit à tripoter les boutons de son blouson en jean. Puis vint la vague en sinusoïde et le monde se retourna comme une chaussette, et nous nous sommes retrouvés là, dans la chambre blanche.

« Où est le professeur ? » demandai-je.

Je me levai. Ruth Ann et Hal firent de même. Il n'y avait que nous trois.

« Peut-être qu'il n'a pas pu passer », suggéra Ruth Ann.

Je voulus regarder les collines qui s'étendaient de l'autre côté de la fenêtre, mais je me retournai pour faire face à l'autre pièce. C'était Ruth Ann qui nous guidait. Wascomb était exactement là où nous l'avions laissé.

« Maman ? fit-il.

— Ruth Ann, dit-elle. Tu ne te souviens pas de moi ? Peu importe. Je suis venue te chercher.

— Pour aller où ?

— Il existe un autre monde, dit Hal. Le vrai.

— Hal, il est mort, intervins-je. Pourquoi remuer le couteau dans la plaie ?

— Vous mêlez pas de ça, vous deux ! ordonna Ruth Ann.

— Qu'est-ce qu'il a de si vrai ? fit Wascomb. Vous êtes de la Navy ?

— Johnny, je t'ai apporté quelque chose, dit Ruth Ann. Deux vieux amis. »

Je crus qu'elle parlait de Hal et moi. Puis je réalisai qu'elle avait fini de déboutonner son blouson. J'essayai de voir son corps, mais il n'y avait rien. Je le fixai attentivement, et il finit par se dessiner, mais restait trop vague.

« Tu t'en souviens ? Tu les appelais Ben et Jerry.

— Ruth Ann ! m'écriai-je.

— Ruth Ann, je suis mort depuis un certain temps déjà.

— Quand j'en aurai fini avec toi, tu te souviendras de moi. »

Elle fit un pas en avant, vers l'autre chambre – et Hal et moi, comme un seul homme, fîmes un pas en arrière, alarmés. Et nous avons glissé dans les ténèbres.

« Tuuuuut ! Tuuuuut ! »

Une voiture passa, manquant de peu la calandre de la Cavalier qui pointait au-delà du panneau stop pour déborder sur River Road.

« Que s'est-il passé ? » demanda Ruth Ann.

Elle reboutonnait son blouson. Le professeur se penchait par-dessus le dossier de son siège et filmait ses moindres gestes.

« Ce qui est arrivé, c'est que tu as failli nous tuer ! » hurla Hal.

Nous avons ramené Ruth Ann au KwikPik pour qu'elle récupère sa Volvo. Elle descendit de voiture sans un mot. Je proposai de la ramener, mais elle fit non de la tête et s'en alla.

« Que vous est-il arrivé ? demanda Hal au professeur.

— Je suis resté en arrière. Mais j'ai ce que je voulais. Des documents. »

Nous sommes allés chez Hal pour passer la cassette sur son magnétoscope :

Ruth Ann mettait du rouge à lèvres. Hal conduisait, l'air ennuyé. Puis il y eut les piquets défilant dans la lumière des phares. Un autre plan de Hal

au volant. Puis Ruth Ann et moi sur le siège arrière. Ruth Ann déboutonnait son blouson en jean. Elle ne portait rien en dessous, pas même un soutien-gorge. La caméra fit un zoom sur ses seins. L'écran clignota, puis montra le panneau stop.

« Pour une reine de la fac, elle n'a pas des seins de déesse, remarqua Hal.

— Laisse tomber, fis-je. Cinglée ou pas, c'est ma cousine. Et puis je croyais que c'était une expérience scientifique.

« C'en était une, affirma le professeur. Et elle a réussi. »

Il revint en arrière jusqu'au moment où Ruth Ann déboutonnait son blouson.

« Cette fois-ci, regardez les chiffres en bas de l'écran. »

La caméra zooma à nouveau sur les seins de Ruth Ann. Cette séquence dura sept secondes. Dont trois étaient vides.

8 : 04 : 26 (seins)

8 : 04 : 27 (seins)

8 : 04 : 28 (vide)

8 : 04 : 29 (vide)

8 : 04 : 30 (vide)

8:04:31 (seins)

8 : 04 : 32 (seins)

« Pendant trois secondes, elle a disparu, conclut le professeur.

— Ce qui veut dire que nous aussi, dis-je.

— Je ne vous filmais pas. Ce qui compte, c'est qu'elle a disparu et que la vidéo en est la preuve, du moins pour moi. Ce qui prouve, du moins indirectement, l'existence du micro-univers. Néanmoins, il me faut plus de documentation. Le problème, c'est : comment puis-je y entrer, moi ?

— Suivez les nichons, suggéra Hal.

— Je t'ai dit de laisser tomber, lançai-je. Il faut regarder la vague blanche. Les poteaux. Le cavalier sur le capot. C'est ce que vous auriez dû filmer avec votre caméra.

— Mon caméscope.

— Peu importe. Et d'ailleurs, comment cela n'a-t-il pu durer que trois secondes ? Ce moment m'a paru durer bien plus longtemps que ça.

— Tu as entendu parler de la théorie de la relativité ? demanda Hal.

— Dans un micro-univers, le temps se déroule de façon différente, expliqua le professeur. Il pourrait aussi bien avoir enlevé une microseconde

ici, puis l'avoir divisé en un million de parties là-bas qui, toutes, vous paraîtraient durer une vingtaine de minutes. C'est une notion subjective. Voilà pourquoi votre ami pense y avoir passé une éternité alors que le tout n'a sans doute duré que deux ou trois minutes. Vous me comprenez ?

— Non. Vous voulez dire qu'il y a une vie après la mort, mais qu'elle ne dure que deux minutes ?

— Maximum. Mais ce temps paraît infini. En attendant, pouvons-nous recommencer demain soir ? »

J'étais partante. Tout comme Hal, tant que Ruth Ann ne nous accompagnait pas. Je les laissai tous les deux en train de se repasser les seins de Ruth Ann et rentrai chez moi pour regarder *Les mystères de l'univers*. Ensuite, j'allai m'asseoir dehors pour fumer une cigarette. Je me demandai si mon ex reviendrait un jour. Je me demandai ce que pouvait bien faire Wascomb. Sans doute la même chose que moi. Je décidai de m'arrêter après un dernier voyage.

7

Je finis à huit heures. Hal m'attendait dans le parking du KwikPik. À huit heures quatre, le professeur arriva dans sa Geo Métro. À huit heures cinq, devinez qui se pointa dans sa Volvo.

« Pas question ! » brailla Hal depuis l'arrière de sa Cavalier.

Il m'envoya lui parler. Il préparait un trépied pour le caméscope, installé sur le dossier du siège arrière.

Le professeur s'extirpa de sa voiture. Ruth Ann était déjà descendue de sa Volvo. Elle portait toujours son blouson en jean. Plus un pantalon de toréador et du mascara. J'avais envie de la faire coller en prison.

« Tu ne viens pas avec nous.

— Camilla, inutile de vouloir m'arrêter. Et puis, tu es censée être ma cousine. La loi du sang.

— Ça, du sang, il va y en avoir.

— C'est ce qu'on va voir ! »

Et, d'un pas furieux, elle alla aider le professeur à descendre de voiture, se penchant plus que de raison. Sans doute voulait-elle lui montrer ce qu'elle portait sous son blouson. Ou ce qu'elle ne portait pas.

« Pourquoi devrait-elle rester en arrière ? demanda le professeur. C'est elle qui connaît quelqu'un de là-bas.

— On connaît tous quelqu'un de là-bas, rétorquai-je, vu qu'il n'y a qu'une seule personne.

— Quoi qu'il en soit, elle vient avec nous. Et elle monte devant avec moi.

— Trois à l'avant ? Et depuis quand est-ce vous qui décidez de tout ? »

Je regardai Hal en attendant qu'il dise quelque chose. Il fixait ses chaussures. Le professeur tendit la main et Hal y posa les clefs de sa Cavalier. Soudain, je commençais à comprendre.

« Hal, tu es un crétin intégral. »

J'entrai dans la boutique pour prendre un V-8. Lorsque je suis écoeurée, je bois du V-8. Il n'y a que ça qui me fasse du bien.

Lorsque je ressortis, la Cavalier était partie. Tout comme Ruth Ann, et le prof. Hal était assis dans la Métro.

« Ils ont décidé qu'ils se débrouilleraient mieux sans nous, dit-il. Ma nouvelle voiture te plaît ? »

Nous savions très bien où ils allaient. Nous avons pris la 19 vers le Virage de l'Homme Mort. Nous montions la colline de notre côté au moment où ils la descendaient et nous avons donc tout vu. Les poteaux se sont brisés comme des dents gâtées et la Cavalier s'est envolée. Un instant, elle parut rester suspendue en l'air, et je pensai – espérai – que le monde allait se retourner comme une chaussette et l'attraper au vol. Mais non.

La Cavalier se mit à dévaler la colline, à travers les herbes et les buissons, puis rebondit sur les rochers avec un froissement de ferraille, et disparut. Nous avons longtemps attendu l'impact.

Puis nous l'avons entendu.

« Bon Dieu de merde », fit Hal.

Il se gara et nous sommes sortis de la voiture. En me retenant au câble cassé qui avait relié les poteaux, je pus me pencher et voir la Cavalier, coincée entre un rocher et un sycomore, le capot juste au-dessus de l'eau.

Hal restait là, une main sur la portière de la Métro, comme paralysé.

« Va chercher de l'aide ! » dis-je.

Je commençai à descendre la colline. Je m'aidai du câble jusqu'à ce que je puisse me laisser glisser. Les portes de la Cavalier étaient bloquées et le professeur était mort. Tout comme Ruth Ann. Je passai la main à travers la vitre pour reboutonner son blouson. Je pris le caméscope sur le siège arrière

et le cachai dans les buissons pour l'y *récupérer* plus tard. Puis j'attendis l'arrivée de la police. Nous étions en été, mais il faisait froid.

Le lendemain, la police vint m'interroger à mon travail. Le KwikPik n'accorde qu'une journée en cas de décès d'un parent. Je leur dis que je ne savais rien. Ils dirent qu'ils reviendraient. Cette nuit-là, j'allai voir Ervin et lui racontai tout.

« Ils faisaient une expérience. Le professeur était certain que les ondulations des poteaux lui permettraient de voir l'avenir ou quelque chose comme ça. Vous savez, Ruth Ann aimait le mystère.

— Vraiment ? »

C'est sans doute Ervin qui rappela les flics. S'il y eut une enquête, ce fut Hal et moi qui la conduisîmes. Nous avons attendu deux nuits pour ne pas paraître insensibles (ou nous faire repérer). Nous avons récupéré le caméscope et l'avons emmené à son appartement.

La vidéo était prise depuis le trépied sur le siège arrière. On les voyait attaquer le virage. Le professeur était à quatre-vingt-trois, la bonne vitesse. Ruth Ann déboutonnait son blouson. Le professeur la lorgnait. La voiture fit un écart et Ruth Ann saisit le volant, soit pour les sauver ou les faire dévaler la colline, impossible de le savoir.

Hal et moi avons regardé la cassette encore et encore. C'était notre boîte noire. Notre moniteur de vol. Je pouvais voir les seins de Ruth Ann dans le rétro, mais pas son visage.

Elle disparut au moment où la voiture fauchait les poteaux. Pas le professeur.

« Cela veut-il dire qu'il ne verra jamais le microunivers ? demandai-je.

— Sais pas, répondit Hal. Et je ne vois pas comment nous pourrions le découvrir. Même si je pouvais trouver la bonne voiture avec le bon bruit et tout ça, les poteaux ne seront plus là. »

Ervin se remaria dans les quatre mois. Dès que Hal eut son diplôme de seconde année, il s'installa à Louisville. Je suis toujours au KwikPik et, le dimanche, je fais des heures sup. Mon ex n'est jamais revenu. Je ne m'attendais pas à le revoir. Mais assez parlé de lui. Et Ruth Ann ? Nous n'avons jamais été des proches, mais j'espère qu'elle est dans son micro-univers avec Wascomb. Qu'ils y vivent heureux. Ou quoi qu'ils puissent y faire.

titre original :
Deadman's Curve
Traduit par Thomas Bauduret

OceanofPDF.com

BARNABÉ : Mike Resnick (1994)

Barnabé est assis dans sa cage, attendant l'arrivée de Sally dans le labo.

Elle lui donnera le puzzle, celui sur lequel il a travaillé hier. Mais aujourd'hui, il ne la décevra pas. Il a réfléchi au puzzle toute la nuit. C'était amusant de réfléchir. Aujourd'hui, il le réussira, elle éclatera de rire et le félicitera pour son intelligence. Il se couchera sur le dos et elle lui chatouillera l'estomac, en disant : « Tu es vraiment un brillant jeune homme, Barnabé ! » Puis, Barnabé fera une grimace et une pirouette.

Barnabé, c'est moi.

Je me sens seul après le départ de Sally. Quand il fait noir, Bud arrive, il nettoie ma cage, mais il ne dit jamais rien. Parfois, il oublie d'éteindre la lumière. Alors, j'essaye de parler à Roger et à sa famille, mais ce ne sont que des lapins et ils ne peuvent pas faire de signes. De toute façon, je ne crois pas qu'ils soient très intelligents.

Chaque soir, quand Bud arrive, je m'assieds et je lui souris. Je fais toujours le signe pour « Salut », mais il ne répond pas. Parfois, je me dis que Bud n'est pas plus intelligent que Roger. Il se contente de me tapoter la tête. Parfois, il laisse les dessins animés quand il a fini.

Mon dessin animé préféré, c'est Fred et Barney(2). Tout est brillant et ça va vite. J'ai souvent demandé à Sally de m'amener Dino au laboratoire pour que je puisse jouer avec lui, mais elle ne le fait jamais. J'aime Barney parce qu'il n'est pas aussi gros et bruyant que Fred, et que moi non plus je ne suis pas gros et bruyant. Et puis, mon nom est Barnabé et ça ressemble à Barney. Quelquefois, quand il fait noir et que je suis seul, j'imagine que je suis Barney et que je ne dors plus dans une cage.

Aujourd'hui, c'était blanc dehors, et Sally avait du même blanc sur elle lorsqu'elle est arrivée au labo, mais tout s'est transformé en eau.

Aujourd'hui, nous avons eu un nouveau jouet. Cela ressemble à la chose qui est sur le bureau du Docteur, avec un tas de petites choses qui ressemblent à des grains de raisin plats. Sally me dit qu'elle allait me montrer des choses et que je devrais toucher le grain qui porte la même image. Elle m'a montré un soulier, une balle, un œuf, une étoile, et un carré.

Je me suis trompé pour l'œuf et la balle, mais demain je réussirai. Je réfléchis de plus en plus chaque jour. Comme dit Sally, je suis un jeune homme très brillant.

Nous avons passé plusieurs jours avec le nouveau jouet, et maintenant je peux parler à Sally simplement en touchant les bons grains.

Elle arrivera au labo et elle dira : « Comment vas-tu ce matin, Barnabé ? »

Et je toucherai les grains de raisin qui disent : « Barnabé va bien », ou « Barnabé a faim ».

Ce que je veux vraiment dire, c'est : « Barnabé est seul », mais il n'y a pas de grain de raisin pour « seul ».

Aujourd'hui, j'ai touché les grains qui disent : « Barnabé veut sortir.

— Sortir de ta cage ? » demande-t-elle.

Je dis : « Sortir dehors. Dehors dans le blanc.

— Tu n'aimeras pas.

— Je n'aime pas le noir quand je suis seul. J'aimerai le blanc.

— Il fait très froid, et tu n'y es pas habitué.

— Le blanc est très joli. Barnabé veut sortir.

— La dernière fois que je t'ai laissé sortir, tu as fait mal à Roger, me rappelle-t-elle.

— Je voulais seulement le toucher.

— Tu ne connais pas ta force. Roger n'est qu'un lapin et tu lui as fait du mal.

— Je ferai doucement, cette fois, dis-je.

— Je croyais que tu n'aimais pas Roger, dit-elle.

— Je n'aime pas Roger. J'aime toucher. »

Elle passe le bras dans la cage et me chatouille l'estomac et me gratouille le dos, c'est la récréation et je me sens mieux, mais après, elle arrête.

« C'est l'heure de ta leçon, dit-elle.

— Si je réussis, pourras-tu m'amener quelque chose à toucher ?

— Quelle sorte de chose ? »

Je réfléchis un moment. « Un autre Barnabé », dis-je.

Elle devient triste et ne répond pas.

Un jour, Sally m'apporte un livre plein d'images. Je le renifle et je le goûte. Je finis par comprendre qu'elle veut que je le regarde.

Il y a toutes sortes d'animaux. J'en vois un qui ressemble à Roger, mais il est marron et Roger est blanc. Et il y a un chat comme celui que je vois par la fenêtre. Et un chien, comme celui que le Docteur amène quelquefois au labo. Mais il n'y a pas de Dino.

Puis je vois l'image d'un garçon. Il a les cheveux plus courts que ceux de Sally, ils ne sont pas gris comme ceux du Docteur ou jaunes comme ceux de Bud. Mais il sourit et je sais qu'il doit avoir beaucoup de choses à toucher.

Quand Sally revient le lendemain, j'ai beaucoup de questions à lui poser à propos des images. Mais avant que je puisse la questionner, c'est elle qui me questionne.

« Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en levant une image.

— Roger.

— Non, Roger, c'est un nom. Comment appelle-t-on cet animal ? »

J'essaye de me souvenir.

« Lapin, dis-je enfin.

— Très bien, Barnabé, dit-elle. Et ça ?

— Un chat », dis-je.

Nous faisons le livre entier.

« Où est Barnabé ?

— Barnabé est un singe, répond-elle. Il n'y a pas d'image de singe dans le livre. »

Je me demande s'il y a d'autres Barnabé dans le monde, et s'ils se sentent seuls aussi.

Plus tard, je demande : « Est-ce que j'ai un père et une mère ?

— Bien sûr, dit Sally. Tout le monde a un père et une mère.

— Où sont-ils ?

— Ton père est mort, dit Sally. Ta mère est dans un zoo très loin d'ici.

— Barnabé veut voir sa mère, dis-je.

— J'ai peur que cela ne soit pas possible.

— Pourquoi ?

— Elle ne te reconnaîtrait pas. Elle t'a oublié, tout comme tu l'as oubliée.

— Si je pouvais la voir, je lui dirais : "Je suis Barnabé", et elle me reconnaîtrait. »

Sally secoue la tête. « Elle ne comprendrait pas. Tu es très spécial ; mais pas elle. Elle ne sait pas faire de signes, et elle ne sait pas utiliser un ordinateur.

— Est-ce qu'elle a d'autres Barnabé ?

— Je ne sais pas, dit Sally. Je pense que oui.

— Comment parle-t-elle avec eux ?

— Elle ne leur parle pas. »

Je réfléchis à ça un long moment.

« Mais elle les touche, dis-je finalement.

— Oui, elle les touche, répond Sally.

— Ils doivent être très heureux », dis-je.

Aujourd'hui, j'en découvrirai plus sur les Barnabé.

« Bonjour, dit Sally en entrant dans le labo. Comment vas-tu aujourd'hui, Barnabé ?

— C'est quoi un zoo ?

— Un zoo est un endroit où vivent les animaux.

— Je peux voir un zoo par la fenêtre ?

— Non. C'est très loin d'ici. »

Je réfléchis longtemps à la question suivante.

« Est-ce que les Barnabé sont des animaux ?

— Oui.

— Est-ce que les Sally sont des animaux ?

— Dans un certain sens, oui.

— Est-ce que la mère de Sally vit dans un zoo ? »

Sally éclate de rire. « Non.

— Est-ce qu'elle vit dans une cage ?

— Non. »

Je réfléchis encore un long moment.

« La mère de Sally est morte, dis-je.

— Non, elle est vivante. »

Je me mets en colère, parce que je ne sais pas comment demander pourquoi la mère de Sally est différente de la mère de Barnabé, et plus j'essaye, moins j'y arrive, et Sally ne me comprend pas. Je finis par taper du poing sur le sol. Roger et sa famille sursautent, et le Docteur ouvre la porte.

Sally me donne un petit jouet qui couine quand je le frappe, j'oublie rapidement que je suis fâché et je commence à m'amuser avec le jouet. Sally dit quelque chose au Docteur, il sourit et s'en va.

« As-tu quelque chose à me demander avant le début de notre leçon ? demande Sally.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi Barnabé est un singe et Sally un être humain ?

— Parce que c'est ainsi que Dieu nous a faits », dit-elle.

Je commence à me sentir très excité, parce que je pense que je suis tout près d'en apprendre plus sur les Barnabé.

« Qui est Dieu ? »

Elle essaye de répondre, mais une fois encore, je ne comprends rien.

Il fait noir et je suis tout seul, hormis Roger et sa famille, Bud a déjà nettoyé ma cage, je m'assieds et je réfléchis à Dieu, Réfléchir peut être très intéressant.

S'il nous a faits, Sally et moi, pourquoi ne m'a-t-il pas fait aussi intelligent que Sally ? Pourquoi peut-elle parler et faire des choses avec ses mains que je ne peux pas faire ?

Je n'y comprends rien. Je décide que je dois rencontrer Dieu et lui demander pourquoi il a fait ces choses, et pourquoi il a oublié que même les Barnabé aiment être touchés.

Dès que Sally rentre dans le labo, je la questionne, « Où vit Dieu ?

— Au paradis.

— C'est loin d'ici ?

— Oui.

— Plus loin que le zoo ?

— Beaucoup plus loin.

— Est-ce qu'il arrive à Dieu de venir au labo ? »

Elle éclate de rire. « Non. Pourquoi ?

— J'ai beaucoup de questions à lui poser.

— Je peux peut-être répondre à certaines, dit-elle.

— Pourquoi est-ce que je suis tout seul ?

— Parce que tu es très spécial, dit Sally.

— Si je n'étais pas spécial, je serais avec d'autres Barnabé ?

— Oui.

— Je n'ai jamais fait de mal à Dieu, dis-je. Pourquoi m'a-t-il fait spécial ? »

Le lendemain matin, je lui ai demandé de m'en dire plus sur les autres Barnabé.

« Barnabé n'est qu'un nom, explique Sally. Il y a d'autres singes, mais je ne sais pas s'il y en a qui s'appellent Barnabé.

— Qu'est-ce que c'est un nom ?

— Un nom, c'est ce qui le rend différent de tout le monde.

— Si je m'appelais Fred ou Dino, je serais comme tout le monde ?

— Non, dit-elle. Tu es spécial. Tu es Barnabé le Bonobo. Tu es très célèbre.

— Qu'est-ce que c'est célèbre ?

— Beaucoup de gens savent qui tu es.

— Qu'est-ce que c'est les Gens ?

— Les hommes et les femmes.

— Il y en a d'autres que toi, le Docteur et Bud ?

— Oui. »

Puis, c'est l'heure de mes exercices, mais je les fais très mal, parce que je continue à réfléchir à un monde où il y a plus de gens que Sally et le Docteur et Bud. Je suis si occupé à me demander qui les laisse sortir de leurs cages quand le noir s'en va, que j'oublie complètement Dieu et que je ne pense plus à lui pendant plusieurs jours.

J'entends Sally parler au Docteur, mais je ne comprends pas ce qu'ils disent.

Le Docteur ne cesse de répéter que nous n'avons plus de candi, et Sally ne cesse de répéter que Barnabé est spécial, et puis ils disent des tas de choses que je ne peux pas comprendre.

Lorsqu'ils ont fini et que le Docteur est parti, je demande à Sally pourquoi nous ne pouvons plus avoir de candis.

« De candis ? répète-t-elle. Que veux-tu dire ?

— Le Docteur a dit qu'il n'y aura plus de candis. »

Elle me regarde pendant un long moment. « Tu as compris ce qu'il a dit ?

— Pourquoi ne pouvons-nous plus avoir du candi ?

— Crédits, dit-elle. Le mot est *crédits*. Cela signifie quelque chose de différent.

— Alors Sally et Barnabé peuvent encore avoir des candis ?

— Bien sûr, nous pouvons. »

Je me couche sur le dos et je lui fais signe : « Chatouille-moi. »

Elle tend le bras dans la cage et me chatouille, mais je vois de l'eau dans ses yeux. Les Humains font de l'eau avec leurs yeux lorsqu'ils sont malheureux. Je fais semblant de lui mordre la main et je cours tout autour de la cage comme je faisais quand j'étais bébé, mais cette fois cela ne la fait pas rire.

J'entends des voix derrière la porte. C'est de nouveau Sally et le Docteur.

« Eh bien, nous ne pouvons pas le mettre dans un zoo, dit le Docteur. S'il se met à utiliser le langage sourd-muet avec les spectateurs, en moins d'un mois, il y aura un million de personnes qui demanderont sa libération, et à ce moment-là qu'arriverait-il ? Qu'advierait-il de lui ? Vous imaginez le pauvre bougre dans un cirque ?

— Nous ne pouvons pas le supprimer simplement parce qu'il est trop brillant, dit Sally.

— Et qui prendra soin de lui ? *Vous* ? Il n'a que huit ans pour l'instant. Que se passera-t-il lorsqu'il aura atteint sa maturité sexuelle, quand il sera un mâle adulte et irascible ? Il pourrait vous mettre en pièces en quelques secondes.

— Oh, non ! Pas Barnabé.

— Votre propriétaire vous permettra-t-il de le garder ? Voulez-vous vraiment sacrifier les prochaines vingt années de votre vie à vous en occuper ?

— Notre budget sera peut-être renouvelé au début de cet automne, dit Sally.

— Soyez réaliste, dit le Docteur. Si cela arrive, ce ne sera pas avant des années. Ce programme a été reproduit dans une demi-douzaine de labos à travers le pays, et certains d'entre eux sont bien plus avancés. Barnabé n'est pas le seul singe qui a appris à utiliser les articles et les adjectifs, vous savez. Il y a aussi un gorille de vingt-cinq ans et trois autres chimpanzés Bonobo qui sont déjà largement adolescents. Il n'y a aucune raison de penser que ce soit prêt à renflouer notre budget.

— Mais il est *différent*, dit Sally. Il pose des questions abstraites.
— Je sais, je sais... il a demandé une fois qui était Dieu. Mais j'ai écouté la cassette et c'est vous qui avez d'abord mentionné Dieu. Si vous aviez parlé de Michael Jordan et qu'il ait demandé qui il était, cela n'aurait pas signifié qu'il s'intéresse au basket.
— Laissez-moi au moins parler au comité, leur montrer des cassettes.
— Ils savent à quoi ressemble un chimpanzé, dit le Docteur.
— Mais ils ne savent pas à quoi ressemble un chimpanzé qui *pense*, dit Sally. Ça aidera peut-être à les convaincre...
— Il ne s'agit pas de les convaincre, dit le Docteur. Les crédits sont épuisés. Tous les programmes en souffrent.
— S'il vous plaît...
— D'accord, dit le Docteur. J'organiserai une réunion. Mais ça ne changera rien. »

J'entends tout, mais je ne comprends rien. Avant qu'il fasse clair aujourd'hui, j'ai rêvé d'un endroit plein de Barnabé et je suis assis dans un coin, les yeux fermés, essayant de m'en souvenir avant que tout ne disparaisse.

Nous continuons les exercices chaque jour, mais je sais que Sally est malheureuse, et je me demande ce que j'ai fait pour la fâcher.

Ce matin, Sally ouvre la porte de ma cage et me serre contre elle pendant un long moment.

« Je dois te parler, Barnabé », dit-elle.

Et je vois que ses yeux font encore de l'eau.

Je touche les grains qui disent :

« Barnabé aime parler.

— C'est important, dit-elle. Demain tu vas quitter le labo.

— Je vais aller dehors ?

— Tu pars très loin.

— Au zoo ?

— Plus loin. »

Soudain je me souviens de Dieu.

« Je vais aller au paradis ? »

Elle sourit mais ses yeux font encore plus d'eau. « Pas si loin. Tu vas aller dans un endroit où il n'y a pas de labo et de cage. Tu vas être libre,

Barnabé.

— Il y a d'autres Barnabé, là-bas ?

— Oui, dit-elle. Il y a d'autres Barnabé là-bas.

— Le Docteur s'est trompé. Sally et Barnabé pourront encore jouer ensemble.

— Je ne peux pas aller avec toi, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Je dois rester ici. C'est ma maison.

— Si tu es gentille, peut-être Dieu te laissera sortir de ta cage », dis-je.

Elle fait un drôle de bruit et me serre de nouveau contre elle.

Ils me mettent dans une cage plus petite qui n'a pas de lumière. Pendant deux jours, je sens de mauvaises odeurs. Presque toute mon eau tombe, et de grands bruits me font mal aux oreilles. Parfois des Gens parlent, et une fois un homme qui n'est pas Bud ni le Docteur me donne de la nourriture et de l'eau. Il le fait par un petit trou en haut de la cage.

Je lui touche la main pour lui montrer que je ne suis pas fâché. Il hurle et retire sa main.

Je continue à répéter : « Barnabé est seul », mais il fait noir ici et personne pour le voir.

Je n'aime pas mon nouveau monde.

Le troisième matin, ils bougent ma caisse et ils la bougent encore. Finalement ils la soulèvent et la portent, quand ils la posent, je sens des choses que je n'ai jamais senties avant.

Ils ouvrent la porte, et je sors sur l'herbe. Le soleil est très brillant, et je regarde de côté et je vois des Gens qui ne sont pas Sally ou le Docteur ou Bud.

« Tu es chez toi, mon garçon », dit l'un d'entre eux.

Je regarde autour de moi. Le monde est un endroit beaucoup plus grand que le labo, et j'ai peur.

« Allez, vas-y, mon vieux, dit un autre. Renifle partout. Il faut t'habituer à l'endroit. »

Je renifle partout. Je ne me suis pas habitué à l'endroit.

J'ai passé de nombreux jours dans le monde. Je connais tous les arbres, les buissons et la grande barrière tout autour. Ils me donnent des fruits, des feuilles et de l'écorce. Je n'y suis pas habitué et pendant un moment je suis malade, puis après je vais mieux.

J'entends beaucoup de bruit au-delà du monde – des hurlements, des grognements et des glapissements. Je sens beaucoup d'animaux bizarres. Mais je n'entends, ni ne sens d'autres Barnabé.

Puis un jour les Gens me remettent dans ma caisse, et je reste seul pendant longtemps, et puis ils ouvrent la caisse et je ne suis plus dans le monde, mais dans un endroit avec tant d'arbres que je ne vois presque pas le ciel.

« Voilà, mon vieux, dit un Gens. Te voilà tout seul dans la forêt, maintenant. »

Il fait un geste avec ses mains, mais c'est un signe que je ne reconnais pas.

Je réponds : « Barnabé a peur. »

Le Gens me tapote la tête. C'est la première fois que quelqu'un me touche depuis que j'ai quitté le labo.

« Je te souhaite une belle vie et d'avoir beaucoup de petits Barnabé. »

Puis il monte dans sa cage et roule loin de moi. J'essaye de le suivre, mais il est trop rapide, et bientôt je ne le vois plus.

Je regarde la forêt et j'entends des bruits bizarres, et le vent m'apporte la douce odeur d'un fruit.

Il n'y a personne autour pour me voir, mais je fais un signe quand même :

« Barnabé est libre. »

Barnabé est libre.

Barnabé est seul.

Barnabé a peur.

J'apprends à trouver de l'eau et à monter aux arbres. Je vois de petits Barnabé avec des queues qui babillent, mais ils ne savent pas parler avec des signes, et je vois de gros chats avec des taches, ils font des bruits terribles et je me cache.

J'aimerais me cacher dans ma cage, où j'étais toujours en sécurité.

Aujourd'hui, quand le noir est parti, je me lève et je vais à l'eau, et je trouve un autre Barnabé.

« Salut. Je suis aussi un Barnabé. »

L'autre Barnabé grogne vers moi.

« Tu vis dans un labo ? Où est ta cage ? »

L'autre Barnabé fonce vers moi et commence à me mordre. Je glapis et je roule sur le sol.

« Qu'est-ce que j'ai fait ? »

L'autre Barnabé fonce encore vers moi, et je pousse des cris perçants et je monte en haut d'un arbre. Il s'assied au pied et me regarde tout le jour jusqu'à ce que le noir revienne. Il fait très froid, puis humide, je frissonne toute la nuit et j'aimerais que Sally soit là.

Au matin le Barnabé est parti, et je redescends. Je flaire l'endroit où il était et je suis son odeur, parce que je ne sais pas quoi faire d'autre. Finalement, j'arrive à un endroit où il y a plus de Barnabé que j'ai jamais imaginé qu'il en existait. Puis je me suis souvenu que Sally m'a appris à compter, et je compte. Ils sont vingt-trois.

Un d'eux m'a vu et hurle, et avant que je puisse faire un signe tous me chargent et je m'enfuis. Ils me poursuivent pendant longtemps, mais finalement ils s'arrêtent et je suis de nouveau seul.

Je suis seul pendant longtemps. Je ne reviens pas vers les Barnabé, parce qu'ils m'auraient fait mal s'ils pouvaient. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour les fâcher, alors je ne sais pas comment arrêter.

J'ai appris à sentir les gros chats quand ils sont encore assez loin et à grimper aux arbres pour qu'ils ne puissent pas m'attraper, et j'ai appris à me cacher des chiens qui rient comme Sally quand je faisais des galipettes, mais je suis seul et parler me manque, et j'oublie déjà des signes que Sally m'a appris.

La nuit dernière j'ai rêvé de Fred, de Wilma, de Barney et de Dino, et quand je me suis réveillé, mes yeux faisaient de l'eau.

J'entends des bruits le matin. Pas des bruits comme font les gros chats ou les chiens, mais des bruits bizarres. Je vais voir qui les fait.

Dans une petite clairière, je vois quatre Gens – deux hommes et deux femmes – et ils ont apporté de petites cages marron. Les cages ne sont pas aussi bien que ma vieille cage parce qu'on ne peut pas voir à travers.

Un des hommes a fait un feu et ils se sont assis autour sur des chaises. J'ai envie de m'approcher, mais j'ai appris ma leçon avec les Barnabé, et j'attends jusqu'à ce qu'un des hommes me voie.

Comme il ne hurle pas et ne me chasse pas, je lui fais signe.

« Je suis Barnabé.

— Qu'est-ce qu'il a dans tes mains ? demande une des femmes.

— Rien, dit un homme.

— Barnabé est un ami. »

Une femme met quelque chose devant son visage et soudain, il y a un grand *pop* ! C'est si brillant que je ne vois plus. Je me frotte les yeux et je marche vers eux.

« Ne le laissez pas trop approcher, dit l'autre homme. Allez savoir le genre de maladie qu'il trimballe.

— Voulez-vous parler avec Barnabé ? »

Le premier homme prend une pierre et la lance vers moi.

« Pschhhh ! hurle-t-il. Va-t'en. »

Il lance une autre pierre et je m'enfuis dans la forêt.

Quand il fait noir et qu'ils sont assis près du feu, je me glisse aussi près que je peux, je m'allonge et j'écoute le bruit de leurs voix et je fais semblant d'être revenu au labo.

Le matin, ils me jettent des pierres jusqu'à ce que je parte.

Et puis un jour, après qu'ils m'ont jeté des pierres, je vais à l'eau et quand je reviens, ils sont partis. Ce n'étaient pas de très bons amis, mais c'étaient les seuls que j'avais.

Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

Finalement, après beaucoup de jours, je trouve un Barnabé tout seul, et c'est une femelle. Les autres Barnabé lui ont laissé de terribles cicatrices, et quand elle me voit, elle montre les dents et elle grogne. Je reste assis tranquillement et j'espère qu'elle ne partira *pas*.

Après un long moment, elle se rapproche de moi. J'ai peur de bouger, parce que je ne veux pas l'effrayer ou la mettre en colère. Je l'ignore et regarde au loin à travers les arbres.

Finalement, elle tend la main, attrape un insecte sur mon épaule et le met dans sa bouche, et bientôt elle est assise à côté de moi, mangeant les fleurs et les feuilles tombées par terre.

Enfin, quand je suis sûr qu'elle ne partira pas, j'utilise les signes pour lui dire :

« Je suis Barnabé. »

Elle m'attrape les mains comme si je jouais avec un fruit ou un insecte, puis montre les dents quand elle voit que je ne tiens rien.

Elle n'est pas vraiment plus intelligente que Roger, mais au moins elle ne s'enfuit pas.

Je l'appellerai Sally.

Titre original :

Barnaby in Exile

Traduit par Maryvonne Sossé

OceanofPDF.com

-
- 1 La Communauté Oneida était une secte de perfectionnistes religieux fondée par John Humphrey Noyes en 1848 à Oneida dans l'État de New York. Les Shakers, ou Trembleurs, membres de l'Église millénariste, apparus en Angleterre au milieu du XVIII^e siècle, se sont établis aux États-Unis en 1774. Les premiers avaient pour doctrine que le péché peut être éliminé par la réforme sociale. Les seconds prênaient le célibat, la propriété commune et un strict mode de vie. (N.d.T)
- 2 Personnages de *La Famille Pierrafeu* qui se déroule pendant la préhistoire.